

▼

Jacques Sadoul

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The image shows the back of a person wearing a pink t-shirt and blue jeans. A book titled 'C'est dans la poche' by Jacques Sadoul is tucked into the back pocket of the jeans. The book cover is black with a colorful, abstract portrait of a person's face. The author's name 'JACQUES SADOUL' is at the top, and the title 'c'est dans la poche' is in large white letters. A small logo is in the top left corner of the book cover.

JACQUES
SADOUL

C'EST
DANS LA
POCHE



Jacques Sadoul

C'est dans la poche !

Bragelonne
Collection Essais

À Henriette Lachaud, ma marraine,
qui m'ouvrit les portes du domaine de R.

1956

où l'on découvre la genèse du *Matin des magiciens*

CIVILISATION :

Première pilule contraceptive (vente en 1960 aux É.-U., 1967 en France)

LITTÉRATURE :

Le Pavillon d'or de Yukio Mishima

Terminus les étoiles d'Alfred Bester

La Côte barbare de Ross McDonald

BANDE DESSINÉE :

The Flash par Carmine Infantino (début du Silver Age)

CINÉMA :

Le Septième Sceau d'Ingmar Bergman

Planète interdite de Fred Wilcox

Guendalina de Alberto Lattuada

RADIO :

Signé Furax de Pierre Dac et Francis Blanche

MUSIQUE :

Troubled Waters par Helen Merrill et Gil Evans

Blue Suede Shoes par Elvis Presley

BeBop a Lula par Gene Vincent

Auprès de mon arbre de Georges Brassens

POLITIQUE :

Khrouchtchev dénonce les crimes de Staline

Expédition du canal de Suez

Répression soviétique en Hongrie

SPORTS :

Roger Walkowiak remporte le tour de France

DÉCÈS :

Jackson Pollock, Tommy Dorsey

Post-scriptum : Afin de préciser l'époque et le contexte artistique des quelques années dont j'égrène les souvenirs (on oublie si vite), j'ai indiqué en tête de chapitre les événements, les livres, les films, les sports, etc., qui m'ont alors frappé. Ils sont cités dans un ordre subjectif et non alphabétique.

La rubrique « sport », au sens classique du terme, disparaît dès cette année 1956. J'avais suivi Robic, Bartali, Fausto Coppi, Kubler, Koblet et Bobet avec intérêt, cet intérêt s'est arrêté là. Peu à peu la réalité du sport s'est imposée à moi, dopage, tricheries, chauvinisme, fanatisme, magouilles, gros fric. Dès 1967, le Tour, c'est la mort de Tom Simpson dopé dans le Ventoux : mais Albert Londres ne dénonçait-il pas le dopage au début des années 1920 dans ses articles de *l'Équipe* ? Le sport, c'est le massacre du Heysel, c'est ce footballeur sud-américain abattu au retour d'une coupe du monde parce qu'il avait raté un penalty, ce sont les gymnastes d'Allemagne de l'Est qu'on mettait enceintes avant les grandes compétitions pour améliorer leurs performances, puis qu'on avortait ensuite, ou les nageuses qu'on bourrait d'hormones mâles. Plus récemment, le sport c'est Ben Johnson déchu de son titre olympique en 1988 pour dopage, ce sont les derniers tours de France, ce sont les athlètes exclus de récents Jeux, ce sont les arbitres de football frappés sur les terrains, ce sont les supporters qui suintent la haine. Aujourd'hui, c'est ça le sport, alors si nous en reparlons ce sera sous son aspect actuel : celui du fait-divers.

Je suis né en octobre 1956 à l'âge de vingt-deux ans.

D'aucuns naissent plus jeunes, je le reconnais, d'autres meurent déjà alors qu'ils ne sont pas encore réellement nés. C'est une question de hasard et, parfois, de volonté personnelle. À dire vrai, j'aurais préféré apparaître en Égypte sous la XVIII^e dynastie et connaître Néfertiti. Je m'y suis sans doute pris trop tard, ou alors j'ai raté un train de transmigration d'âmes. Donc, ce fut 1956, l'année du grand hiver, -25° à Paris, la Seine charriait des glaçons et, à Reims, j'ai traversé la Marne à pied, on n'avait pas vu ça de mémoire d'homme, disait-on. Là, comme ailleurs, la mémoire est courte, la capitale avait connu pire, dans ses *Souvenirs de jeunesse*, Romain Rolland écrit : « Je me souviens aussi (mes doigts brûlent encore des engelures) du grand hiver de 1880, où l'eau gelait dans les bouteilles sous l'oreiller ; mais le sang, lui, ne gelait point. Par des matins de -31° pas une fois je n'ai manqué la classe de huit heures, au collège... » Je n'avais vraiment pas lieu de me plaindre même si mon duffle-coat me défendait mal contre les bourrasques de neige qui balayaient le boulevard Saint-Michel.

J'étais, comme on dit, « monté à Paris », cliché s'il en est, qui symbolise néanmoins une rupture réelle, un arrachement à la cellule familiale, aux amis, à la vie de province. Beaucoup ont des parents dans la capitale, je n'y connaissais personne et nul ne m'attendait lors de ma descente du train en gare d'Austerlitz ce jour d'automne 1956. Cinq ans auparavant, j'avais accompagné mon père à Paris pour un bref séjour, et mon seul souvenir était la soirée passée à écouter Claude Luter dans une cave de Saint-Germain des Prés, le Vieux Colombier je crois. Un organisme d'étudiants, rue Soufflot, m'indiqua une chambre de bonne libre à Auteuil, où je fus reçu par une vieille dame aimable qui se plaignit que Paris ne fût plus charmant et insouciant comme avant-guerre. C'était alors une ville délicieuse et calme, me dit-elle, et sa propre mère lui avait assuré que Paris était encore plus agréable à vivre au début du XX^e siècle (elle ne devait pas fréquenter les apaches). J'arrivai donc trop tard... puis je me souvins de ce qu'écrivait Romain Rolland (c'est juré, je n'en parlerai plus) dans ses *Souvenirs de jeunesse* : « À Paris, transplanté en octobre 1880, ce fut bien pire. L'atmosphère malsaine du lycée, cette caserne d'adolescents

en rut, la fermentation du Quartier latin, la fièvre gluante des rues, la Ville hallucinée, me soulevaient le cœur. » Allons, tout n'était pas perdu : ce n'était pas toujours mieux « avant ».

La fièvre, je la connus bientôt dans la bataille des inscriptions en fac. On dénombrait déjà des hordes d'étudiants et, en regard, pas assez de profs, des locaux vétustes, des crédits insuffisants pour les TP, des ministres incompetents, etc. ; *nihil nova sub sole* comme disent les Esquimaux. Le grand projet d'alors consistait dans la destruction de la halle aux vins pour édifier une grandiose fac à Jussieu, moderne, fonctionnelle, sans risque de surpopulation et... amiantée à cent pour cent, mais personne n'y songeait à l'époque. Il est toujours plus facile de prévoir le passé que l'avenir : vieux dicton bien connu des haruspices sumériens. Chaque jour je passai devant cette halle aux vins qui fleurait bon le pinard et, parfois, entre deux cours, nous allions y faire un tour avec quelques camarades. Nous prenions plaisir à voir décharger des barriques et foudres de toutes origines et certains jours on nous offrait un verre que les filles refusaient d'un air dégoûté. Nous suivions des cours tout à côté, rue Cuvier, une voie qui longe le Jardin des plantes avant de descendre jusqu'à la Seine. Ce jardin devint bientôt ma salle à manger, ma cour de récréation et, dans le labyrinthe, mon alcôve pour les rendez-vous galants. Dans *Le Livre de mon ami*, Anatole France parle aussi avec émotion de cette petite butte de terre où, tout enfant, il voulut se faire ermite ! « Quand maintenant je me promène, avec mon cortège de souvenirs lointains, dans ce Jardin des plantes, bien triste et abandonné, il me prend une incompréhensible envie de conter aux amis inconnus le rêve que je fis jadis d'y vivre en anachorète, comme si ce rêve d'enfant pouvait, en se mêlant aux pensées d'autrui, y faire passer la douceur d'un souvenir, » écrit-il.

Ne nous leurrions pas, si l'on veut chasser le diplôme, il faut entrer dans quelque grande école d'où l'on sort normalisé et lobotomisé. Néanmoins, un étudiant en fac, même s'il doit tout apprendre par lui-même, a quelques avantages : d'abord il est libre de sa pensée et de son temps, ensuite il a droit au resto universitaire (hélas ! les ignobles Mabillon et Concordia) et peut se faire des amis des divers sexes. Bien que provincial, affligé d'un accent du sud-ouest qui perdure encore un demi-siècle plus tard, je fus admis par les plus tordus de l'amphi et même par quelques demoiselles BCBG. Ces étudiants parisiens n'étaient pas très différents de ceux que j'avais connus à la fac de Toulouse d'où j'arrivais ; les filles étaient plus directes, c'est tout. L'un des garçons, Didier, attira aussitôt mon attention. Le premier jour de pluie, il vint revêtu d'un imperméable patchwork, rapiécé de sous-vêtements féminins et de bouts de rideaux. De plus, un peu partout sur l'imper, il avait inscrit des notes de musique, et, en caractères

énormes, « merde » en polonais. Le hasard voulut qu'il habitât Auteuil, tout près de mon logement, le rapprochement devint inéluctable. Peu après, il m'invita dans son studio, si l'on peut appeler ainsi une pièce d'un mètre vingt sur trois de largeur. La plus grande partie de sa superficie était occupée par une armoire branlante et sept malles énormes. Le sommier du lit reposait à même le sol, et je constatai que drap du dessus et couverture avaient été remplacés par un épais rideau de velours vert. Au fond de la pièce s'ouvrait une fenêtre qui, coincée, ne fermait plus. Quand je tentai de pénétrer dans la pièce du verre se brisa sous mes pieds, le sol étant jonché d'objets divers dans lesquels mon camarade shootait joyeusement. Des piles de livres, prêtes à s'écrouler, montaient à l'assaut du plafond, les battants de l'armoire, l'un raccommode par deux planches clouées en croix et l'autre maintenu par un seul gond, laissaient échapper un traversin trop comprimé. Point de table, si ce n'est la tablette d'une machine à coudre depuis longtemps disparue.

Didier, avec quelques autres camarades, servit de modèle aux personnages de mon premier roman, *La Passion selon Satan*, que je ruminais déjà en arrivant à Paris et dont je commençai la rédaction en 1957. Deux étudiantes, Josette (aucun rapport avec la jeune fille que j'épouserai en 1961), et Thérèse (rebaptisée Thyrsée) en devinrent les héroïnes féminines. Didier fournit un personnage principal en or. Je le nommai Chaptal dans le bouquin car, dès l'année suivante, nous devînmes tous deux maîtres au pair au lycée Chaptal, afin de nous assurer le logement et le couvert gratuits. C'était d'autant plus nécessaire pour Didier qu'il avait été exclu du resto U pour avoir remplacé sa photo sur sa carte d'étudiant par celle d'un vieux paysan à la barbe blanche, une fourche sur l'épaule.

Il ne s'agit pas là de souvenirs enjolivés par le temps, mais d'une description écrite en 1960 dans mon second roman *Et qui donc est sain d'esprit ?* qui ne vit jamais le jour. Il faut dire que ce manuscrit était particulièrement médiocre, en dehors du titre qui est du poète Horace et non de moi. Une fois devenu un peu introduit dans les milieux littéraires je ne tentai jamais de le représenter à une maison d'édition. Ce fut la démarche inverse que suivit mon ami Michel Lancelot, l'animateur de l'émission *Campus* à la grande époque d'Europe n° 1. Lancelot avait vu son premier roman refusé par nombre d'éditeurs quelques années auparavant et il eut l'idée perverse de remettre le manuscrit à l'un d'eux qui insistait désormais pour le compter parmi ses auteurs. Peu après, cet éditeur l'invita à déjeuner, lui déclara combien il avait aimé son texte et parla contrat. « Mais vous me l'avez refusé, » fit semblant de s'étonner Michel. « Comment ? s'écria l'éditeur. Il ne peut s'agir que d'une méprise. » Lancelot sortit alors la

lettre de refus et refusa de laisser paraître l'ouvrage. Il n'a jamais voulu me dire qui avait été sa « victime », ni comment s'était terminé le repas. Amateur éclairé de science-fiction, il fit beaucoup pour le genre, d'abord à la radio, puis dans la première émission de Bernard Pivot, *Ouvrez les guillemets*. Quelques années plus tard, il alla assister à un match de football ; à la fin de la partie, tout le monde se leva, sauf lui, il était mort à sa place. Il devait avoir dans les quarante-six ans et j'ai toujours regretté sa disparition, son émission *Campus* fut la première véritable radio libre où tous les sujets tabous à l'époque (sexe, drogue, avortement, etc.) pouvaient être abordés sans langue de bois.

Le manuscrit de *La Passion selon Satan* fut achevé en avril 1958, je l'envoyai à douze éditeurs et à deux ou trois amateurs de littérature de l'imaginaire. Au cours des mois suivants, je reçus onze refus, une acceptation, et une lettre d'encouragement de Jacques Bergier, le futur co-auteur du *Matin des magiciens* avec Louis Pauwels. *La Passion* parut en 1960 aux éditions du Scorpion qui était alors connues pour avoir publié *J'irai cracher sur vos tombes* de Vernon Sullivan (alias Boris Vian). Il ne se vendit pratiquement aucun exemplaire de mon roman (92 pour être exact), mais il suscita cinq ou six critiques qui décidèrent de ma carrière. « Au fond, on vous a imprimé de belles cartes de visite », me dit son éditeur quelques années plus tard non sans une pointe de cynisme. Sans doute, et tant mieux pour moi, mais lors de sa réédition par Jean-Jacques Pauvert, en 1978, je le réécrivis entièrement (incidemment, les ventes ne furent pas tellement meilleures). Les onze refus étaient justifiés, pas l'acceptation.

Peut-être faut-il dire un mot du terroir qui fit germer en moi ce premier tome de la trilogie du *Domaine de R.* qui est située dans le Sud-Ouest de la France, à la limite du Gers et du Lot-et-Garonne, et non dans quelque pays imaginaire. Ma famille en est originaire, (elle n'a aucun lien de parenté avec celle de Georges Sadoul, l'historien du cinéma, ni avec celle de l'ancien président du football français, Jean Sadoul) mon père est né à Montauban et fit carrière dans les P.T.T., ma mère à Agen et elle fut de nombreuses années un membre actif du mammouth, comme dirait Allègre. Dans l'enseignement, donc. Tous deux étaient vaguement de droite, ou peut-être centristes, et catholiques non pratiquants, mais je dus quand même suivre les cours d'enseignement religieux au lycée d'Auch, dispensés par un prêtre octogénaire et gâteux (au moins, n'était-il pas pédophile) qui affirmait que la durée de vie normale d'un homme était de vingt ans et que le reste était donné en plus. « Eh ben, vous en avez eu du rab, vous », lui dit un jour un de mes condisciples. Ce prêtre eut néanmoins un grand mérite : me faire perdre toute foi dès l'âge de douze ans et prendre en horreur toutes les religions (marxisme compris). Ma ville natale est

Agen, mais ma véritable tanière est un ancien moulin-à-vent, édifié en 1716, nommé Roques. Il est situé sur une falaise dominant un méandre du Gers entre les villages de Fals et d'Astaffort (ce dernier aujourd'hui connu grâce au chanteur Francis Cabrel qui y réside et fut longtemps un de nos édiles municipaux). Roques appartenait à une demoiselle Henriette Lachaud qui y fit rencontrer mes parents et devint ma marraine, ma bonne fée plutôt car elle décida d'instituer légataire universel leur premier-né s'ils venaient à se marier. Elle tint parole et à sa mort, survenue en 1948, j'entrai en possession de l'ex-moulin, d'autant plus facilement que je suis fils unique. C'est cette maison, fantasmée, qui est à l'origine de la trilogie du « Domaine de R. ».

Même les cavernes qui y sont décrites existent réellement à quelques détails près : elles sont constituées de calcaire tertiaire et non de basalte, sont dépourvues de toutes sculptures et, loin d'être maléfiques, ont servi de caches pour les maquisards entre 1942 et 1944.

Le manuscrit du premier tome, fortement influencé par Lovecraft et un peu Borges, je l'avoue, avait cependant intéressé Jacques Bergier (1912-1978). Il était déjà connu comme vulgarisateur scientifique et passionné de SF, mais *Le Matin des magiciens* (1960) et la revue *Planète* (octobre 1961) n'avaient pas encore vu le jour. Il me donna rendez-vous dans une minuscule boutique de la rue de Seine, l'Atome, tenue par Valérie Schmidt, une jeune femme qui avait créé la première librairie de science-fiction en France, la Balance, mais qui avait dû l'échanger contre une échoppe de moindre taille. Cette rencontre avec Bergier marqua le début d'une longue amitié. Voici quelques années une revue publiait une série d'articles consacrés à « l'être le plus extraordinaire que vous avez rencontré » : inutile de chercher plus loin, en ce qui me concerne, ce fut lui. Bergier était d'origine russe et, un jour, il me raconta être le descendant d'un grognard de l'Empire qui, lors de la débâcle, se retrouva à Odessa où il se maria. Toutefois, Jacques étant l'homme des vérités multiples, il m'a également expliqué que son nom venait d'une mauvaise transcription des lettres de l'alphabet cyrillique en polonais. À tout prendre, je trouve plus de charme à la première version. Son grand père était rabbin et, ajoutait Jacques : « En état de transe, il pouvait léviter à dix centimètres au-dessus de la tête des fidèles. » Il convient de raconter ceci avec le fort accent russe de Bergier, toutefois un journaliste soviétique m'a assuré qu'il avait un non moins effroyable accent français dans la langue de Tchekhov.

En 1920, son père décida d'émigrer : « Le jour du départ en bateau pour la France était fixé. Malheureusement Dieu, qui était à l'époque

extrêmement occupé, avait négligé de surveiller deux suppôts de Satan appelés Marty et Sadoul qui organisèrent parmi les marins français une révolte, la célèbre révolte de la mer Noire. La mutinerie échoua, mais les navires cessèrent de partir vers la France. La route du paradis était coupée », écrit Jacques dans son autobiographie, *Je ne suis pas une légende*, parue en 1977. C'est juré, je ne suis nullement le Sadoul en question, pourtant prénommé lui aussi Jacques, et je n'ai pas le moindre rapport familial avec lui. Quant au titre de l'autobiographie, il amena cette réflexion de ma fille Barbara, alors âgée de neuf ans : « Mais bien sûr que ce n'est pas une légende, monsieur Bergier, je le connais. » Ce mot ravit Jacques, mais Barbara m'en voulut longtemps de le lui avoir répété.

Jacques se disait « amateur d'insolite et scribe des miracles » et connaissait un nombre ahurissant de faits bizarres qu'il convenait toutefois de toujours vérifier. Ainsi il racontait volontiers que le n° 88 de la collection Le Masque, paru en 1931, avait pour titre *L'Assassinat d'un président* et était signé Oswald Dallas ! Un jour, je trouvai l'ouvrage sur les quais, numéro, date de parution et nom d'auteur étaient exacts, mais le bouquin s'intitulait *Le Docteur Frégalle*. Jacques ne se troubla pas et me déclara que l'histoire tournait autour de l'assassinat d'un président, ce qui était faux, mais je n'insistai pas : après tout un livre signé « Oswald Dallas » en 1931, ce n'était déjà pas si mal. Je ne m'opposai à lui que sur un point, il répétait souvent, comme le font maints scientifiques, que quatre-vingt dix-neuf pour cent des plus grands savants du monde sont vivants aujourd'hui. Bien sûr, un prof de collège en sait plus qu'Archimède, mais le géomètre de Syracuse fut un savant pour ses découvertes, non pour ses connaissances. D'autant que l'état de la science change tout le temps et que ce qui est vérité aujourd'hui devient erreur demain. Il y a peu d'années encore les scientifiques se montraient dogmatiques et ignoraient l'humilité, j'ai eu l'occasion de constater que les choses changeaient. Au premier congrès Utopia qui s'est tenu à Nantes, en 2000, deux professeurs de Faculté (un géologue et un chimiste) vinrent répondre aux questions du public à propos du film de Spielberg, *Jurassic Park*. À la question : « Pourra-t-on recréer des dinosaures comme le montre le film ? » j'eus l'heureuse surprise d'entendre l'un des scientifiques répondre : « À l'heure actuelle, non. Mais dans vingt ou trente ans, qui sait ? J'enseigne aujourd'hui à mes élèves des choses que mon professeur m'avait affirmé être impossibles. » Et son collègue l'approuva. Allons, tout espoir n'est pas perdu, la science va peut-être cesser d'être une forme de religion.

En revanche nos opinions concordaient complètement sur une autre superstition, la psychanalyse. Bergier aimait à répéter que cette thérapie imaginaire n'avait jamais servi qu'à soigner Freud lui-même

et encore avec des résultats médiocres. En ce qui me concerne j'avais été frappé par les élucubrations de Freud à propos de l'absence de pénis qui aurait traumatisé les petites filles, puis les femmes. À son époque, dans les familles bourgeoises, les fillettes n'avaient aucunement l'occasion d'apercevoir le sexe de leur père ou de leurs frères, tout cela était *verboden*. En revanche les garçons voyaient les seins de leur mère qui débordaient des robes du soir et si quelqu'un devait souffrir d'un manque par rapport à l'autre sexe, c'était bien eux. Bâtir des théories à partir de prémisses aussi aberrantes m'a toujours paru être un signe net d'aliénation mentale.

À l'époque de notre rencontre, il accumulait déjà depuis longtemps la documentation qui allait servir à son grand œuvre, *Le Matin des magiciens*. En 1956, il ne connaissait pas encore Louis Pauwels et tout semblait séparer le scientifique du disciple de Gurdjieff, sinon que tous deux étaient des hommes de droite. Pourtant, quand René Alleau les présenta l'un à l'autre, ils sympathisèrent et décidèrent de travailler ensemble. Ici les versions diffèrent, Jacques m'a toujours dit être l'auteur unique du livre que Louis Pauwels se serait contenté de rédiger en bon français (l'accent de Bergier s'entendait même par écrit). Pauwels m'a non moins affirmé être l'unique auteur de l'ouvrage, Jacques lui ayant seulement fourni les documents. Mais il existe une troisième version, également racontée par Bergier dans son autobiographie : presque tous les soirs les deux amis étudiaient un dossier de Jacques et, le lendemain, Pauwels rédigeait. Cette nouvelle approche de la vérité me paraît plus vraisemblable car certains délires métaphysiques, étrangers à Jacques, sentent la patte de Louis Pauwels. Toujours est-il que ce bouquin mélangeant les mystères des civilisations disparues, des études sur la parapsychologie, une plongée dans l'origine magique du nazisme et des récits de science-fiction eut un grand retentissement. Il fut d'autant plus pris au sérieux qu'il parut chez Gallimard et son succès entraîna la mode du « réalisme fantastique » qui déboucha sur la parution de la revue *Planète* en 1961.

Je poursuivis mes rencontres régulières avec Jacques jusqu'aux dernières semaines qui précédèrent sa mort. C'était un homme d'une exceptionnelle générosité, ainsi il venait chez moi une fois par mois muni d'une valise qu'il remplissait de *pulps* choisis dans ma collection, c'est-à-dire de magazines anglo-saxons de SF ou de fantasy parus entre 1925 et 1955. Le mois suivant, il les rapportait avec trois ou quatre exemplaires en plus, et c'étaient des numéros qui me manquaient, je pouvais en être sûr, il semblait avoir mémorisé toutes mes possessions (et j'en ai plus de mille). Il était non moins généreux avec ses idées de récits de science-fiction et nombre d'auteurs lui sont redevables de leurs meilleures trouvailles. Durant des années, Bergier vécut dans des

hôtels plus ou moins borgnes, où d'ailleurs on déclarait ne pas le connaître (!), et ce fut seulement à la fin de sa vie qu'il eut un véritable appartement. Mais sa santé restait précaire, il ne pesait plus que trente-cinq kilos à son retour de déportation, et les dernières années, devenu diabétique, il se nourrissait presque exclusivement de chocolat et de crème chantilly, ce qui hâta sa fin. La semaine précédant sa mort il ne quitta plus son appartement, sa secrétaire lui téléphona pour lui proposer de lui apporter des provisions, il refusa en ajoutant : « Pas d'excès de zèle », ce furent ses derniers mots. J'ai visité son logement peu après sa disparition, en dehors d'un lit et d'une chaise, il n'y avait rien d'autre que des milliers de livres : sur des étagères, sur la table, dans l'évier, etc. Des sentiers s'insinuaient entre les piles de bouquins qui montaient à 1m 50 du sol environ et, partout, presque sur chaque pile, j'aperçus des tablettes de chocolat entamées. De toute façon, la cuisine était inutilisable. J'ai ressenti une grande tristesse en apprenant sa mort, d'abord pour la perte d'un ami cher, ensuite pour la disparition des trésors que contenait sa fabuleuse mémoire. Je crois lui rendre un hommage sincère en disant qu'il fut, dans la réalité, un personnage de science-fiction, un véritable *alien* égaré sur notre Terre.

Mais revenons en 1956, nous sentions tous planer sur nous l'ombre de la guerre d'Algérie. Pourtant notre fac n'était guère politisée, genre minorité silencieuse, rien à voir avec les fachos d'Assas qui ne se remettaient pas d'avoir assisté à l'effondrement de la France et de l'Angleterre au moment de l'affaire du canal de Suez. En tant que Terrien, partisan de la citoyenneté mondiale, je ne fais aucune différence entre un homme (ou une femme) né en Algérie, en Angleterre, en Egypte ou en France, mais nous n'en étions pas là et, dans l'immédiat, il était évident que l'Algérie n'était pas la France et que nous n'avions rien à faire de l'autre côté de la Méditerranée. Nous avions tous lu *La Question* d'Henri Alleg et nous savions que l'armée torturait là-bas, mais le FLN en faisait autant et j'ai connu un appelé qui est mort les couilles cousues dans la bouche. Aujourd'hui on fait semblant de découvrir les exactions des divers camps, quelle hypocrisie.

Quelques camarades militaient chez les communistes, là également un livre, *J'ai choisi la liberté*, de Victor Kravchenko, nous avait ouvert les yeux sur le "paradis soviétique" et nous savions que le camarade Lénine, le commissaire Trotsky¹ et le maréchal Staline n'étaient que des dictateurs : le communisme était devenu l'opium du peuple des aveugles de gauche qui ne voyaient pas le totalitarisme qui se cachait derrière. En ce qui me concerne je ne me suis jamais senti attiré par le militantisme, quel qu'il soit, il vous empêche de penser par vous-

même. De plus la politique oblige à tous les reniements, à toutes les compromissions, ou alors elle transforme en bourreaux ceux-là même qui prétendent défendre le peuple et n'ont rien de plus pressé que de l'asservir. Nous en eûmes un nouvel exemple au cours de cette année 1956. Nikita Khrouchtchev avait dénoncé les crimes de Staline lors du XX^e congrès du Parti en février, cela ne l'empêcha pas, en novembre, de réprimer dans le sang le soulèvement des travailleurs de Pologne et de Hongrie. En décembre, alors que je voyageais en Autriche, notre wagon fut pris d'assaut par une horde de réfugiés hongrois. L'un d'eux parlait un peu anglais, il nous raconta la violence de la répression et nous parla des milliers de morts tombés sous les balles soviétiques. « Vous n'étiez pas communiste, je suppose », lui dis-je. « Si, je l'étais, *avant* », me répondit-il ².

Les mois qui suivirent furent consacrés aux études, aux filles et à la rédaction de mon roman à partir de 1957 (je ne garantis pas l'ordre de préséance). En décembre, en achetant le numéro de *Galaxie* daté de janvier 1958, j'eus la surprise de voir figurer au sommaire une nouvelle que j'avais proposée à la rédaction. Un mois plus tard, je reçus quarante francs (des anciens, bien entendu), toujours sans un mot. Les droits de ce magazine avaient été achetés, par hasard, par l'équipe de *Détective* et cette première édition française de *Galaxie* avait été confiée à un rédacteur qui ignorait tout de la SF et ne connaissait pas trois mots d'anglais. Quand un texte était trop long, il coupait au hasard, parfois même vers la fin. Il fallut attendre la reprise de ce magazine par les éditions Opta, en 1964, pour avoir enfin des traductions intégrales.

Pour en terminer avec ces années de formation, fin 1960 ou début 1961, alors que le premier numéro de *Planète* était en préparation, Jacques Bergier me demanda d'y participer en tenant une rubrique régulière des parutions de SF anglo-saxonnes, mais je dus refuser. J'avais reçu un avis d'incorporation pour le premier septembre, mon service militaire (courtelinesque) dura dix-huit mois et, à mon retour, toutes les places étaient prises. Cette année 1961, qui me vit rater le démarrage de *Planète*, reste marquée pour moi par un fait autrement important que mon départ pour Mourmelon. En 1958, j'avais fait connaissance chez des amis d'une jolie fille de Bécon-les-Bruyères (quartier à cheval sur Asnières et Courbevoie), Josette Chambelland, et je l'épousai le 8 juillet 1961. Notre fille Barbara, qui n'avait pas encore rencontré Bergier et allait devenir spécialiste de vampires et de loups-garous, est née le 15 juin 1968. À l'heure où j'écris ces lignes, ma femme et moi sommes toujours heureusement mariés, rares sont nos amis qui peuvent en dire autant, mais je me suis déjà trop livré sur ce sujet.

1. Trotsky, l'apôtre de la militarisation du travail, fut un aussi grand criminel que les deux autres, le fait d'avoir été exilé puis assassiné ne l'innocente pas. Lors de la Nuit des longs couteaux, Hitler fit massacrer les SA par les SS, ce qui ne retire rien aux crimes des SA.

2. J'ai quelques amis qui croient aujourd'hui encore à l'idéal communiste, malgré la chute du mur de Berlin. Ils ne se rendent pas compte qu'ils auraient été parmi les premiers envoyés au goulag si ce régime avait été instauré en France, leur honnêteté, leur sincérité même les aurait désignés comme « contre-révolutionnaires ».

1964

qui démasque un faux Alfred Hitchcock

CIVILISATION :

Apparition du magnétoscope de salon

LITTÉRATURE :

Difficile d'être un dieu de Arcadi et Boris Strougatski

Le Vagabond de Fritz Leiber

L'Espion qui venait du froid de John Le Carré

BANDE DESSINÉE :

Barbarella de Jean-Claude Forest (en album)

CINÉMA :

Mary Poppins de Walt Disney

Dr Folamour de Stanley Kubrick

A Hard Day's Night de Richard Lester

TV :

The Avengers période Emma Peel (*Chapeau melon & Bottes de cuir*)
de Brian Clemens

MUSIQUE :

A Love Supreme de John Coltrane

Hello, Dolly ! par Louis Armstrong

Can't Buy Me Love des Beatles

1^{re} de Sylvie Vartan et des Beatles à l'Olympia (j'y étais)

POLITIQUE :

Abolition de la ségrégation raciale aux États-Unis

DÉCÈS :

Jean Ray, Rachel Carlson, Harpo Marx

SPORTS :

Rien

Pendant quatre ans, de mai 1964 à avril 1968 pour être exact, j'ai été Alfred Hitchcock.

D'accord, cette assertion a de quoi surprendre ; non, en 1964 du moins, je n'étais pas encore fou. Tout avait commencé avec un télégramme en provenance des éditions Opta arrivé à Roques en avril 1964. Il était signé Maurice Renault et non Emile Opta car ce dernier n'a jamais existé. Ce fut une invention tardive pour donner une personnalité au sigle OPTA qui signifiait Office de Publicité Technique et Artistique, une entreprise fondée par Renault. Le roman policier était le péché mignon de ce publicitaire au point qu'il était devenu l'ami d'Ellery Queen. Or, depuis les années 1940, Queen était le principal auteur du genre aux États-Unis.

Qu'il me soit permis une parenthèse. Dans notre pays, Queen fut toujours moins connu que Dashiell Hammett ou Raymond Chandler, sans parler de l'anglais René Raymond, alias James Hadley Chase. Outre-Atlantique, il en allait tout autrement. En plus de ses romans, Queen publiait des anthologies, des études sur le genre policier, donnait des conférences, écrivait des pièces radiophoniques et voyait son personnage éponyme, Ellery Queen, adapté au cinéma et à la télévision. Mais surtout il avait créé en 1941 une revue d'excellente tenue littéraire : *Ellery Queen's Mystery Magazine* qui fut la NRF du polar et paraît encore aujourd'hui longtemps après la mort de son fondateur. Selon l'expression du critique Anthony Boucher, Queen était à lui seul « LE roman policier américain » ; à lui seul étant une façon de parler puisque sous ce pseudonyme se cachaient deux cousins, Fred Dannay et Manfred B. Lee. La stature de Queen fut telle qu'à la fin de sa carrière, débordé par toutes ses activités, il utilisa pour « nègres » des auteurs aussi connus que Jack Vance, Theodore Sturgeon ou Avram Davidson. Comme on le voit, la SF n'était pas loin. Fin de la parenthèse.

Tout naturellement Ellery Queen demanda à son ami Maurice Renault de publier en France une traduction de sa revue, ce fut *Mystère Magazine* dont le premier numéro parut en janvier 1948. La firme qui l'éditionait aux États-Unis lança ensuite *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction* et le proposa à Renault qui le publia, sous le titre *Fiction*, à partir d'octobre 1953, donnant ainsi un premier élan à la SF

française, puis ce furent *Suspense* en avril 1956 et *Alfred Hitchcock Magazine* en mai 1961. Le télégramme me proposait de devenir secrétaire de rédaction de *Mystère Magazine* et *Hitchcock* car le rédacteur en chef, Alain Dorémieux, n'avait plus le temps de s'en occuper. La maison venait en effet de racheter les droits de la revue *Galaxie*, abandonnée par ses premiers éditeurs. Pourquoi moi ? Simplement parce que, suite à une critique de *La Passion selon Satan*, parue dans *Fiction*, Renault avait eu la curiosité de me rencontrer et que je lui avais fait part de mon désir de travailler dans l'édition. On m'avait effectivement imprimé de belles cartes de visite !

L'une des tâches incombant au secrétaire de rédaction d'*Hitchcock Magazine* était d'écrire le billet signé Alfred Hitchcock qui ouvrait chaque numéro. Le grand Alfred avait licencié son nom aux éditeurs américains du magazine et, passé les tout premiers numéros, semble ne plus s'en être occupé. Si donc vous tombez sur l'édition française du numéro de janvier 1965, par exemple, vous pourrez y lire : « [...] J'espère également que vous apprécierez *Pas de printemps pour Marnie*, mon dernier film, qui vient de sortir. Mais rassurez-vous, je ne vous ennuierez pas avec les échos du tournage dans le courant de la revue... d'ailleurs, vous savez combien j'ai horreur qu'on parle de moi ! » Au-dessous de ce texte, qui est du pur Sadoul, figurait la signature d'Hitchcock. Et dans le numéro d'avril 1966, j'écrivais : « Il y a dans le récit *Bienvenue !*, de Carl Marcus, un "twist" étonnant, je ne sais comment on rend ce mot en français, cela signifie *torsion* et aurait bien pu s'appliquer à mon propre film *L'inconnu du Nord-Express* où l'échange des crimes était un "twist" caractérisé. Inutile de dire que si j'aime bien les "twists", en revanche j'aime moins le twist malgré ma minceur toute juvénile. »

Comme on peut le constater, j'étais bien devenu Alfred Hitchcock : ne me dites pas qu'il ne s'agit pas de science-fiction.

Si Maurice Renault était un grand amateur de romans policiers, il ne s'intéressait nullement à la SF. Néanmoins il tint à faire inclure dans le contrat signé avec l'édition américaine de *Fiction* une clause qui permettait de publier des textes d'auteurs français. Il fut d'abord aidé dans cette tâche par Jacques Bergier puis, à partir de novembre 1957, il engagea comme secrétaire de rédaction Dorémieux, un des traducteurs et critiques de la revue. C'était un amateur de polars et de fantastique littéraire qui ne tarda pas à devenir un passionné de SF, donna leur première chance à de nombreux jeunes auteurs français et développa considérablement la partie critique du magazine. Malheureusement, ensuite, peut-être trop exigeant, il les décourageait et plus d'un auteur m'a avoué son intention d'aller se jeter dans la Seine en quittant son bureau. Aucun ne le fit, heureusement.

Après avoir observé quelques mois la maison et constaté que le Club du Livre Policier créé par Maurice Renault avait un public fidèle, je proposai de lancer son équivalent en science-fiction. Convaincre Renault n'alla pas sans mal, il n'y croyait pas, n'aimait toujours pas la SF et le mot lui faisait peur. J'insistai longuement malgré le scepticisme de Dorémieux : « C'est inutile, j'ai déjà essayé », me répétait-il. Pourtant, à force, Renault finit par accepter un essai unique et il choisit d'annoncer un Club du Livre d'Anticipation, mais surtout pas de SF. J'acquis alors les droits de la trilogie *Fondation* d'Isaac Asimov car seul le premier titre était paru au Rayon Fantastique et les deux suites étaient restées inédites en France. Renault décida de prévendre le volume à la fois par un bulletin de commande imprimé dans *Fiction* et dans *Galaxie*, et par une souscription organisée auprès des adhérents du CLP. Le tirage fut fixé à 3800 exemplaires vendus au prix de 25 francs jusqu'à parution, puis 30 ensuite. La présentation (reliure, fers et papier) était très inférieure à celle des ouvrages du Club du Livre Policier tant Maurice Renault s'attendait à un coûteux échec ; il avait d'ailleurs parié avec moi qu'il ne s'en vendrait pas mille. En fait ce fut un raz-de-marée et il ne fut pas possible de satisfaire toutes les commandes, d'autant que l'imprimeur commit une erreur et livra deux cents exemplaires de moins que prévu. L'édition de *Fondation* du CLA est aujourd'hui très recherchée des collectionneurs et j'en ai récemment vu un exemplaire proposé à 150 euros sur la liste d'un bouquiniste spécialisé dans les romans populaires rares.

La légitimité du Club du Livre d'Anticipation n'étant plus mise en doute, je fus autorisé à acheter de nouveaux titres et reçus le titre de directeur littéraire du club, Dorémieux en étant le codirecteur afin de rassurer les lecteurs de *Fiction* qui ne me connaissaient pas. Je proposai une liste d'une dizaine de volumes et, parallèlement, une consultation fut organisée auprès des lecteurs de *Fiction* et *Galaxie* pour leur demander quels titres ils désiraient voir paraître au CLA. Les huit premiers des deux listes furent identiques, toutefois le volume consacré à Theodore Sturgeon (*Cristal qui songe*, suivi de *Les Plus qu'humains*) parut beaucoup plus tard, l'auteur étant injoignable (« Il est en vadrouille quelque part le long de la côte Ouest », nous écrivit son agent). Pour second volume, j'avais choisi *Les Armureries d'Isher*, suivi des *Fabricants d'armes* de A. E. van Vogt. Là encore, seul le premier volume était paru au Rayon Fantastique et pas le second alors que l'ensemble formait un tout indissociable. Cette fois la présentation était identique à celle du Club du Livre Policier, soit un volume relié toile, sous jaquette rhodoïd, avec fers dorés, pages de garde illustrées et signet. Il parut en novembre 1965, soit avec un décalage de plus de six mois avec *Fondation*, mais le succès fut identique et les quatre mille

exemplaires tirés furent rapidement souscrits.

Durant cette période peu d'auteurs américains vinrent nous rendre visite, la SF en France représentait si peu de chose qu'ils nous ignoraient, même si leur chemin passait par Paris. Anthony Boucher, alors le rédacteur en chef de l'édition américaine de *Fiction*, s'arrêta une fois et, en l'absence de Dorémieux, je le reçus avec Maurice Renault. Le nom, Boucher, était un pseudonyme et n'était nullement le signe d'une origine française comme on l'a parfois écrit. C'était un intellectuel soucieux de la qualité littéraire des textes qu'il publiait et il félicita longuement Renault de la partie critique de *Fiction* qui, précisa-t-il, n'aurait malheureusement pas été acceptée par le public de son pays. Frederik Pohl fut le second à nous rendre visite, ce devait être en 1967, et il tomba en arrêt devant trois volumes de la série *Galaxie-bis*, aux couvertures illustrées par « Bruce Wayne ». Aux États-Unis, tout le monde sait que Clark Kent est l'identité secrète de Superman et Bruce Wayne celle de Batman. En fait il s'agissait de photographies altérées chimiquement dont j'étais l'auteur³, aussi lorsqu'il me demanda qui se cachait sous ce pseudonyme, je lui répondis : « Batman, bien sûr ». C'est seulement en l'an 2000, au cours du festival Étonnants Voyageurs, tenu à Saint-Malo, que je lui révélai la vérité, ce qui le fit bien rire.

Fin 1964, mon ami Roland Topor, à qui je confiai à l'époque des illustrations pour *Hitchcock Magazine*, me fit connaître un personnage haut en couleurs, Alexandro Jodorowsky, avec qui je me liai rapidement d'amitié. D'origine chilienne, ayant fait carrière au Mexique, Jodo avait été tour à tour gagman du mime Marceau, metteur en scène de théâtre, réalisateur de cinéma, scénariste de bande dessinée et créateur du mouvement Panique en compagnie d'Arrabal et Topor. À Paris, Jodorowsky était venu mettre en scène une pièce de théâtre et, la saison terminée, il décida de donner un grand happening au Centre américain où il comptait des amis. Ce fut le scandale de la saison. Le spectacle avait à peine débuté quand il se mit à jeter des brassées de poussins sur la scène, les plus heureux s'échappèrent dans la salle, les autres restèrent là à piailler, quelques-uns finirent écrasés sous les pieds de Jodo et de ses camarades. « Pourquoi des poussins ? » lui demandai-je ensuite ; « Je voulais des crapauds, me répondit-il, j'ai eu peur que des couleuvres fassent peur aux spectateurs, mais nulle part je n'ai trouvé assez de crapauds à acheter. Alors j'ai pris des poussins. » Les bestioles écrasées accidentellement firent hurler une partie de la salle, même Josette fut choquée, et les choses n'allèrent pas en s'arrangeant quand Jodorowsky, vêtu d'un string de cuir, fut fouetté par deux filles nues, exception faite de hautes cuissardes, puis réellement tondu par elles. À

noter qu'au début de son film, *La Montagne sacrée* (1971), on voit Jodo tondre deux filles nues alors que, dans un plan précédent, des crapauds courent un peu partout. Bel exemple de persistance d'un fantasme artistique.

Le lendemain la direction du Centre américain sauta et Jodorowsky fut le premier étonné du scandale qu'il avait suscité. En mai 1965, alors qu'il était retourné au Mexique, *Fiction* publia sa nouvelle *Les Frères siamois*, extraite de son recueil *Cuentos panicos*. Je l'avais traduite moi-même (et signé la trad. du nom de mon épouse) car nous n'avions pas de spécialiste de l'espagnol. Près d'un an plus tard, je revis Jodo et lui demandai comment il avait trouvé mon texte : « Pourquoi, je n'avais pas écrit la nouvelle en français ? » s'étonna-t-il de bonne foi. Aujourd'hui, Alexandro Jodorowsky est fixé à Paris où il est devenu un scénariste de BD renommé, ce qui ne l'empêche pas de s'intéresser toujours au théâtre où il est récemment apparu en compagnie de ses nombreux enfants (mis au monde avec l'aide d'un nombre encore plus élevé, peut-être, de femmes de tous horizons). Il est né en 1929, mais, voici deux ou trois ans, quand nous avons déjeuné ensemble, c'était toujours un jeune homme.

Au début des années 1960, la bande dessinée était ignorée ou méprisée. Ce fut un article de *Fiction*, paru en juillet 1961, et consacré aux vieux illustrés d'avant-guerre, qui donna au journaliste Francis Lacassin l'idée de créer un club qui réunirait les nostalgiques de Flash Gordon (Guy l'Éclair), Mandrake ou Brick Bradford (Luc Bradefer). Ce fut le Club des Bandes Dessinées qui, à partir de mars 1962, réunit des gens aussi divers qu'Alain Resnais, Rémo Forlani, Jean-Claude Forest, Alain Dorémieux ou Jean-Claude Romer. Naturellement j'en fis partie, mon grand-père Gaston Forasté, un homme en avance sur son époque, m'avait appris à lire entre 1939 et 1940 dans les aventures de ces personnages publiées dans *Robinson* ou *Hop-là !* Ce ne furent d'abord que rencontres d'amateurs, voire échanges d'exemplaires rares, puis Lacassin utilisa la curiosité suscitée par le club pour mener une campagne en faveur de la reconnaissance de la BD comme art populaire. Peu après Jean Boulet (1921-1970), un personnage du Tout-Paris, dessinateur de talent et homme de théâtre, eut la fantaisie d'ouvrir une librairie d'occasion, Le Kiosque, consacrée aux magazines et aux BD. Boulet ne passait pas inaperçu, de verbe haut et d'homosexualité ostentatoire, il était presque toujours vêtu de cuir noir et teignait ses cheveux un mois sur deux en noir corbeau, l'autre en blond platine. Il me raconta que le rocker Gene Vincent, qui portait également une tenue de cuir en scène, lui dit un jour : « Je vous admire, M. Boulet, moi, je n'oserai jamais sortir habillé ainsi dans la rue. » Jean Boulet vivait en permanence une *rock n' roll attitude* où l'outrance et la provocation tenaient lieu de quotidien. Au Kiosque,

aucune des onze collections complètes de *Planète* que Jean Boullet avait difficilement réunies ne trouva acquéreur, en revanche il fut submergé de demandes pour les illustrés d'avant-guerre, *Hurrah !*, *Le Journal de Mickey*, *Junior*, etc. La guerre, les rats – et les parents – les avaient presque tous détruits, même si on en trouvait parfois aux puces à 0,50 F pièce. Boullet fit savoir qu'il les achèterait 8 francs (revendus 20) et les exemplaires recherchés commencèrent à sortir des greniers. Sa boutique devint alors la caverne d'Ali Baba pour les collectionneurs, dont je suis. Mais l'aventure du Kiosque ne dura pas longtemps, la BD cessa bientôt d'amuser Jean Boullet d'autant qu'il fut victime de sa générosité et d'amis peu scrupuleux. Il décida d'aller s'établir en Afrique du Nord où il mourut dans des circonstances étranges, pendu à un arbre. Suicide, meurtre ou cérémonie sado-masochiste qui tourna mal, nul ne l'a su.

Le Club des Bandes Dessinées avait progressé de son côté et comptait plus de trois mille adhérents. Une étude socioprofessionnelle montra que ces nostalgiques des petits Mickeys n'étaient nullement devenus les cancrenards qu'annonçaient leurs professeurs avant-guerre. Ils faisaient au contraire partie des couches supérieures de la société (enseignants, journalistes, cadres divers, cinéastes, éditeurs, même un commissaire de police). Le club se mit à publier une petite revue, le *Giff-Wiff* (du nom d'un animal fabuleux de *Pim*, *Pam*, *Poum*) qui fut la première publication à étudier la bande dessinée aussi bien du point de vue historique qu'artistique. J'y écrivis quelques articles pour présenter les comic-books américains totalement ignorés en Europe à l'époque ; ces quelques pages me valurent l'amitié de Jean-Pierre Dionnet et Jacques Lob. C'est alors qu'une guerre microcholine éclata : cinq membres du club attaquèrent le président Lacassin sur sa gestion. Un procès s'ensuivit et les attendus du tribunal furent très sévères pour les conjurés, mais le mal était fait. Lacassin écoeuré cessa de s'occuper du club qui finit par disparaître et le *Giff-Wiff*, pourtant bien dirigé par Jean-Claude Romer, dut interrompre sa parution en 1967 à son vingt-troisième numéro. Néanmoins la reconnaissance de la bande dessinée en tant qu'art majeur du xx^e siècle était commencée ; le bon grain avait été semé.

De leur côté, le Club du Livre d'Anticipation et les éditions Opta semblaient promis à un bel avenir quand une révolution de palais provoqua le départ de Maurice Renault au début de 1966. Tous les protagonistes en sont morts aujourd'hui et je ne m'étendrai pas là-dessus, qu'il me soit seulement permis de dire que Renault était un homme qui savait lire et que son successeur fut un publicitaire qui savait compter. Je fus promu rédacteur en chef de *Mystère Magazine*, en revanche, par sottise coquetterie, je refusai que mon nom figure sur *Hitchcock* dont le niveau des textes était plus faible, et je restai en

charge du CLA même si Dorémieux en était théoriquement le codirecteur. En revanche *Fiction*, *Galaxie* et *Galaxie-bis* demeuraient de sa seule compétence. Le Club du Livre d'Anticipation était désormais le plus gros succès de la maison, et, pour la première fois, les écrivains américains s'intéressaient à une édition française de leurs œuvres car rien de comparable n'existait aux États-Unis. Chaque volume comportait deux romans, aussi, désireux de rééditer *Les Rois des étoiles*, le space opera classique d'Edmond Hamilton, j'écrivis à l'auteur pour lui demander s'il existait une suite. Il me répondit que seule la moitié du roman *Retour aux étoiles* avait été écrite. Pour le décider à s'y remettre je lui envoyai le volume du CLA consacré à C. L. Moore et je reçus, par retour du courrier, la lettre suivante, datée du 24 décembre 1966 : « Cher M. Sadoul. Grand merci pour le livre contenant les deux romans de C. L. Moore. C'est un très beau livre et je serai assurément heureux de voir *Les Rois des étoiles* et sa suite publiés dans une aussi belle présentation. Soyez assuré que je ferai tout mon possible pour vous fournir les textes manquants dans les meilleurs délais. » Quelques mois plus tard je reçus une copie dactylographiée des deux dernières parties de *Retour aux étoiles* qui parut ainsi en France en février 1968, avant sa publication outre-Atlantique. Nous échangeâmes ensuite quelques lettres jusqu'à sa mort, survenue en 1977. Il m'apprit ainsi que Jack Williamson et lui, influencés à leur début par Abraham Merritt, avaient eu le privilège d'être reçus et encouragés par cet auteur lors d'un voyage que les deux amis firent à New York au début des années 1930. Cela les décida à aller passer leurs vacances, en campant et à dos de mulet, dans les montagnes du Yukon où Merritt avait situé l'action de sa célèbre nouvelle, *Les Êtres de l'abîme*. La randonnée eut lieu, mais Hamilton ne me précisa pas s'ils avaient découvert le cratère au fond duquel gîtaient ses monstrueux habitants.

Lors d'une Convention mondiale de SF tenue aux États-Unis en 1973, les éditions Opta reçurent un prix spécial pour l'exceptionnelle qualité des volumes du CLA. Ironie du sort, c'est à moi qu'il fut remis en l'absence de tout représentant d'Opta alors que j'avais quitté la maison depuis mars 1968.

De toutes les revues lancées par Maurice Renault, *Suspense*, une édition française de *Manhunt*, publiée d'avril 1956 à avril 1958, fut celle qui obtint de loin les meilleures ventes. Elle fut interdite par la censure sous prétexte que les couvertures étaient trop violentes et les filles trop dénudées. Il s'agissait encore d'un détournement de la loi scélérate de 1949 théoriquement destinée à la protection de la jeunesse et que nous devons à l'alliance de la faucille et du goupillon (parti communiste et MRP chrétien), autrement dit à la pire réaction. En avril 1967, Dorémieux, Michel Demuth, notre nouveau secrétaire de rédaction, et moi-même tentâmes de relancer cette revue sous le

titre *Choc Suspense*, nous pensions que les mœurs avaient évolué en dix ans. Il n'en était rien et *Choc* fut interdit au bout de quatre parutions, pourtant aucune demoiselle plus ou moins dépouillée ne figurait en couverture, mais les censeurs avaient la mémoire longue. Le lecteur d'aujourd'hui peut se faire une idée des textes publiés dans *Suspense* en consultant l'anthologie, *La Méchante Dose*, que je leur ai consacrée en mars 1999 dans un volume de la collection Librio.

Fiction restait le banc d'essai de la SF française à l'époque mais pas son lieu de rendez-vous. De nature introvertie, Dorémieux n'aimait pas les réunions de groupe et n'encourageait pas les auteurs à traîner dans les bureaux d'Opta. L'Atome joua ce rôle de point de rencontre jusqu'en 1962, c'est là que je fis connaissance de Philippe Curval, Pierre Versins, André Ruellan (Kurt Steiner), Gérard Klein qui en étaient les habitués, et, plus tard, de Jacques Goimard. Puis, Valérie Schmidt vendit cet étroit couloir, baptisé librairie, où nous nous entassions tous et le charme cessa d'opérer. Ce furent alors des auteurs, tels Pierre Barbet ou Julia Verlanger, qui organisèrent des réunions chez eux où les jeunes débutants purent rencontrer leurs aînés. J'y fus admis avant même mon entrée à Opta grâce à ma fameuse carte de visite, à savoir mon roman invendu, *La Passion selon Satan*.

En descendant vers Roques, à la limite nord du Lot-et-Garonne, j'appris que vivait un auteur à la fois peu connu et légendaire, Yves Dermèze (alias Paul Béra, etc., etc.). Je l'avais découvert comme feuilletoniste dans *Coq-Hardi* ! après la guerre sous le nom de Paul Mystère, puis dans la Série 2000 des éditions Métal, en 1954, qui fut la première collection de SF à paraître sous couverture métallisée. Je découvris à Castelmoron un véritable écrivain professionnel, Paul Bérato, un forçat de la plume qui sous un nombre invraisemblable de pseudonymes produisait un roman ou un scénario de BD par mois ! Il s'était appelé entre autres Pierre Janvier, Jules Février, Paul Mars, etc., et était souvent incapable de dire s'il était l'auteur de tel ou tel roman populaire car il n'en gardait même pas un exemplaire. Tous étaient tapés sur une vieille machine Underwood 1920, le traitement de texte étant inconnu à l'époque. La dernière fois que je le vis, il cherchait depuis deux jours comment faire sortir un personnage de BD d'une cage où il s'était enfermé pour échapper à un ours toujours présent dans la pièce.

Fin 1967 le climat s'était dégradé aux éditions Opta, que ce soit dans l'agence de publicité ou dans la petite annexe éditoriale. Diviser pour régner était manifestement la politique du nouveau patron qui avait à cœur de dresser ses collaborateurs les uns contre les autres. De plus le CLA et les magazines ne comptaient pas à ses yeux, seuls les gros budgets de publicité l'intéressaient. À l'époque, Louis Pauwels

avait de nombreux projets et, début 1968, j'allais lui proposer mes services. En sortant de son bureau, il me présenta à son précédent visiteur, Frédéric Ditis, le directeur de J'ai lu, que je ne connaissais que de nom. Pauwels n'avait rien à me proposer et je le quittai un peu déçu. Le lendemain un rédacteur publicitaire d'Opta vint me raconter qu'à l'insu de son patron, il était l'auteur d'une campagne de publicité pour J'ai lu. Il ajouta comme une boutade : « Ils ont l'air dynamiques et cherchent un directeur littéraire. Si ça vous intéresse... » C'est cela, je suppose, que Jung nomme un phénomène de synchronicité, maintenant si vous préférez parler de hasard, ou de chance, libre à vous. Ce rédacteur n'avait pas plutôt quitté mon bureau que j'appelai Maurice Renault avec qui j'étais resté en bons termes pour lui demander de me recommander à Ditis. Ce dernier avait publié une excellente collection policière, Détective Club, et je croyais savoir que les deux hommes s'estimaient. J'eus rendez-vous huit jours plus tard et je fis acte de candidature. Ditis l'accueillit très favorablement, Renault avait dû se montrer persuasif, et me dit seulement qu'il devait en parler à son actionnaire principal, Henri Flammarion.

Deux ou trois jours plus tard, le patron d'Opta me convoqua pour m'annoncer que j'étais viré car il estimait que je me montrais « moins le moteur de la maison d'édition » que les deux années précédentes. Je ne m'étendrai pas sur les raisons réelles de cette décision qui lui fut dictée par une de ses collaboratrices trop ambitieuse. Je lui demandai de garder sa décision secrète quelques semaines, ce qu'il accepta. Henri Flammarion donna bientôt son accord et le vendredi 29 mars 1968 je quittai définitivement Opta. J'entrai à J'ai lu le lundi premier avril.

Prima della rivoluzione.

La mort de Rachel Carlson (1907-1964) mérite qu'on s'y arrête un instant. Cette biologiste fut la première à dénoncer, dans son livre *Le Printemps silencieux* (1962), les dangers de la pollution de notre environnement, en particulier par l'usage immodéré du DDT. Elle annonçait la disparition des oiseaux décimés par les insecticides, pesticides, herbicides, etc., répandus par les cultivateurs américains (ce qui était faux), et les risques pour la santé de l'homme (très réels, eux). Le président Kennedy lut son livre et, malgré l'opposition farouche de l'industrie chimique, fit diligenter une enquête par son Comité scientifique qui confirma les risques en 1963. Toute la prise de conscience écologique moderne et la volonté de défendre la nature viennent des travaux de Rachel Carlson, je tenais à lui rendre ici hommage. (Sans oublier, plus tard, l'agronome français René Dumont (1904-2001) qui mit l'accent sur les risques de pénurie d'eau et de famine à travers le Tiers-monde.) À l'heure où j'écris ces lignes

(premier tour de la campagne présidentielle de 2002), on assiste enfin à la prise de conscience⁴ de ces problèmes par l'ensemble des candidats jusqu'alors fondeurs de commerce d'un parti verdâtre, « écolo » au mauvais sens du terme (c'est-à-dire réactionnaire). Il serait temps.

3. Pour *Simulacron 3*, j'ai repris une photo que j'avais déjà fait paraître dans le numéro d'avril 1959 de *Science & Vie*, mais les couleurs s'étaient déjà modifiées.

4. Pour un bien piètre résultat (note de 2005).

1968

où le beau mois de Mai fait des bulles

CIVILISATION :

« Mai 68 » en France

LITTÉRATURE :

Tous à Zanzibar de John Brunner

Camp de concentration de Thomas M. Disch

BANDE DESSINÉE :

Epoxy de Paul Cuvelier et Jean Van Hamme

The Silver Surfer n°1 de John Buscema

Pravda la Survireuse de P. Thomas et Guy Peellaert

CINÉMA :

2001, l'Odyssée de l'espace de Stanley Kubrick

La Planète des singes de Franklin J. Schaffner

Un bébé pour Rosemary de Roman Polanski

TV

Columbo de R. Levinson et W. Link

Les Shadoks de Rouxel

MUSIQUE :

And his Mother Called Him Bill de Duke Ellington

Chains of Fools par Aretha Franklin

Mrs Robinson de Simon & Garfunkel

POLITIQUE :

Le « Printemps de Prague »

Génocide au Biafra

Assassinats de Robert Kennedy et Martin Luther King

DÉCÈS :

John Steinbeck, Carl Dreyer, Jean Paulhan

Sous les pavés, la bulle.

Il faut savoir être modeste, toute mon « œuvre littéraire » aura consisté à avoir donné un mot à la langue française. Non, même pas un mot : une nouvelle acception d'un mot, mais elle est si bien ancrée dans le langage qu'elle me survivra. Jusqu'au mois de juin 1968, les personnages de bande dessinée s'exprimaient dans des ballons, ou, pour les puristes, dans des phylactères. Le mot « ballon » venait de *balloon* utilisé outre-Atlantique car il ne faut pas oublier que les petits Miceys nous viennent d'Amérique. Aujourd'hui encore les plus anciens auteurs de BD en France parlent de « remplir les ballons ». En juin 1968 je publiai *L'Enfer des bulles* aux éditions Jean-Jacques Pauvert, un gros album consacré à l'érotisme dans la bande dessinée. À l'époque la censure ne plaisantait pas avec tout ce qui touchait de près ou de loin au sexe, tante Yvonne (l'épouse de de Gaulle) y veillait, il fallait ruser avec elle (le mot *elle* s'applique indifféremment à la censure ou à tante Yvonne). La Bibliothèque Nationale garde ses ouvrages érotiques ou licencieux dans une partie surnommée « l'enfer », d'où le choix de ce mot comme titre de mon ouvrage. Mais « L'Enfer des ballons » était ridicule et « L'Enfer des phylactères » pire encore. Pauvert et moi avons envisagé « L'Enfer des fumées » car les Italiens nomment leurs BD des *fumetti*, au moins le feu et la fumée avaient un rapport, mais le titre n'évoquait en rien la bande dessinée. C'est alors que Jean-Jacques, désignant un ballon, me dit : « Ça évoque aussi une bulle », je réfléchis et lui répondis : « Personne n'appelle ça une bulle, mais *L'Enfer des bulles*, c'est intrigant. Alors, pourquoi pas ? » La fortune du mot fut immédiate car l'album amusa de nombreux journalistes ; ils n'étaient pas spécialistes de BD et ils s'imaginèrent que « bulle » était d'usage courant. Quelque temps plus tard, Serge Gainsbourg le reprit dans une chanson, *Zip-Shebam-Pow-Blop-Wizz* (orthographe non garantie), il était toujours à l'affût d'expressions nouvelles et branchées. Bien sûr, lors de la parution de l'album, des dessinateurs et scénaristes amis, Forest, Druillet, Gotlib, Moebius, etc., me demandèrent tout d'abord si j'avais perdu la tête, puis ils admirèrent mes explications.

Peut-être devrais-je entreprendre les visites académiques rituelles et demander un fauteuil à l'Académie française pour avoir fourni un

mot à son dictionnaire. Après tout, on y élit bien des généraux qui n'ont même pas écrit une ligne de l'Histoire de France.

Mais voilà que j'anticipe et parle déjà du mois de juin. Avant, il y eut un mois d'avril et un certain mai qui reste dans toutes les mémoires. Début d'avril donc, j'entrai à J'ai lu comme directeur littéraire. Une première surprise m'attendait. Opta était une petite maison qui, entre le CLA, le CLP et les magazines, vendait environ huit cent mille livres ou fascicules par an, J'ai lu était un éditeur de livre de poche déjà important qui avait écoulé trois millions huit cent cinquante mille volumes en 1967. Or J'ai lu comptait moins de collaborateurs que les éditions Opta et ses locaux, 35 rue Mazarine, ressemblaient plus à un squat qu'à des bureaux d'éditeurs. L'immeuble a d'ailleurs été depuis rasé et reconstruit. J'appris alors que le tout premier J'ai lu, rue de Buci, était plus exigü encore, deux pièces minuscules et, en cas de visiteurs, l'associé de Ditis devait ouvrir la fenêtre et s'asseoir sur le rebord pour céder son siège. Ce fut ma première leçon de rentabilité.

Le Livre Plastic fut le premier livre au format de poche à paraître en France en 1948. Au dos des ouvrages, il définissait les règles de base de ce genre de publication : « 1) les meilleurs auteurs, 2) texte intégral, 3) format de poche, 4) livres plastifiés, 5) un prix modique ». Elles sont toujours appliquées aujourd'hui, à un détail près, on parle de couvertures vernies ou pelliculées et non plus plastifiées. Les premiers auteurs publiés furent des classiques anciens ou modernes, Aldous Huxley, Raymond Queneau, Mme de La Fayette, Henri Troyat, etc. Le Livre Plastic, qui publiait aussi l'excellente collection policière La Tour de Londres, fut suivi en 1949 par Marabout, puis en 1955 par le Livre de Poche et, enfin, en 1958, par J'ai lu. Les autres ne sont venus que plus tard. Des Anglais eurent l'idée du Livre Plastic, un Belge, M. Gérard, créa Marabout, et M. Filipacchi (le père du créateur de *Salut les Copains*) fut à l'origine du Livre de Poche chez Hachette. Et J'ai lu ? Eh bien, trois personnes en ont revendiqué la paternité devant moi : Henri Flammarion, qui ne voulait pas dépendre de son rival Hachette, Frédéric Ditis qui désirait sortir des limites de sa collection policière, La Chouette, et Guy des Cars qui préférait paraître dans une série où il serait l'auteur le plus important, ce qui n'aurait pas été le cas au Livre de Poche. J'élimine des Cars car aucun de ses livres n'est paru au cours de la première année d'existence de J'ai lu, et nous admettons que la collection est née du commun désir de Monsieur Henri et de Frédéric. En revanche rendons à Guy ce qui appartient à César, c'est grâce à l'extraordinaire vente de ses romans à l'époque que J'ai lu a pu surmonter les difficultés d'une adolescence difficile. Treize des titres de des Cars ont dépassé le million d'exemplaires vendus sous cette marque, ce qui est énorme.

Guy des Cars était un personnage étonnant, d'une vitalité peu commune. À l'époque où le salon du livre se tenait à Nice, on l'entendait raconter des histoires de l'aube jusqu'au milieu de la nuit suivante. Intarissable, il tirait son interlocuteur par la manche toutes les cinq minutes pour s'assurer que l'autre écoutait toujours ! Fils de duc, brillant officier, il mit en scène la Deuxième Guerre mondiale dans *L'Officier du matin*, roman qui aurait dû lui valoir le prix Goncourt si la majorité des jurés en sa faveur ne s'était pas trouvée en zone libre au moment du vote. Ensuite il changea de genre et se mit à développer des personnages féminins plus ou moins monstrueux. Deux de ses ouvrages se rattachent au fantastique, voire à la SF : dans *Les Sept Femmes*, un personnage diabolique achète leur vingt-sixième année à de jeunes femmes pour maintenir à cet âge celle qu'il aime durant des décennies. Dans *La Tricheuse*, une femme vieillissante est rajeunie par un sérum et se fait passer pour sa propre fille avant que la drogue ne se révèle mortelle. Le succès fut foudroyant et les éditions de poche inondèrent les quais de gare, aussi les critiques le surnommèrent-ils bientôt « Guy des gares », surnom dont il se déclarait fier ! « Les autres ont des critiques, moi j'ai des lecteurs », affirmait-il. Il avait coutume de visiter des librairies à l'improviste et gare à l'éditeur si son dernier livre manquait, on avait alors droit à une heure d'engueulade téléphonique. Il suffisait de poser l'appareil à côté de soi et de continuer à travailler tout en disant de temps en temps : « Oui, Guy », d'une voix assez forte pour qu'il l'entende. Il pouvait être cruel et injuste, par exemple à l'époque où l'attachée de presse de J'ai lu était très petite (mais tout à fait compétente), il arrivait dans mon bureau en me disant : « Elle est toujours là, la naine ? » En revanche on pouvait compter sur sa fidélité et son amitié, il n'avait qu'une parole. Au bureau, mes collaboratrices l'avaient surnommé Guytounet, non par dérision mais par affection. Sa mort nous peina tous et ses coups de gueule nous ont manqué depuis.

Nous venons de citer un auteur qui vendait des millions d'exemplaires, soyons clairs : nous parlons de livres de poche, une forme d'édition qui n'a rien à voir avec les ouvrages de librairie imprimés à petit ou moyen tirage et vendus beaucoup plus chers. Cela n'empêche pas ces derniers de pouvoir atteindre parfois d'énormes ventes, sous l'effet de la demande du public et des commandes des libraires. Par exemple *Truismes* de Marie Darrieusecq a été mis en place à 1600 exemplaires environ, sur un tirage de 3000, et il a dépassé les deux cent trente mille exemplaires vendus. Cela reste cependant l'exception. De leur côté, soyons clairs, les « poches » sont là pour faire vivre le groupe éditorial qui les édite, pas pour apporter les belles lettres aux masses laborieuses. Certains éditeurs, amoureux de littérature, publient des livres sans espoir de rentabilité, ce n'est

jamais le cas d'un « poche », il est là pour faire rentrer de l'argent, c'est tout, et il en est de même pour les livres « club ». Aussi nous parlerons au cours de ces quelques pages de tirages, de ventes, de publicité, de best-sellers, non de recherche littéraire.

Une précision au passage, l'édition est un tout petit marché. Le chiffre d'affaires de *tous* les éditeurs français réunis est inférieur à celui de L'Oréal, même si un seul livre peut changer la face du monde, ce que n'a jamais fait un cosmétique. Pour mieux faire comprendre la différence de dimension aux jeunes lecteurs, prenons une comparaison avec la vente d'un disque à la mode en l'an 2000. Une nouvelle version de *It's raining men*, chantée par l'ex-Spice Girl, Geri Halliwell, a vendu 750 000 exemplaires, ce qui est un succès. La version originale, due aux Weather Girls, fit un bide avec seulement 63 000 disques vendus. Ce dernier chiffre aurait propulsé n'importe quel ouvrage de librairie en tête de la liste des best-sellers.

Revenons donc à J'ai lu. Frédéric Ditisheim était originaire de La Chaux de Fond ; après des études d'histoire, je crois, il devint très jeune éditeur de romans policiers avec Détective Club puis, plus tard, La Chouette. « La grande chance de ma vie, me dit-il un jour, fut d'avoir refusé *D'entre les morts* (*Les Diaboliques* au cinéma) de Boileau-Narcejac. Avoir un best-seller dès le départ m'aurait habitué à la facilité et j'aurais fait faillite. » J'ai cru à une boutade, depuis, au cours d'une carrière de trente-cinq ans, j'ai pu vérifier plus d'une fois le bien fondé de la remarque. Ditis était un homme d'une grande intelligence et d'une exceptionnelle générosité, très respecté dans la profession. C'est lui qui, le premier, eut l'idée de faire de la publicité pour des livres au format de poche. Jusque-là on considérait que ces petits bouquins aux couvertures bariolées se vendaient tout seuls, et l'intelligentsia les méprisait volontiers car, selon elle, la culture devait se mériter, donc se payer cher. Il y eut même une véritable bataille au moment du lancement du Livre de Poche par Hachette, nombre d'intellectuels réactionnaires (de gauche comme de droite) condamnèrent cette forme d'édition populaire trop aisément accessible. Lors du lancement, en 1994, de Librio, le livre à dix francs, je pus constater que cette opinion élitiste existait encore aujourd'hui.

En 1967, donc, Frédéric Ditis demanda à un rédacteur de l'agence Opta de lui préparer un dépliant publicitaire pour les libraires et une série d'annonces destinées aux hebdomadaires. Seules les premières parurent, faute d'argent, mais le *mailing* (publipostage, pour ceux qui aiment les barbarismes) aux libraires fit merveille. Ils furent si surpris de voir qu'un livre au format de poche allait entreprendre une promotion nationale qu'ils mirent J'ai lu en avant partout et lui consacrèrent souvent des vitrines entières. Cela suffit à faire progresser les ventes d'un million deux cent cinquante mille

exemplaires entre 1966 et 1967. Ditis fut le premier surpris du résultat et prit deux décisions, engager un directeur littéraire (je, comme disent les Anglo-saxons) et s'occuper personnellement d'un nouveau programme de publicité. À la fin de l'année 1968, les ventes avaient à nouveau progressé d'un million trois cent mille volumes.

Cela paraît incroyable aujourd'hui où tous les livres au format de poche ne survivent qu'à coup de pub, de promotions, de super remises et de têtes de gondoles dans les hypermarchés. Une précision : les « TG » sont les produits placés à l'extrémité des meubles de présentation ; je me souviens du coup de téléphone effaré d'Henri Troyat à qui j'avais écrit que ses livres allaient être placés en tête de gondoles pendant deux semaines. Il avait cru à une mise en avant de ses romans à Venise. En 1968, les « poches » se vendaient, ou ne se vendaient pas, dans l'indifférence générale. Naturellement, à titre personnel, je suis publiphobe, mais j'ai pu constater l'énorme impact de la pub sur les ventes, il ne sert à rien de le nier. Aujourd'hui la réclame pour les livres est interdite à la télévision au prétexte que de rares émissions tardives en parlent, en réalité pour éviter que cette pub serve essentiellement à promouvoir des séries de romans sentimentaux ou policiers faits à la chaîne. Mais il s'ensuit un effet pervers : les enfants ne considèrent plus les livres comme un cadeau possible, une chose ludique, une source de plaisir, seulement comme des objets scolaires ennuyeux. Résultat : ils passent leurs heures libres (voire leurs heures de sommeil) devant des jeux vidéo et ne lisent plus.

En arrivant à J'ai lu, Ditis me demanda d'étudier les chiffres de vente pour savoir quels auteurs avaient un public fidèle dans la collection. Cela semble du simple bon sens, pourtant, aujourd'hui encore, peu de directeurs littéraires sont informés du résultat des ventes des ouvrages qu'ils publient. Ils travaillent au feeling et c'est au service commercial de se débrouiller, ce qui explique en partie le nombre ahurissant de bouquins qui stagnent sur les rayons des librairies avant d'être retournés. Naturellement nul ne peut prévoir le succès d'un premier roman, mais si, au troisième volume, l'auteur n'a toujours pas trouvé un seul lecteur, mieux vaut que le directeur de collection soit au courant et l'envoie chez un confrère qui saura peut-être mieux le proposer au public. J'ai ainsi vu un jeune écrivain faire panne sur panne chez son premier éditeur et décrocher le prix Fémina chez un confrère.

Après l'étude des chiffres, ma première tâche fut de prendre en mains les destinées de la collection L'Aventure mystérieuse dont seulement six titres avaient été achetés par Ditis. Trois volumes consacrés aux énigmes historiques furent un échec, en revanche les livres situés dans la lignée du *Matin des magiciens* (civilisations

disparues, vie extraterrestre, etc.) rencontrèrent un succès immédiat. J'appris ainsi ma deuxième leçon, il faut proposer un éventail varié au lecteur et tenir compte de ses choix. Quelques rares fois au cours de ma carrière, j'ai tenté d'aller contre les goûts du public, de lui forcer la main, soit dans le choix des titres soit dans leur présentation : ainsi j'ai fait rééditer sous une autre couverture des livres auxquels je tenais, j'en ai même changé certains de collection, ce fut toujours en vain. Cela n'a rien à voir avec la qualité littéraire ou la difficulté du texte, *L'Année dernière à Marienbad* de Robbe-Grillet ou *Extension du domaine de la lutte* de Houellebecq ont été des succès dans J'ai lu car le public avait envie de les lire. En revanche, un roman d'une grande finesse, et facile à lire, comme *Le Portrait de Jenny*, de Robert Nathan, a échoué sous deux présentations différentes. Bien des confrères m'ont déclaré vouloir faire des collections courageuses où ils imposeraient leurs goûts au public, ils ont presque toujours obtenu un succès d'estime voire de presse, mais ne sont pas arrivés à accrocher les lecteurs. Ce fut une nouvelle leçon : il ne faut pas se croire supérieur à son public tout en ne le suivant pas aveuglément, sinon il refuserait toujours la nouveauté.

Au tout début de son existence J'ai lu avait acheté aux éditions Albin Michel un livre étrange, *Le Troisième Œil*, de T. Lobsang Rampa, qui pouvait passer aussi bien pour un roman que pour un récit vécu. Je pensai qu'il convenait à L'Aventure mystérieuse et qu'on pouvait lui donner une nouvelle jeunesse en le réimprimant sous la présentation grenat et or de la collection⁵. Ce fut un succès immédiat et je dus ensuite publier tous les ouvrages du « maître », non sans un certain sentiment de culpabilité. En effet, lors de sa première parution en France, personne ne savait qui était cet auteur, quelques années plus tard, j'appris que ce Lobsang Rampa n'avait rien d'un moine tibétain et n'était même jamais allé dans ce pays. Il s'agissait d'un Anglais qui, hospitalisé et lassé de vivre, prétendait avoir échangé son esprit sur le plan astral avec un lama torturé à mort par les Japonais ! À partir de son troisième livre, il se mit à dispenser un enseignement spirituel comme un véritable gourou et séduisit des millions de lecteurs dans le monde entier. Nous recevions journalièrement cinq à six lettres pour lui que nous transmettions fidèlement au Canada où il vivait avec ses deux femmes et sa chatte ainsi qu'il l'explique dans un de ses livres (je dis bien deux épouses, un chat, et non l'inverse). Tout cela me paraissait déjà bizarre, jusqu'au jour où je reçus une lettre du « maître » me demandant de cesser de lui envoyer toutes ces lettres de lecteurs français car il ne connaissait pas cette langue, n'avait nulle intention de payer les services d'un traducteur et en avait assez de devoir les jeter à la poubelle. J'étais fixé sur le personnage, c'est pourquoi ses deux ou trois derniers livres n'ont pas paru dans J'ai lu.

J'étais à peine installé depuis un mois rue Mazarine que le beau mois de mai arriva. J'avais alors trente-trois ans et j'étais trop vieux pour adhérer totalement à ce happening géant, mais j'éprouvais une sympathie certaine pour le mouvement. Le midi, je me rendais à la Sorbonne ou au théâtre de l'Odéon tout proches pour écouter ces jeunes gens qui refaisaient le monde. J'en ai gardé d'abord une impression de bouffée d'air frais qui soufflait sur le monde bourgeois de la v^e République. J'en ai gardé aussi une grande crainte de la police qui pouvait attaquer n'importe où, n'importe qui, sans provocation. Des fenêtres du premier étage de la rue Mazarine, Ditis et moi avons vu un manifestant sauter dans un autobus en marche par la plateforme arrière, accessible à l'époque, des policiers l'y suivirent et, sous nos yeux, matraquèrent tous les voyageurs, femmes et personnes âgées compris. Le soir, en rentrant, difficilement, chez moi, je longuai une ou deux barricades, toujours du côté des manifestants, jamais du côté des forces de l'ordre. Un gamin roux, qui leur tenait tête alors, m'amusa tout particulièrement, il se nommait Cohn-Bendit ; il stigmatisait la société de consommation et prétendait défendre le monde ouvrier contre l'oppression capitaliste. Je ne me doutais pas que j'assisterais à sa mort politique trente ans plus tard, à l'abri des boucliers de ces mêmes forces de l'ordre, pour échapper à la fureur des ouvriers de l'usine de La Hague.

Ceux que j'appréciais moins étaient les « Mao », des membres d'une secte plutôt que des individus politisés, qui croyaient avoir découvert le paradis terrestre dans le régime fascisant du président Mao Zedong, celui-là même qui précipita peu après son peuple dans la ruine et la désolation. Je me souviens, au début des années 1990, d'une visite que fit à mon bureau l'écrivain britannique de SF, John Brunner. Veuf, il venait d'épouser en secondes noces une jeune chinoise. Elle vit deux livres posés devant moi, *Roméo et Juliette* de Shakespeare et un roman rose de Barbara Cartland, et elle me demanda s'ils avaient été écrits par de jeunes auteurs. Devant mon air stupéfait, John me précisa que la jeunesse de sa femme s'était déroulée pendant la révolution culturelle et qu'elle était donc totalement inculte. D'après un fanzine anglais, Brunner avait dû payer pour pouvoir la sortir de Chine, j'eus le sentiment qu'il avait fait une mauvaise affaire car elle était presque incompréhensible, peu aimable et ne parla que d'argent. En fait ce fut la pauvre fille qui fit la mauvaise affaire car John Brunner mourut en 1995, le premier jour de la Convention mondiale de SF tenue à Glasgow cette année-là, et le fisc réclama à la veuve une somme astronomique correspondant aux droits d'auteur d'éventuelles rééditions des romans de John. Or, chacun sait dans notre métier qu'après sa mort un écrivain traverse un purgatoire avant que le public s'intéresse de nouveau à son œuvre. Ce qui, parfois, n'arrive

jamais. Songeons à l'auteur français le plus lu du XIX^e siècle, ce ne fut ni Dumas ni Hugo ni Jules Verne, mais un nommé Paul de Kock totalement oublié depuis. Les écrivains britanniques s'indignèrent publiquement de cette demande ahurissante du fisc et une campagne de presse s'en suivit. En fin de compte, la succession traîna et je n'ai jamais su si la jeune Chinoise hérita d'autre chose que de son passeport anglais.

En dehors de la Sorbonne et du théâtre de l'Odéon, un autre haut lieu de ce beau mois de mai fut la faculté de Vincennes où enseignait Juliette Raabe, alors bien connue des lecteurs de *Fiction* pour ses nouvelles. Elle s'y trouva aux prises avec une horde de jeunes furies inspirées par les idées féministes qui avaient d'abord vu le jour sur le campus de l'université de Berkley aux États-Unis. Idées qui culminèrent là-bas en septembre de l'année 1968, à Atlantic City, où un certain nombre de filles jetèrent leur soutien-gorge, symbole de l'oppression masculine, à la poubelle. L'une, d'après la relation d'une journaliste présente là-bas, l'a même brûlé. Ce féminisme exacerbé prit fin, quelques années plus tard, le jour où ces mêmes filles, devenues femmes, remirent des soutifs sous l'oppression des lois de la pesanteur. Elles s'occupèrent alors, plus raisonnablement, de militer pour obtenir l'égalité des droits, emplois, salaires, etc., entre hommes et femmes. Nous n'en étions pas encore là en mai 1968 et les gamines de Vincennes glapissaient à qui mieux mieux : « Tous les hommes sont des violeurs ! » ou : « La pénétration, c'est le viol. » Juliette Raabe eut le courage de leur tenir tête et de leur répondre en plein cours : « Mais vous savez, c'est agréable d'être pénétrée. » Elle échappa de peu au lynchage ! Quant à la fac de Vincennes, devenue ingouvernable, elle dut être rasée : dingue, n'est-ce pas ?

Le 15 juin, malgré les consignes de grève générale, Josette mit notre fille Barbara au monde. Je n'avais pas spécialement la fibre paternelle, mais, en découvrant le bébé, j'eus le sentiment de la « reconnaître » : c'était elle que j'attendais sans le savoir, que j'avais toujours attendue. Une grande complicité nous unit depuis lors. À quelques jours d'écart, *L'Enfer des bulles* parut. En raison de ses nombreuses pages couleurs, l'album était vendu fort cher pour l'époque. Je craignis qu'il ne passât inaperçu dans le maelström des « événements » du mois de mai. Il n'en fut rien et la vague de liberté qui avait soufflé lui fut au contraire favorable, bien des journaux qui n'auraient pas osé publier une critique d'un ouvrage aussi sulfureux s'empressèrent d'en parler. Le bouquin traversa, je ne sais comment, l'Atlantique, et je découvris un jour par hasard que le dessinateur Jim Steranko en avait assuré la promotion aux États-Unis. Finalement tous les exemplaires tirés se vendirent, en revanche je ne reçus mes droits d'auteur que quelques années plus tard. La désorganisation

économique avait été telle que les éditions Pauvert avaient dû déposer leur bilan, la poste, les banques, plus rien ne marchait et l'argent avait cessé de rentrer dans leur caisse. Comme il est d'usage, je reçus la liste des créanciers privilégiés (l'administrateur judiciaire et la Sécurité sociale venant en tête comme il se doit !) et je découvris que les droits d'auteur les plus importants, et de loin, étaient dus à Mme Dominique Aury. Or, elle n'avait jamais publié de livre chez Pauvert ; il était alors facile d'en déduire qu'elle était bien l'auteur d'*Histoire d'O*, publié sous le pseudonyme Pauline Réage, comme elle l'admit quelques années plus tard.

Tout compte fait ce fut un beau mois de juin.

5. Les premiers titres furent bleu nuit et or, ce qu'il fallut modifier à la demande des éditions Robert Laffont qui les trouvaient trop proches du noir et or de leur série Les Énigmes de l'Univers.

1969

qui nous conduit au Festival de Rio

CIVILISATION :

20 juillet 1969 : premier pas de l'Homme sur la Lune
Création du réseau Arpanet, l'ancêtre d'Internet

LITTÉRATURE :

Ubik de Philip K. Dick
Bug Jack Barron de Norman Spinrad (*Jack Barron et l'éternité*)
Abattoir 5 de Kurt Vonnegut

BANDE DESSINÉE :

Charlie Mensuel paraît à partir de février 1969
Phoebe Zeit-Geist de O'Donoghue et Frank Springer (1968 aux É.-U.)

CINÉMA :

Z de Costa-Gavras
When Dinosaurs Ruled the Earth de Val Guest

TV

Fin des *Avengers* (*Chapeau melon & Bottes de cuir*) de Brian Clemens

MUSIQUE :

Festival hippie de Woodstock
Walking in Space de Quincy Jones
C'est extra de Léo Ferré

POLITIQUE :

Démission du général de Gaulle

ÉDITION :

Ailleurs & Demain commence chez Robert Laffont

DÉCÈS :

Jack Kerouac, Coleman Hawkins, Judy Garland, Sharon Tate

SPORTS :

Rien

Le siècle de Périclès dura vingt-cinq ans, en ce qui me concerne 1969 dura huit jours.

Au départ, année érotique ou pas, ce millésime prit l'aspect du pain de sucre pour tous les *science-fictionneux* de Paris. Disons, le fantasme du pain de sucre avec *The Girl from Ipanema* par Stan Getz et Astrud Gilberto en fond sonore. Le bruit s'était répandu dans Paris qu'un Brésilien dément, José Sanz, allait réunir un gigantesque symposium de SF au cours du festival de cinéma de Rio de Janeiro et que tout le monde, y compris petites amies et chats, serait invité. Chacun se voyait édifier des châteaux de sable sur la plage de Copacabana et pourchasser les sublimes Cariocaines jusque dans les favelas les plus pentues. Las, les châteaux s'écroulèrent sous les cruzeiros dévalués, et deux invitations seulement parvinrent en France, envoyés par le Ministério da Educação e Cultura du Brésil. L'une pour Dorémieux qui refusa, et l'autre pour moi. J'acceptai, évidemment.

Nous étions alors en mars 1969 et Armstrong n'avait pas encore fait ses galipettes sur la Lune. À Orly, je retrouvai deux journalistes de la presse cinématographique qui allaient également être les hôtes du festival. Le rédacteur en chef de *Cinémonde*, au demeurant un type charmant, descendit presque autant de whisky au cours du voyage que l'aéroplane ne consomma de kérosène. On dit que l'alcool tue lentement, dans son cas, ce fut rapide ; je ne le revis pas à notre retour du Brésil, mais l'annonce de sa mort prématurée me peina. L'aéroport de Rio se révéla être assez folklorique, un policier glissait les passeports dans une fente à mi-hauteur d'une cabane de bois, genre chiottes de campagne, d'où ils ressortaient cinq minutes plus tard par une autre ouverture. « La police secrète les photocopie » nous souffla dans un anglais hésitant une « Fleur bleue », une des jeunes hôtesseS cariocaines chargées d'accueillir les invités du festival avant de les conduire à l'hôtel. Une traversée dangereuse de la ville s'en suivit où je ne vis pas moins de sept voitures et un autobus retournés, les quatre roues en l'air. La Fleur bleue nous assura que c'était normal, de fait quelques jours plus tard je me retrouvai seul dans Rio en taxi et je priai le chauffeur, un fou dangereux, de ralentir quand il me répondit : « Impossible, *senhor*, il y va de ma virilité. »

Finalement nous survécûmes et la Fleur bleue nous arrêta devant un imposant édifice grisâtre qui n'était autre que le mythique Copacabana Palace ; il est vrai que le festival avait invité du beau monde, Fritz Lang, Roman Polanski, Jacques Deray, Arthur C. Clarke, etc., des gens habitués à être traités comme des hôtes de marque. Trois inconnus seulement, un Espagnol, Luis Gasca, un Uruguayen, Martial Souto, et moi qui ne devais d'être là qu'à un hasard : José Sanz, au cours d'un voyage à Paris, avait acheté un livre du Club du Livre d'Anticipation où figurait les noms des directeurs de la collection, et la qualité de la reliure lui avait plu. À quoi tiennent les choses !

Dans l'ascenseur de l'hôtel, je discutais avec un journaliste français quand je vis un tout petit jeune homme nous regarder d'un air méchant. « Je ne comprends rien à ce que vous dites, messieurs, nous dit-il en anglais, mais ça ressemble abominablement à du français. » Je me penchai pour regarder son badge, il s'agissait d'Harlan Ellison, fidèle à sa réputation d'agressivité. Deux jours plus tard je prenais des photos d'une superbe naïade dans la piscine, une blonde en bikini vert, très Esther Williams dans *Le Bal des sirènes*, quand il s'approcha de moi. « Pas la peine de la photographier, c'est pas une vedette, juste ma meuf », me dit-il. « Eh, Leigh, ajouta-t-il à l'adresse de la jeune fille, ne te laisse pas tirer le portrait par n'importe qui, c'est rien d'autre qu'un des minables de la SF. » Depuis je suis devenu l'éditeur d'Harlan, et nous avons poursuivi une amitié tumultueuse au cours de laquelle nous avons manqué plus d'une fois de nous sauter à la gorge.

La première séance du symposium me laissa dans un état d'hébétéude totale. La proximité des plus grands auteurs du genre, des géants que je n'imaginais pas autrement que sur un Olympe inaccessible, m'avait tétanisé. Robert Heinlein, A. E. van Vogt, Alfred Bester, Robert Bloch, étaient là, tout proches. Un peu plus loin, un groupe réunissait Damon Knight, Kate Wilhem, le dessinateur Emsch. Déjà assis sur les sièges de l'auditorium, j'apercevais Philip José Farmer, Poul Anderson, etc., tandis que José Sanz tenait compagnie à Arthur C. Clarke. À ma vive surprise, j'appris que certains ne se connaissaient pas. C'est, par exemple, au cours de ce symposium que van Vogt rencontra Harlan Ellison et se lia d'amitié avec lui au point qu'une longue nouvelle, *Les Opérateurs humains*, jaillit de leur collaboration l'année suivante. En voyant Van, qui était un géant d'une stature à la Gary Cooper, se courber en deux pour discuter avec Harlan, je ne me serais jamais douté qu'un tel courant passait entre eux.

Les Anglais, Brian Aldiss, J. G. Ballard, John Brunner faisaient bande à part. De retour de Rio, Jim Ballard m'écrivait dans une lettre datée du 30 avril 1969 : « En Angleterre, une complète rupture s'est

produite entre notre nouvelle science-fiction et la SF américaine classique. Elles n'ont plus ni contact ni point de ressemblance. Récemment, au cours d'une réunion, j'ai fait référence en passant à un ou deux des écrivains américains rencontrés à Rio, mais les jeunes auteurs britanniques présents ne manifestèrent aucun intérêt ; j'aurais tout aussi bien pu leur parler de romanciers de thrillers ou de western. Je l'ai profondément ressenti moi-même là-bas, c'était une sorte de voyage dans le passé. » Il n'en allait évidemment pas de même à mes yeux. Une SF britannique n'avait jamais cessé d'exister et de posséder auteurs et lecteurs, en France, au contraire, le genre était en sommeil depuis quelques années déjà.

Mais revenons au symposium. Les choses se gâtèrent réellement le lendemain quand il devint évident que chacun devait prononcer un discours en anglais. La plupart des participants avaient été contactés par José Sanz à l'avance et avaient choisi de traiter un thème en accord avec lui. Le texte le plus intéressant fut cependant une improvisation de J. G. Ballard, qui s'exprima à la fois en son nom personnel et en tant que chef de file de la nouvelle SF britannique, la *new wave*. En voici un extrait qui reste d'actualité (il s'agit d'une version légèrement modifiée par Ballard à qui j'avais soumis ma traduction, voici quelques années) : « Je suis absolument persuadé que la SF est la plus importante littérature du xx^e siècle. D'aucuns prétendent qu'il s'agit du *modern movement*, de James Joyce à Kafka et Camus, cela ne repose sur rien. D'ailleurs n'est-ce pas une forme de *modern movement* que H. G. Wells, William Burroughs, moi et tant d'autres, pratiquons ? Il me semble maintenant que ce mouvement, cette littérature d'aliénation, d'introspection, n'est finalement que sophistication littéraire. En tout état de cause, il m'apparaît que ce *modern movement*, supposé moderne, est exactement l'opposé. Il est antique, aliéné, alors que le xx^e siècle requiert une littérature orientée vers son aspect le plus important : c'est-à-dire un futur sans limites. [...] Aujourd'hui la science-fiction doit changer, sinon elle deviendra une forme littéraire du passé. J'ai écrit mon premier roman de SF voici douze ans et j'ai alors délibérément choisi de me détourner du côté "spatial" du genre. À l'heure actuelle, ce vieux rêve de l'humanité qu'est le voyage interplanétaire semble sur le point de se réaliser, et c'est sans doute pourquoi les jeunes auteurs, à leur tour, délaissent cet aspect de la SF. [...] Le problème est de trouver une nouvelle métaphore du futur, si tant est que le futur, au sens traditionnel du terme existe encore. Je pense très sincèrement que, très probablement dans trente ans d'ici, plus personne ne s'intéressera au passé ni ne s'interrogera sur le futur. Les gens vivront simplement dans le présent et la technologie servira leurs besoins du présent, les besoins de leur intelligence, de leurs loisirs, etc. [...] Je crois qu'une SF beaucoup plus

personnelle et spéculative va apparaître, bien plus introvertie probablement, et j'emploie ce terme pour décrire des choses qui, je pense, sont les paysages de l'âme. Je crois que l'idée de raconter le futur, qui était inhérente à la science-fiction, va disparaître. Je suis incapable de voir le futur. Brian Aldiss dit que la SF n'existe peut-être pas, j'affirme au contraire qu'elle existe, mais peut-être bien que le futur, lui, n'a aucune réalité. [...] Nous vivons au présent et je pense que le principal devoir de l'écrivain de science-fiction est d'écrire à propos de son propre présent. »

Le futur, au sens traditionnel du terme, pour reprendre l'expression de Jim, a bien continué d'exister à notre retour de Rio et n'a pas donné entièrement raison à Ballard. Les jeunes auteurs britanniques d'aujourd'hui ne s'intéressent pas qu'à leur monde intérieur et à leur présent, ils ont renoué avec les espaces extraterrestres (*Titan* de Stephen Baxter, ou *Quatre cents milliards d'étoiles* de Paul J. McAuley), mais ils savent aujourd'hui créer une SF plus adulte et plus fouillée, ce qui est rarement le cas aux États-Unis, il faut le reconnaître.

Un autre Anglais, Arthur C. Clarke, succéda à Jim à la tribune et déclara qu'il n'avait préparé aucune intervention, puis il ajouta : « J'ai pris quelques notes à la hâte, dans la crainte d'avoir à prendre la parole. En fait, j'aurais été très vexé si on ne m'avait pas demandé de parler ; aussi, si j'arrive à me relire, je ferai quelques commentaires sur ce que viennent de dire les précédents orateurs. » Il eut même un mot aimable pour moi qui, pourtant, avais été particulièrement lamentable ; il est vrai que l'organisateur ne m'avait rien demandé de préparer, supposant sans doute qu'un Français serait incapable d'aligner deux mots en anglais. En fait Clarke parla surtout de l'adaptation cinématographique de *2001, l'Odyssée de l'espace* par Stanley Kubrick qui venait de s'achever. Une remarque faite ensuite par van Vogt me surprit plus particulièrement, il commença son discours en déclarant : « Je suis un écrivain de fantasy et non de science-fiction. » J'interrogeai Van le soir même : pour lui, seuls des auteurs possédant un bagage scientifique réel, tels Isaac Asimov ou Poul Anderson, pouvaient se voir décerner l'étiquette *science-fiction*. Les autres, lui-même, Clifford D. Simak, Alfred Bester, etc., n'y avaient pas droit, disons qu'il se considérait comme un auteur de l'imaginaire et que la science réelle n'avait rien à voir avec son œuvre. Ce qui n'est pas faux, mais nous employons aujourd'hui le mot fantasy dans un tout autre sens.

Un ou deux jours après mon arrivée, je vis apparaître une dame âgée au cours d'une réception officielle qui, avec un fort accent germanique, me demanda si j'étais bien Jacques Sadoul. J'admis prudemment le fait et elle ajouta : « Fritz Lang feut fous foir. » Je fus impressionné, Fritz Lang était, et reste, un de mes metteurs en scène

favoris. Il fut un des premiers maîtres de la science-fiction à l'époque du cinéma muet avec des films tels que *Metropolis*, *La Femme dans la Lune*, *Le Testament du Dr Mabuse*. Une voiture avec chauffeur nous conduisit dans une résidence privée où je trouvais le grand cinéaste en compagnie de Robert Bloch, l'auteur du roman *Psychose* rendu célèbre par l'adaptation qu'en fit Hitchcock. « Hello, Jacques, » me dit Bloch comme si nous étions de vieux amis alors que j'avais fait sa connaissance deux jours auparavant. Dans un français parfait Lang me demanda si j'étais parent avec son vieil ami Georges Sadoul. Force me fut de reconnaître que non, même pas le plus petit cousinage au énième degré ! Néanmoins Fritz Lang m'accorda une demi-heure d'entretien pour le dérangement. J'eus le tort de lui parler de mon admiration pour ses premiers films ce qui eut le don de l'agacer ; en particulier il paraissait tenir *Metropolis* en piètre estime et je doute fort qu'il eut apprécié la version colorisée et rock qui en fut faite par Giorgio Moroder en 1984. Il préférait sa période américaine avec des œuvres telles que *Furie*, *Le Secret derrière la porte*, *Rancho Notorious* (*L'Ange des maudits*) ou *Les Contrebandiers de Moonfleet*. Je battis en retraite et m'en tirai en lui disant tout le bien que je pensais de ses films les plus récents, *Le Tigre du Bengale* et *Le Tombeau hindou*. Il me demanda alors si j'avais compris pourquoi une araignée venait tisser sa toile à point pour sauver le héros. J'admis que non, tout en évitant de préciser que j'y avais vu une facilité du scénariste. Il m'expliqua que le personnage était architecte et que la péripétie était justifiée car la toile d'araignée est le symbole universel de l'architecture. L'arrivée de Clarke fit dévier la conversation et je fus surpris d'entendre Fritz Lang dire tout l'intérêt qu'il portait à la nouvelle vague française, en particulier à *À bout de souffle*. Robert Bloch et l'auteur de *2001* abondèrent dans son sens et tous se montrèrent déçus d'apprendre que, si je connaissais Resnais, Kast et Benayoun, en revanche je n'avais jamais rencontré Godard. Je leur dis, sans trop insister, qu'à mon sens, ils prenaient pour un style nouveau des maladresses d'amateur et les résultats d'une production fauchée. Si un personnage s'obscurcissait en passant devant une fenêtre, ce n'était pas un effet voulu comme ils semblaient le croire, mais un manque de moyens qui en était la cause. J'avoue que la suite du cinéma de Godard n'a fait que me renforcer dans cette opinion, Truffaut, Malle, Resnais : voilà les véritables auteurs de l'époque.

Après cette rencontre inattendue, le cours des réunions du symposium reprit, suivi de repas regroupés par affinités linguistiques, d'autant que les Anglo-saxons dînaient très tôt, certains vers dix-huit heures. Aussi, comme le rédacteur en chef de *Cinéma* prenait ses repas en compagnie des metteurs en scène, le soir, je me retrouvai avec Michel Caen, un jeune journaliste de la revue *Zoom*, dans la salle

à manger réservée aux acteurs français. Ils se connaissaient tous et plusieurs étaient des vedettes à l'époque (Mireille Darc, Marie-José Nat, Claudine Auger, Annie Duperrey, Jacques Charrier, etc.). Pendant deux jours, nous avons dîné seuls, Caen et moi, puis l'un des acteurs est venu nous demander si nous les méprisions tellement que nous les jugions infréquentables ! Cela nous valut d'accompagner ces comédiens à quelques réceptions d'ambassades d'un ennui mortel ou d'aller écouter la guitare de Baden Powell dans sa boîte de nuit. Les écrivains de SF dormaient pendant ce temps (van Vogt, Heinlein, Bloch, etc.) ou vidaient leur litre de bourbon (là, je ne donnerai pas de noms) seuls dans leur chambre. En fait, pour eux, il s'agissait d'une réunion comme une autre, simplement plus exotique que les Conventions de SF où certains avaient l'habitude de se retrouver. Je crois bien qu'elle n'eut d'importance réelle que pour José Sanz, Luis Gasca, Martial Souto et moi. En partant, je me fis la promesse de revenir à Rio, depuis j'ai beaucoup voyagé et pourtant je n'y suis jamais retourné.

En revanche les liens tissés là m'ont permis de revoir par la suite nombre d'auteurs rencontrés lors du festival, et j'en parlerai plus loin. Pour certains cette rencontre fut unique, et décevante, par exemple Alfred Bester, pourtant l'auteur de deux romans splendides, *L'Homme démoli* et *Terminus les étoiles*, me déclara ne plus s'intéresser à la SF, « faire des affaires rapporte bien plus », précisa-t-il. Il se montra néanmoins accessible et chaleureux. Robert Heinlein, qui était alors l'auteur numéro un du genre aux États-Unis, joua au grand bourgeois et se contenta de faire du tourisme avec son épouse. Je ne pus même pas lui parler cinq minutes ; plus tard, de retour à Paris, je lui écrivis pour lui proposer de publier certains de ses romans, il accepta mais me fit répondre par sa femme. Dans ma lettre, je lui demandai également de me dire comment il était devenu un auteur de SF. Elle me précisa : « M. Heinlein a dû se retirer très jeune de l'US Navy pour raisons de santé. Un jour il découvrit dans un magazine de SF un concours de nouvelles réservé aux auteurs débutants. Il s'installa à son bureau et écrivit un récit, puis le relut. Il lui apparut alors que son texte était bien supérieur à ce qui se publiait généralement dans ce magazine, aussi il l'envoya à un autre. Peu après il reçut un chèque, et il continua d'écrire. Tout d'abord il avait l'intention d'arrêter une fois l'hypothèque de notre maison payée, mais il ne le fit pas, heureusement pour ses fans. »

Une autre rencontre décevante fut celle d'Arthur C. Clarke que je revis pourtant une autre fois en Angleterre sans plus de succès. Incommunicabilité est le mot. Clarke est le type même du gentleman distingué et homosexuel, ultra british, qui ne vous écoute pas ; il est ailleurs et regarde à travers vous. J'eus l'occasion de lui écrire en 1997

et il me répondit dans une lettre (en partie personnelle, en partie circulaire) datée du 24 avril : « Heureux de vous lire, Jacques, je n'arrive pas à croire que Rio est si loin déjà. J'apprécie que vous sortiez de nouvelles éditions de mes livres [...] Je peux seulement faire quelques pas, et encore avec assistance, néanmoins toute la famille va raisonnablement bien. Ici (au Sri Lanka), j'essaie de me faire petit, j'ai cependant fait la une des journaux deux fois récemment. L'an dernier le correspondant local de l'agence Reuter est venu me demander mon opinion sur le sport national de l'île, le cricket. Je répondis par la vieille plaisanterie américaine : "*It's the slowest form of animal life*" (c'est la forme la plus lente de vie animale), mais une coquille fit disparaître le s de *slowest* (le mot *lowest* signifie la plus basse. JS). Aussi les journaux de Colombo titrèrent : "Clarke déclare que le cricket est juste bon pour les animaux." J'eus juste le temps de publier un démenti avant d'aller rejoindre Salman Rushdie, victime d'une fatwa. Cette année fut plus agréable. Depuis longtemps je lutte pour que notre heure locale passe de +5h30 à +6h, la demi-heure étant très gênante pour les communications internationales. J'ai eu gain de cause cette année malgré l'opposition des astrologues que ce changement dérangeait dans leurs calculs. Je me demande s'ils savent que l'Astéroïde 4923 porte mon nom : cela affecte-t-il mon horoscope ? »

S'il ne compta guère pour ses participants, en revanche ce symposium eut une influence directe sur l'édition de la science-fiction en France. Ce furent en partie les articles et photos rapportés du Brésil, puis la correspondance échangée avec les auteurs présents là-bas, qui décidèrent Frédéric Ditis à me laisser préparer la première collection du genre à paraître au sein d'une des principales collections de poche. Jusque-là, ce genre n'était publié qu'en édition chère (c'était le cas de *Présence du Futur* à l'époque, puis de *Ailleurs & Demain* créée par Gérard Klein au cours de cette même année 1969, ou en édition populaire comme *Anticipation*). La série *J'ai lu/SF* vit le jour en 1970, les retombées de Rio commençaient.

A contrario, le 20 juillet 1969, la grande presse ne manqua pas de parler une fois de plus du glas de la science-fiction, « dépassée » par l'atterrissage sur la Lune d'Apollo 11. Au fait, on n'*alunit* pas sur notre satellite, pas plus qu'on n'*amarsit* sur Mars ou *avénusit* sur Vénus, on atterrit ici ou là (bon, le moment de mauvaise humeur est passé). J'avoue n'avoir pas partagé l'enthousiasme général. Ne nous leurrions pas, tous les astronautes de la NASA étaient pour le moins colonels, c'est ce qui m'a toujours gêné dans la conquête spatiale. Je l'avais imaginée confiée à l'initiative privée, comme Robert Heinlein et tant d'autres auteurs qui l'avaient si bien décrite. On savait déjà que, du

côté russe, Gagarine et consorts étaient des militaires et que les spoutniks ne tournaient qu'à des fins de propagande. Pour la NASA, dans l'expression « conquête spatiale », il y avait avant tout « conquête », et je soupçonne tous ses dirigeants d'avoir été des réincarnations de Hernán Cortés. Finalement, en tant qu'amateur de science-fiction, le fait que deux hommes aient marché sur la Lune fut à mes yeux un rattrapage de la sur-réalité SF. Même le lem tripode avait été décrit et dessiné par Arthur C. Clarke au début des années 1950 ! En revanche, les techniques de transmissions vidéo qui permirent à tous les Terriens de voir en direct le premier pas de Neil Armstrong me parurent beaucoup plus extraordinaires : aucun auteur de science-fiction ne l'avait imaginé.

La véritable avancée technologique, celle qui bouleverse aujourd'hui notre civilisation, date aussi de 1969 mais passa inaperçue à l'époque. L'armée américaine, encore elle, mit au point le réseau Arpanet qui est l'ancêtre direct d'Internet. Les militaires n'avaient d'autre but que de connecter entre eux tous leurs ordinateurs afin que, si l'un tombait en panne, ou était détruit par un missile soviétique (guerre froide oblige), un autre puisse le remplacer tout en disposant des mêmes données. Grâce en soit rendu aux Dieux infernaux, cette prodigieuse découverte leur a échappé aujourd'hui et représente à mes yeux un premier pas vers l'unification de la Terre, car pour un véritable amateur de SF il ne saurait y avoir de pays, de frontières, de langues différentes. Nous habitons sur Sol 3 et l'espèce humaine est unique qu'elle soit asiatique, caucasienne ou noire. Une espèce se définit par la mutuelle fertilité, rien d'autre, et un petit Blanc peut aussi bien avoir un enfant d'une Chinoise, d'une Sénégalaise ou d'une fille de Bécon-les-Bruyères (c'est mon cas, sans plaisanter). Il est de bon ton de refuser la mondialisation aujourd'hui, avec Internet, elle est déjà réalisée et ce ne sont pas quelques combats d'arrière-garde qui l'empêcheront de tout unifier. La mondialisation n'est ni de droite ni de gauche, elle *est* tout simplement.

On s'étonnera peut-être de me voir à nouveau mélanger à ces souvenirs d'éditeur des réflexions sur la réalité quotidienne, la politique, voire les catastrophes naturelles. Mais nous vivons dans cette réalité, comment s'en abstraire ? Si Harlan Ellison rédige son autobiographie (il l'a peut-être déjà fait d'ailleurs) il parlera forcément du grand tremblement de terre de Los Angeles survenu en janvier 1994 où l'escalier intérieur de sa maison s'effondra sous lui, brisant son nez. Et comment pourrait-il ne rien dire de son collègue Jerry Pournelle qui imagina un programme de guerre des étoiles et persuada le président Ronald Reagan de le mettre en pratique ? Tout est lié (εν το παν comme disait ce brave Hermès) : pas plus l'écrivain

que le fan de SF ne peut vivre à l'écart de son temps, et bien des romans de science-fiction, si l'auteur ne s'est pas contenté d'une simple reduplication de situations appartenant au passé de la Terre, ont un contenu politique. Ainsi, en 1969, Norman Spinrad publia un roman prophétique sur les dérives de la télévision, *Bug Jack Barron* (*Jack Barron et l'éternité*), dont une partie au moins reste d'actualité même si, depuis, les jeux vidéo ont coupé la TV du jeune public.

La musique peut également avoir un contenu politique. Ce fut le cas pour un des événements majeurs de cette année-là qui prit place du 15 au 18 août dans un champ du comté de Sullivan, pas très loin de New York. C'est là que se tint le festival de Woodstock qui fut, à l'échelle mondiale, le point d'orgue de la contre-culture, l'espoir d'une ère nouvelle qui serait dévolue à l'avancement psychique de l'humanité. Cinq cent mille jeunes, et moins jeunes, s'y retrouvèrent dans une atmosphère de liberté totale et de précarité sanitaire non moins totale. Il y eut deux morts, deux naissances, on y écouta Jimi Hendrix, Janis Joplin, Joan Baez, le Jefferson Airplane et, déjà, Santana, entre autres. On y consumma toutes les substances illicites, on s'y échangea les partenaires sexuels, un nombre élevé d'enfants y fut conçu et les gays et lesbiennes s'y montrèrent au grand jour. À l'insu des participants, le slogan de mai 1968, « il est interdit d'interdire », était mis en pratique. D'accord, c'était de la naïveté, de l'utopie et, pour ce qui est des drogues de la connerie, mais ce fut un grand événement libertaire dont les retombées ont affecté toute la civilisation occidentale alors que les barricades de mai n'ont intéressé que l'hexagone.

1970

où la science-fiction entre dans les poches

CIVILISATION :

Horreur et famine au Biafra

LITTÉRATURE :

Cent ans de solitude de Gabriel Garcia Marquez

L'Anneau-monde de Larry Niven

BANDE DESSINÉE :

Lagaffe nous gâte (Gaston 8) de Franquin

CINÉMA :

THX 1138 de George Lucas

L'Arche de Monsieur Servadac de Karel Zeman

*M*A*S*H** de Robert Altman

TV :

Colargol par Albert Barillé

MUSIQUE :

Stone Flower de Antonio Carlos Jobim

Bitches Brew de Miles Davis

Alone de Bill Evans

Séparation des Beatles

POLITIQUE :

Salvador Allende élu au Chili

DÉCÈS :

De Gaulle, Nasser, Pierre Mac Orlan, Janis Joplin, Jimi Hendrix

SPORTS :

Rien

Troyat, Clavel, van Vogt, même combat.

Encore une fois j'anticipe un peu sur le cours des événements, mais la phrase qui précède est devenue vraie quelques mois seulement après le lancement de la collection J'ai lu/SF. J'avais proposé de créer une telle série dès mon entrée dans la maison, aucune collection de poche n'en possédait. Frédéric Ditis me répondit que la science-fiction n'intéressait qu'une poignée d'amateurs, tout le monde le savait dans la profession. J'entrepris alors de lui démontrer la fausseté de cette idée reçue, n'avait-il pas publié lui-même six livres de SF sous la marque « Ditis ». Un hasard, me répondit-il, il résultait d'un achat groupé avec des policiers qui l'intéressaient. « Et ils ne se sont pas vendus ? » demandai-je. Après vérification, Frédéric constata avec surprise que leur résultat n'avait pas été inférieur à celui des polars acquis en même temps. Le mépris de la SF était tel que nul ne s'en était soucié. Ce fait, joint aux retombées de mon voyage à Rio, ébranla les certitudes de Ditis. Une après-midi, au retour d'un déjeuner avec Robert Laffont, il jeta sur mon bureau un exemplaire de *2001, l'Odyssée de l'espace* qui allait paraître chez cet éditeur et me dit : « Tenez, je vous ai acheté les droits de ce livre de SF. »

Nous avions une locomotive, peut-être était-il souhaitable de lui accrocher quelques wagons. J'en fis aussitôt la suggestion à Frédéric qui admit son bien-fondé et m'autorisa à acheter les droits de cinq romans. « Des titres acceptables pour les lecteurs de J'ai lu ? » lui demandais-je. En riant, il me répondit : « Aucun titre de SF n'est acceptable pour nos lecteurs. Alors, faisons l'expérience jusqu'au bout et achetez ce qui vous paraît le meilleur. » Je ne me le fis pas répéter et j'acquis les droits de réédition de deux romans de Sturgeon, deux de van Vogt et un de Simak. Le livre d'Arthur C. Clarke parut dans J'ai lu au cours du premier semestre 1970 mais, malgré le succès du film, il passa inaperçu. Deux mois plus tard *Les Plus qu'humains* de Theodore Sturgeon eut le même sort. Je commençai à craindre l'échec, quand *Le Monde des non-A* de van Vogt sortit en septembre et ce fut le raz-de-marée. Une librairie très littéraire du Quartier latin en commanda cinq cents exemplaires au point que le diffuseur, affolé, lui téléphona pour demander s'il ne s'agissait pas d'une erreur. Cette librairie, qui ne vendait aucun titre de J'ai lu, les jugeant trop populaires pour sa

clientèle, persista et fit un premier réassort de cent cinquante exemplaires moins d'un mois plus tard.

Frédéric comprit aussitôt qu'un phénomène d'édition venait de se produire, une de ces alchimies mystérieuses entre un auteur ou un genre et un public dont on ne soupçonnait pas l'existence. Il n'hésita pas et me dit d'acheter suffisamment de livres pour établir un programme de publication sur deux ans. Là, je poussai l'outrecuidance ou la démente, jusqu'à lui proposer de violer l'une des règles de base de l'édition au format de poche : à savoir publier des titres inédits en France. Jusqu'alors les « poches » étaient seulement des rééditions d'ouvrages d'abord parus en volume de librairie chez les éditeurs traditionnels. Cette règle est tellement fondamentale qu'elle est encore appliquée aujourd'hui au Livre de Poche ou chez Folio qui restent de simples rééditeurs. Ma proposition aurait paru inacceptable à tout dirigeant à l'esprit moins ouvert que celui de Frédéric. « D'accord, me dit-il, de la SF ça passera inaperçu, mais pas au cours de l'année prochaine, ce serait prématuré. »

Considéré avec le recul du temps le succès de ce qui allait devenir la collection J'ai lu/SF a tenu à deux raisons. D'abord, à l'insu de tous, il s'était créé une génération de jeunes amateurs à partir des tout premiers Présence du Futur et des quelques Rayon Fantastique qu'ils avaient pu récupérer chez les bouquinistes (livres qui, à l'époque, étaient vendus deux à trois fois le prix d'un « poche »). Ensuite, en ne faisant pas figurer le mot « science-fiction » sur la couverture, nous avons permis à un bien plus large public de découvrir le genre puis de s'y intéresser. En effet, à la fin de chaque livre, figurait seulement une liste de romans parus ou à paraître avec la mention : « Dans la même collection pour les amateurs d'étrange et de science-fiction ». On ne pouvait être plus discret. Les libraires, surpris, virent arriver une clientèle nouvelle et jeune qui venait chercher toutes les nouvelles parutions. Ils comprirent vite le subterfuge et les plus réacs d'entre eux (pardon, les plus « littéraires » à les entendre) ne tardèrent pas à s'en indigner. L'un d'eux, fort connu à Paris à l'époque, déclara à Frédéric Ditis : « Vous devriez cesser de publier de la science-fiction, cela fait du tort à votre collection. Ce sont des romans pour gamins attardés, nous n'avons pas cette clientèle ici, nos lecteurs viennent chercher de bons auteurs, tels Troyat, Clavel, van Vogt ou Vialar. » Et voilà, le tour était joué, il avait suffi que les ventes d'A. E. van Vogt approchent celles d'Henri Troyat pour qu'il soit admis dans la « bonne littérature ».

Cet exemple du mépris dans lequel était tenue la SF à l'époque n'a rien de caricatural. Lors d'un voyage au Canada, le distributeur de J'ai lu dans la province du Québec félicita Ditis d'avoir publié *Des fleurs pour Algernon* de Daniel Keyes. « Oui, c'est un de nos meilleurs SF »,

lui répondit Ditis Frédéric. « Mais non, Monsieur Ditis, s'exclama le Québécois, ce n'est pas de la science-fiction, c'est un bon livre ! » Il me faut malheureusement ajouter que si ce dialogue prit place en 1971, il reste plus ou moins d'actualité trente ans plus tard. Pourtant de nombreux enseignants d'aujourd'hui m'ont déclaré avoir dévoré, jeunes, les livres de ma collection et ne pas hésiter à les faire étudier en cours. Pourtant *Le Monde*, et d'autres journaux réputés sérieux, consacrent des colonnes régulières à la SF. Mais rien n'y fait, le mépris qui entoure le genre demeure.

Entre 1970 et 1971, si nous avons enregistré des réactions négatives de libraires, en revanche nous n'avons reçu *aucune* lettre de lecteur nous reprochant de lui avoir fait lire Simak ou Asimov en croyant acheter des romans proches de ceux de nos auteurs vedettes de l'époque, Guy des Cars, Françoise Mallet-Joris ou Roger Peyrefitte. Il est vrai que nos lecteurs, eux, contrairement aux libraires épris de « grande littérature », avaient lu nos livres.

Il se passait en réduction le même phénomène qu'en 1953 lors du lancement du Livre de Poche. Ses prédécesseurs, le Livre Plastic et Marabout, étaient passés inaperçus, mais avec le Livre de Poche il s'agissait d'une collection proposée par Hachette qui était alors le principal éditeur français. Le refus d'une culture « bradée » fut quasi général chez la majorité des intellectuels et nombre de libraires. Il existait à l'époque ce qu'on nommait des collections populaires, surtout vendues dans les gares dont l'Arabesque, le Condor, le Trotteur, déjà le Fleuve Noir, etc. ; on y trouvait des polars, des thrillers, des romans érotiques et du space opera. Rééditer à côté, au même prix et dans le même format, des auteurs tels que Malraux ou Montherlant paraissait être à l'intelligentsia une hérésie, un crime contre nature. Avec un parfait mépris du public d'aucuns affirmaient : « De toute façon, Camus ne peut se vendre sur un quai de gare, les gens ne le comprendraient pas. » Le succès vint des étudiants, puis des enseignants et, aujourd'hui, seul Julien Gracq, l'auteur du *Rivage des Syrtes*, et son éditeur refusent encore de paraître en poche.

En 1953, les libraires mirent longtemps à admettre que, s'ils vendaient les poches moins chers, en revanche ils en vendaient plus. « Tout ce travail pour des bouquins à 2 F, ce n'est pas rentable », me dirent plusieurs d'entre eux ; exactement le même discours que j'entendrai trente-cinq ans plus tard en 1996 lors du lancement de Librio à 10 francs. L'un des dirigeants d'Hachette aurait eu cette phrase assassine au milieu des années 1950 : « Le libraire est l'obstacle naturel qui se dresse entre le livre et son lecteur. » Exagéré assurément, pourtant je me souviens qu'un jour, vers dix-neuf ou vingt ans, je voulus acheter un bouquin de Chandler ou Cheyney dans la Série Noire et je m'entendis répondre : « Ce n'est pas de la littérature,

ça, jeune homme, vous feriez mieux de lire *Crime et châtiement* de Dostoïevski. » Encore heureux que ce libraire, le « meilleur » d'Auch en ce temps-là, ne m'ait pas proposé *Le Crime de Sylvestre Bonnard* d'Anatole France ! À mes yeux, le véritable criminel c'était bien ce brave homme qui, croyant servir une certaine conception élitiste de la littérature, éloignait de la lecture des dizaines d'enfants et de jeunes gens. Reconnaissons-le, il n'en va plus de même aujourd'hui, toutes les grandes librairies et les FNAC ont des vendeurs spécialisés en polars, en SF, en fantastique, qui savent conseiller le lecteur dans le genre qu'il aime au lieu de chercher à le culpabiliser au point de le détourner du livre. Pourtant, à y bien réfléchir, existe-t-il des spécialistes de romans sentimentaux capables de guider la clientèle ? On n'en vend même pas dans les FNAC. Encore une fois j'entends, sous-jacent, l'argument éculé : « Une histoire sentimentale, ce n'est pas de la littérature », et *L'Amant* de Marguerite Duras, qu'est-ce que c'est, alors ?

Mais revenons à J'ai lu en 1970. Les plans de publicité de Ditis faisaient merveille et les ventes ne cessaient de grimper. Le Livre de Poche nous considérait avec mépris, « Ils font du marketing », disaient-ils de nous comme s'il s'agissait d'une maladie particulièrement répugnante, quelque chose de glauque et velu. Cette année-là, un concepteur imagina pour nous un objet de présentation original, un cube de polystyrène expansé pouvant contenir de six à huit volumes pour lequel nous reçûmes l'Oscar de l'emballage ! Cette fois les libraires vinrent à notre aide, ces cubes leur plurent tant qu'ils s'amuserent à en faire des pyramides en vitrine ou sur des tables à l'intérieur des magasins. Le client qui achetait six livres à la fois avait droit à emporter un cube. Ce fut un triomphe et nous fûmes submergés de demandes d'achat de cubes vides qu'il n'était pas possible de satisfaire.

Toujours en 1970, le hasard nous donna un énorme coup de pouce, comme il le fit souvent par la suite. Marcel Dassault, le célèbre avionneur, créateur du Mirage, ancien résistant, député, et directeur de l'hebdomadaire *Jours de France*, écrivit ses mémoires. Dassault était réputé pour être capable de résumer en trois lignes un rapport de cent pages, il n'aimait tant rien que la concision. Le manuscrit de ses mémoires, intitulé *Le Talisman*, ne comptait que quarante-deux feuillets dactylographiés alors qu'il en faut environ deux cents cinquante à trois cents pour obtenir un volume de dimension normale. *Le Talisman* fut présenté à un grand éditeur qui se déclara intéressé et suggéra à l'auteur de raconter sa vie au magnétophone ; un écrivain professionnel en tirerait alors un copieux ouvrage qui paraîtrait sous le nom de Marcel Dassault. Ce dernier, offensé et furieux, convoqua le directeur de *Jours de France*, le général de Bénouville, qui me raconta

la scène par la suite. « Il paraît que mon manuscrit n'est pas assez long, lui dit Dassault. Dites-moi, il existe bien des petits livres qu'on vend dans les gares ? » « Oui, Monsieur, des livres de poche, répondit le général, mais pas seulement dans les gares, on les vend partout. » Satisfait, Dassault lui ordonna de convoquer le patron d'une des collections de poche, or J'ai lu avait réédité *Le Sacrifice du matin* de Guillaumin de Bénouville qui, tout naturellement, fit appel à Ditis.

Convoqué à *Jours de France*, Frédéric reçut les quarante-deux pages des mains du maître des lieux. Marcel Dassault précisa qu'il n'ajouterait pas une ligne et qu'il était hors de question de laisser tripatouiller son manuscrit par un plumitif. Une heure plus tard, de retour à J'ai lu, Ditis me donna une photocopie du *Talisman* et se mit à lire son exemplaire de son côté. Vingt minutes plus tard nous nous réunissions dans son bureau, atterrés. Il n'y avait rien dans le manuscrit, pas un mot sur le Mirage, pas un sur l'action de Dassault pendant la Résistance et pas une ligne sur l'enlèvement de sa femme qui avait fait les gros titres des journaux quelques années auparavant. *Le Talisman* donnait quelques conseils de vie simples, il faut bien travailler, respecter ses supérieurs et avoir de la chance, c'était tout. La concision de l'auteur était telle qu'il écrivait, par exemple : « Il y eut un mouvement de Résistance aussi, naturellement, je fus arrêté et déporté. » Je cite de mémoire. Le mot « naturellement » résumait dans l'esprit de Dassault toute son action, pourtant très réelle, dans le combat contre les Allemands.

Frédéric retourna voir l'auteur et lui expliqua que ses lecteurs seraient très déçus s'il ne disait pas un mot du Mirage, le fameux avion qui faisait la gloire de la chasse française. Marcel Dassault fut sensible à l'argument et accepta d'écrire deux pages de plus, il ajouta qu'il ferait un peu de publicité au moment de la sortie du livre. Ce furent donc quarante-quatre pages seulement que je remis au chef de fabrication : elles auraient pu tenir en trente-deux pages du format J'ai lu. Néanmoins notre collaborateur parvint à en faire un volume de cent vingt-huit pages ! Gros caractères, découpage du texte en très nombreux chapitres, page blanche entre chaque chapitre, toutes les astuces y passèrent. Toujours est-il qu'au bout du compte, *Le Talisman* ressemblait à un vrai livre, pour mal voyants, certes, mais à un vrai livre quand même. Entre temps, j'avais dû établir un contrat, Ditis me dit : « Donnez des droits normaux à notre nouvel auteur et une garantie portant sur trente mille exemplaires, il est très connu, nous finirons bien par en vendre une bonne partie. »

Deux ou trois mois avant la sortie, Frédéric fut à nouveau convoqué à *Jours de France* et Dassault lui fit part de son programme de publicité. Tout en l'écoutant, effaré, Ditis augmentait sans cesse le chiffre de tirage dans sa tête. Des trente mille prévus, il arriva à la

conclusion qu'il fallait imprimer *Le Talisman* à deux cent mille exemplaires ! Quand il me fit part de sa décision, je lui déclarai tout net qu'il devrait consommer moins de champignons hallucinogènes. Il me fit alors part du programme de pub concocté par l'avionneur et je compris : cela dépassait l'entendement. Le programme fut intégralement réalisé, le plus ahurissant fut l'interview de Dassault par Léon Zitrone, entre 19h45 et 20h, sur la première chaîne de TV, déjà la plus regardée à l'époque : la couverture du *Talisman* fut montrée plein écran une bonne douzaine de fois !

Les deux cent mille exemplaires tirés furent vendus en moins d'un mois, presque sans aucun retour, et il fallut en réimprimer cent mille supplémentaires. Ils trouvèrent tous acquéreur, quoique plus lentement et nous étions décidés à en rester là quand Frédéric fut à nouveau convoqué à *Jours de France*. Dassault lui ordonna d'imprimer deux cent mille livres de plus qui seraient exposés dans des petites boîtes présentoir où figurerait la mention « Cinq cent millième exemplaire ». Il s'engageait à lancer un nouveau programme de publicité et, le cas échéant, à nous racheter les invendus à prix coûtant. Les sorties du *Talisman*, c'est-à-dire les exemplaires mis en place ou commandés par les libraires, kiosques et maisons de la presse, montèrent à quatre cent vingt mille exemplaires, mais, cette fois, nous eûmes quarante mille livres en retour. Marcel Dassault ne le sut jamais, il avait assuré une telle promotion à J'ai lu que nous pouvions bien les passer par profits et pertes, et, plus tard, Roland Deleplace, notre chef de fabrication, s'en servit pour combler un étang en Sologne.

Ainsi la publicité avait réussi à faire vendre à elle seule trois cent quatre-vingt mille exemplaires d'un livre minuscule qui ne racontait rien, mais elle l'avait fait au prix d'une dépense sans commune mesure avec les droits d'auteur générés par le livre. Un publicitaire calcula à l'époque le prix tarif des annonces et passages radio et TV de la promotion du *Talisman*. La somme était environ quatre cents fois supérieure à ce que les ventes du bouquin avaient rapporté à son auteur. Naturellement Marcel Dassault s'en moquait, mais il nous avait appris que seule une publicité à perte pouvait faire vendre un livre inconnu. Cela confirma Ditis dans l'idée que la pub n'était pas destinée au lancement d'un nouvel ouvrage, elle devait voler au secours de la victoire et servir à amplifier les ventes d'un roman qui avait déjà les faveurs du public.

Sacré Marcel !

Cette même année 1970, je publiai mon troisième livre, *Le Trésor des alchimistes*, qui eut un sort curieux. En édition de librairie, il ne s'en vendit pas un seul exemplaire, mais il fut traduit dans sept pays,

dont les États-Unis ce qui est très rare, et il connut plusieurs éditions successives en poche. Cette étude parut dans une collection dirigée par le philosophe Raymond Abellio, un érudit charmant auquel Jacques Bergier reprochait des sympathies pro-allemandes pendant l'Occupation. « C'est un nazi, affirmait-il, et j'aimerais pouvoir lui griller la plante des pieds. Toutefois il aime les chats et un homme qui aime les chats ne peut pas être complètement mauvais. » On reconnaît là les exagérations de Jacques et le pauvre Abellio n'était nullement un nazi, les conversations que nous avons eues le montraient clairement. Il venait de publier un livre d'Armand Barbault, qui avait la réputation d'être l'astrologue du général de Gaulle. Information donnée sans aucune garantie. Dans *L'Or du millième matin*, Barbault racontait comment il avait retrouvé la composition de la liqueur d'or de Paracelse, proche de la médecine universelle. Raymond Abellio m'assura en prendre une gorgée tous les matins et m'offrit d'y goûter. La couleur du liquide était du plus bel or, mais il se dégageait du ballon une odeur fétide telle que je préférais décliner l'invitation.

L'écriture du *Trésor des alchimistes* me permit de rencontrer quelques hommes de l'art contemporains, dont le plus célèbre d'entre eux, Eugène Canseliet, qui fut le disciple et l'exécuteur testamentaire de Fulcanelli. Certains sont même allés jusqu'à prétendre qu'il aurait été lui-même l'auteur du *Mystère des cathédrales* et des *Demeures philosophales*. Je crois pouvoir répondre par la négative à cette question, non en raison des dénégations réitérées de Canseliet, mais par la simple comparaison du style des deux hommes. Eugène Canseliet écrivait un français du XVIII^e siècle, complexe et ampoulé ; Fulcanelli, pourtant certainement son aîné, usait du style clair et sans afféterie d'un homme du XX^e siècle. Cela ne trompe pas. J'ai reçu plusieurs lettres de Canseliet entre 1969 et 1973 et son écriture même, faites de pleins et déliés parfaits, appartenait à un autre âge, (voir fac-similé). Dans l'une d'elles il me donna quelques précisions sur la transmutation métallique qu'il déclara avoir effectuée avant la Seconde Guerre mondiale : « C'est dans *Alchimie* que j'ai évoqué l'expérience de l'usine à gaz que je vous précise avoir été celle de Sarcelles et qui a maintenant disparu. Au vrai, l'expérience consista en une transmutation du plomb en or, que j'exécutais dans mon petit laboratoire de l'usine, avec la poudre de Fulcanelli et suivant ses instructions. Cela devant Julien Champagne, décédé en 1932, et Gaston Sauvage, chimiste, qui, je pense, est toujours en vie. »

Mon livre parut aux éditions Publications Premières, qui allaient devenir bientôt les éditions Lattès. Au moment de donner le « bon à tirer », j'y passai un soir tard et me fis annoncer par Babette, la toute jeune standardiste à la mini-jupe affolante. Tout le monde était parti sauf elle, Jean-Claude Lattès, le futur tout puissant directeur de

l'édition chez Hachette, et l'écrivain Jacques Lanzman, également connu pour être le parolier de Jacques Dutronc. Quelques années plus tard, rencontrant Lattès près de l'Odéon, je lui rappelai cette fin de journée et j'ajoutai : « Nous étions quatre ce soir-là, vous, Lanzman, la ravissante Babette et moi. Lequel d'entre nous eut l'honneur de figurer en couverture de *Paris Match* et de *Jours de France* ? » Il fut un instant interloqué, puis répondit en riant : « Babette, bien sûr. » En effet, elle avait épousé Michel Sardou quelque temps après la parution de mon bouquin.

Je suppose que cela prouve qu'il y a une Justice.

Carigniet, ce 12 juin 1872

Cher Jacques Sadoul,

Votre lettre ce matin, dont j'ai reçu le premier

Mes ténus de l'abonnement, qui seuls me permettraient de
penser bien me tiennent encore jusqu'à la mi-juillet. Je suis sûr
de ne même cette semaine, mon service de police, d'ailleurs, selon
que je ne manque jamais de m'y opposer. Je tiens à dire que
il est inutile que je vous dise que je vous "amène" votre grand
dieu.

En demandant, je propose de vous proposer, si ce que de la
mission qui reste est élargie de servir la Science, si ce n'est pas
de la qu'il faut absolument de la science.

Enfin, vous en l'infime d'aujourd'hui, tout que m'est j'ai
deux très mémoires de la science, de la science, de la science
qui vient de paraître, d'est très-jeune me comble.

1972

qui nous montre l'intérieur des étranges lucarnes

CIVILISATION :

Apparition du premier jeu vidéo : Pong

LITTÉRATURE :

Les Boulevards de ceinture de Patrick Modiano

Rêve de fer de Norman Spinrad

Jonathan Livingston le goéland de Richard Bach

BANDE DESSINÉE :

Panade à Champagnac (Spirou & Fantasio) de Franquin

CINÉMA :

Abattoir 5 de George Roy Hill

Cabaret de Bob Fosse

Orange mécanique de Stanley Kubrick

TV :

Amicalement vôtre (*The Persuaders*, 1971 en G.-B.) de Sir Lew Grade

MUSIQUE :

Toga Brava Suite de Duke Ellington

Candy Man de Sammy Davis Jr.

POLITIQUE :

Rencontre Nixon-Mao

Début du Watergate

DÉCÈS :

Henry de Montherlant, Maurice Chevalier, Bobby Lapointe

SPORTS :

Rien

Au cours du printemps 1972, près d'Aix-en-Provence, je suis tombé d'un train en marche attaqué par des sauvages cannibales.

Il n'y a pas beaucoup d'anthropophages dans la région, me direz-vous, certes, mais mon affirmation est pourtant rigoureusement exacte. Depuis quelques mois, j'étais assez régulièrement invité à des émissions de télévision, en tant que « participant interviewé » selon le jargon de l'époque, pour parler de SF ou de BD. Je fis ainsi la connaissance de Gérard Jourd'hui, le futur producteur de *La Dernière Séance*, et du réalisateur Jean-Daniel Verhaeghe, et je commençai à travailler avec eux pour une émission hebdomadaire destinée à la jeunesse qui passait le mercredi après-midi. Je crois me souvenir qu'elle faisait partie de la tranche horaire de Christophe Isard. Le principe de la séquence était tout simple : je présentais pendant trois minutes un thème de science-fiction (le robot, le voyage dans le temps ou dans l'espace, etc.), ou un personnage célèbre de la BD, qui était ensuite illustré cinématographiquement. On en était encore, malheureusement, à l'époque de la TV en noir et blanc, la couleur n'avait pas encore envahi le petit écran. Le budget de l'émission ne permettait pas de s'offrir un studio, aussi les tournages avaient lieu n'importe où, dans la rue, dans des cafés, sur l'esplanade du Palais de Chaillot. Une fois, au troisième étage de la Tour Eiffel, par jour de grand vent, nous n'avons pas pu nous tenir debout et j'ai dû être filmé assis par un cadreur à genoux ! La pire expérience eut lieu sous les petites falaises du parc des Buttes-Chaumont où je présentais quelques hypothèses sur la fin des dinosaures. J'avais à peine terminé la première prise, nous en faisons trois en général, quand un bruit sourd nous fit sursauter. Une femme venait de tomber de là-haut, était-ce un suicide ou un accident, peut-être s'était-elle penchée pour nous regarder ? Les secours mirent plus de vingt minutes à arriver et Jean-Daniel Verhaeghe décida qu'il n'y aurait pas de seconde prise, il se sentait un peu responsable. Je sais qu'il prit des nouvelles de la pauvre femme à l'hôpital où elle avait été transportée, mais je ne me souviens plus si elle survécut. Mes suggestions sur la fin des dinosaures (explosion d'une super-nova, chute d'une météorite géante sur la Terre, etc.) me valurent d'être traité de débile par Paul-Emile Victor sur le plateau d'une autre émission de TV à laquelle je ne participai

pas. Lors d'un voyage à Bora-Bora, je m'abstins d'aller le saluer sur son motu.

Jourd'hui eut alors l'idée d'une émission mi-sérieuse, mi-variété, consacrée à Tarzan. J'y participai pour parler des aventures fantastiques du personnage (la cité perdue d'Opar et les pithécanthropes), tandis que Francis Lacassin s'attacha à cerner le mythe. Côté variétés, Tarzan était interprété par Luis Rego, un acteur comique à l'apparence chétive, Jane par Jane Birkin (logique) et La, la grande prêtresse d'Opar, par la chanteuse Dani (à nouveau en vogue fin 2001). Le tournage eut lieu aux Baux et dans la région d'Aix-en-Provence, et dura deux jours. La production avait recruté sur place trois étudiants noirs de la faculté d'Aix qui, à eux seuls, devaient interpréter une tribu de sauvages cannibales. Lacassin et moi fûmes déguisés en explorateurs, casque colonial sur la tête et gros sac bourré de chiffons dans le dos. Une vieille locomotive à vapeur, louée par Gérard Jourd'hui, traînait un wagon à bestiaux sur un tronçon de ligne désaffecté. C'est là qu'eurent lieu les interviews au grand désespoir du preneur de son, le wagon roulait toutes portes ouvertes et le bruit était infernal. Jourd'hui me posa sa première question et je désignai mes oreilles, j'avais seulement vu ses lèvres remuer. Finalement il me fallut apprendre les questions par cœur et feindre d'y répondre tout en hurlant, mais le pire était encore à venir. Une fois Francis Lacassin soumis au même supplice, un jeu de scène était prévu. Le train devait ralentir à un passage à niveau et les « cannibales » apparaître ; le plan suivant nous aurait montrés sur la route, entre eux trois, comme s'ils nous avaient fait prisonniers. Pour des raisons inconnues, des directives erronées furent transmises aux trois jeunes gens, à savoir qu'ils devaient nous entraîner hors du train. Au passage à niveau, la locomotive ralentit à dix à l'heure, mais sans s'arrêter. Lacassin et moi nous tenions devant une des portes du wagon pour que la caméra puisse nous cadrer en même temps que les étudiants. L'un d'eux, surpris de ne pas nous voir descendre, me saisit par la cheville et tira : je basculai hors du train qui roulait encore. Heureusement le sac à dos bourré de chiffons amortit la chute et je m'en tirai sans dommage, finalement le jeune homme et les techniciens eurent plus de peur que moi. En revanche, le soir, au cours du repas de l'équipe, Dani, à qui je racontai la scène, en rit beaucoup et déclara qu'elle regrettait de ne pas avoir vu ça. En fait, une seconde prise fut tournée selon le découpage initial et je n'ai jamais su laquelle fut retenue car l'émission passa une après-midi à une heure où j'étais au bureau.

Deux ou trois semaines plus tard, au lieu de recevoir l'habituelle fiche d'honoraires pour « participant interviewé », je reçus un chèque quatre fois plus élevé en tant qu'*artiste de variété* ! Car l'ORTF payait, fort mal certes, mais payait, sauf si un auteur venait présenter une de

ses parutions récentes. À l'époque, les hommes de TV appelaient de tous leurs vœux des télévisions privatisées, donc riches, et me disaient : « Nous aurons alors les moyens de travailler correctement, pas avec des bouts de ficelle, et des participants comme vous seront correctement payés. » Comme ils se trompaient ! Aujourd'hui, apparaître dans les étranges lucarnes doit être considéré comme une récompense suffisante, plus question de toucher un sou (ou un cent, si vous préférez). Il y a quatre ou cinq ans un représentant de l'émission *Mystères* de TF1 me demanda de participer à une soirée sur l'alchimie. Je n'avais plus étudié le sujet depuis vingt ans et il m'aurait fallu le retravailler, aussi je demandai quel serait mon cachet. Tout ce que le personnage, assez balourd, trouva à me répondre fut : « Mais, monsieur, vous passerez à la télévision. » Je lui répondis que j'avais déjà participé à près de quatre-vingts émissions et que je n'avais pas l'intention de travailler pour rien. Après tout, ce sont les spécialistes invités qui font l'intérêt de ce genre d'émission et non le producteur qui les a réunis. À entendre ce brave homme, j'aurais encore dû le remercier d'avoir fait appel à moi ! Nous en restâmes là, bien entendu, et je vis que ce magazine sombra bientôt dans un néant d'où il n'aurait jamais dû sortir. À l'heure où j'écris ces lignes (nov. 2001) un producteur de *reality shows*, P. Heim, a donné une excellente définition de la télé d'aujourd'hui : « Faire de la télévision, c'est, entre les écrans publicitaires, créer un contenu pour que les spots aient de fortes audiences. » On ne saurait mieux dire.

Cela étant, ne hurlons pas avec les loups. Il est de bon ton parmi l'intelligentsia parisienne de cracher sur la télé devant laquelle le bon peuple vient s'anesthésier. C'est malgré tout une formidable fenêtre ouverte sur le monde. J'ai toujours fréquenté le milieu rural, le métayer de Roques dans l'immédiat après-guerre ne connaissait rien au-delà des bornes de ses champs, il n'avait même jamais vu la mer. Son successeur eut une bonne connaissance générale du monde grâce à la TV, il en faisait désormais partie et la haie qui le séparait du Gers n'était plus son seul horizon. Quant au fermier qui lui a succédé aujourd'hui, il est aussi instruit que vous ou moi. Après tout, on n'est pas obligé de regarder des jeux stupides, il existe des émissions intéressantes sur Arte, Paris Première et de bonnes séries américaines sur M6.

Mais revenons à 1972. Jean-Christophe Averty était un grand amateur de bandes dessinées et, grâce à l'intérêt qui s'était révélé pour cet art populaire, il obtint une commande de cinq émissions de l'ORTF. Dès le premier *Comics-Club*, il m'invita à y participer. En arrivant sur le plateau des vieux studios des Buttes-Chaumont, je lui demandai sous les traits de quel personnage il comptait m'interviewer. Averty n'avait rien prévu de tel car nous ne nous connaissions pas et

je passe pour un individu froid et sévère (à tort car, en réalité, c'est l'inverse : je suis sévère et froid). « Ah ! mais si vous acceptez, ça change tout », me dit-il, étonné. Aussitôt il réclama du carton et des ciseaux, et il se mit à découper le corps de Félix le Chat, puis après m'avoir fait parler sur un fond bleu uni, il remplaça ma silhouette par celle de l'animal. Probablement satisfait du résultat, il me demanda alors de participer également aux quatre émissions suivantes.

La seconde fut plus délicate car, cette fois, il me fit déguiser en Mandrake, avec frac, chapeau claque, petite moustache et tout. Je n'ai jamais été corpulent, mais l'habilleuse ne possédait que des habits destinés aux danseurs et je ne pouvais prétendre à leur minceur. Ce fut donc serré, boudiné et la lèvre supérieure paralysée par la colle de la moustache, que je parlai du célèbre magicien de Lee Falk. À la fin de la première prise, Averty me dit : « Ça ne va pas, vous avez l'air figé. On recommence, vous me la refaites, souriant et détendu. » J'aurais voulu l'y voir ! Il y eut sept prises au lieu des trois habituelles mais, à la fin, je jaillis du haut-de-forme comme prévu. L'émission suivante fut plus facile, je dus seulement interviewer Austin Briggs, le dessinateur qui avait été l'assistant d'Alex Raymond et qui avait poursuivi *Flash Gordon* (Guy l'Éclair) et *Jungle Jim* quand leur créateur les abandonna. Comme, hors champ, nous feuilletions *L'Enfer des bulles*, je m'attardai sur un dessin que je jugeai typique de la grande époque d'Alex Raymond. Il rit et me dit : « Typique, peut-être, mais c'est moi qui l'ai fait. » La BD américaine fut certainement bien plus une œuvre collective que nous ne l'imaginions vue d'outre-Atlantique. De plus, il ne faut pas négliger les emprunts que les dessinateurs se faisaient les uns aux autres. Briggs m'a raconté l'anecdote suivante. Un jour Alex Raymond arriva à l'improviste chez Ray Moore, le créateur du *Fantôme du Bengale*, et le trouva occupé à dessiner un cheval en le recopiant sur un dessin de Raymond. Devant l'air gêné de Ray Moore, Alex Raymond lui dit : « T'inquiète pas, moi, j'ai pompé mon cheval sur un de tes dessins de l'épisode de la Reine du feu. »

Je dus renoncer à poursuivre ma collaboration suivie avec Gérard Jourd'hui, chacune de mes interventions de trois minutes prenait une après-midi entière à tourner. D'abord, il y avait les déplacements dans Paris et puis les équipes étaient lourdes à l'époque, douze personnes minimum au lieu des trois actuelles ; tout s'en trouvait ralenti. Par exemple il existait un porteur de caméra, pas question que le cadreur la transporte lui-même, ni même la déplace, même chose pour le preneur de son ou l'éclairagiste, chacun avait son « boy ». Je me souviens d'une amusante discussion entre Arlette Laguiller et un réalisateur qui lui expliquait que six personnes auraient suffi là où il y en avait douze. Elle admit sans peine que les autres ne servaient à rien, mais justifia leur présence par la protection de l'emploi et la

sacro-sainte règle des avantages acquis. La privatisation balaya ces règles syndicales trop rigides, et tomba dans l'excès inverse. D'une équipe de douze, on passa à une de huit, puis de quatre, enfin de trois, et, par souci de rentabilité, les chaînes du service public furent obligées de suivre. Trop protéger l'emploi tue l'emploi, comme aurait dû dire Karl Marx.

À propos d'Arlette, une parenthèse s'impose. En 1974, avant l'élection présidentielle, elle avait publié un petit bouquin *Moi, une militante* qui ne fit pas la une des gazettes. Puis ses apparitions à la télé la transformèrent du jour au lendemain en vedette. Son livre était intéressant, aussi je proposai à son éditeur de le republier en J'ai lu à condition qu'elle ajoute un chapitre sur sa campagne présidentielle. Elle accepta et je reçus les nouvelles pages accompagnées d'une lettre de la maison d'édition me précisant qu'il s'agissait du texte brut de Laguiller car le collaborateur qui l'avait retravaillé était en vacances. Ça n'avait pas dû être trop difficile, car le texte d'Arlette était de même qualité que le reste de l'ouvrage. Avant la parution dans J'ai lu, je déjeunai avec elle dans un de ces restaurants du Quartier latin où se retrouvent les éditeurs. Les confrères présents me regardèrent avec autant d'ahurissement que si j'avais été attablé en compagnie d'une Martienne ! Elle se révéla une convive agréable, à l'époque peu politisée, mais farouchement syndicaliste : pour elle, on ne travaillait pas pour une société ou l'État, mais contre le patron ou contre le gouvernement. Combien de faillites ou de réformes manquées ont été provoquées par cet état d'esprit. Finalement, *Moi, une militante* se vendit bien, vingt-sept mille exemplaires et je fis cadeau des cinq mille invendus à Arlette afin qu'elle puisse les distribuer à ses militants. Nous avions pensé que, s'il devait y avoir un « grand soir », il nous en serait peut-être tenu compte... En tout cas, ce devait être bon pour notre karma.

La TV rend fou, a déclaré un présentateur du journal de vingt heures (Bruno Masure) et il n'a pas tort. Quand je passai régulièrement une fois par semaine, même trois minutes l'après-midi, les gens me reconnaissaient dans la rue et on m'a parfois proposé des réductions dans des magasins. C'est dingue ! En revanche la rémanence du souvenir ne dure pas plus de quinze jours, je me souviens du cas d'un journaliste, pourtant très connu, dont les ventes des livres s'effondraient dès qu'il n'apparaissait plus à l'écran. Francis Lacassin avait réalisé une excellente émission sur les chercheurs d'or du Klondike au début du siècle, ceux-là même qui furent immortalisés par Charlie Chaplin dans *La Ruée vers l'or*. Sa mère fut déçue car il ne se montrait pas à l'écran : « Au moins une speakerine est connue, elle », lui reprocha-t-elle. Elle aurait été bien surprise si elle avait su comment on traitait ces pauvres filles. Il me fut donné de m'en rendre

compte lors d'une de mes participations aux *Dossiers de l'écran*. En traversant les studios j'aperçus l'une de ces jeunes femmes (célèbre dans la France entière) et j'entendis une voix qui l'appelait en ces termes : « Magne ton cul, connasse, ça va être à toi dans deux minutes. » Sans manifester ni surprise ni mécontentement, elle se leva docilement pour gagner le plateau. Être à la fois idolâtrée dans le public et méprisée dans son travail devait être difficile à supporter, l'une des plus connues se suicida d'ailleurs. Aujourd'hui, il n'y a plus de speakerines, les jolies filles présentent la météo ou font les potiches dans les émissions de jeux, j'espère pour elles qu'on leur manifeste un peu plus de considération.

Au cours de ma « période TV », je participai aux émissions les plus inattendues, au *Grand échiquier* de Jacques Chancel où j'apportai la contradiction à un personnage qui prétendait être monté à bord d'un OVNI. À un *Numéro un* de Maritie et Gilbert Carpentier, consacré à Guy Béart, où ce dernier avait invité le professeur Laborit, un autre scientifique et moi pour parler du futur. Aux *Copains d'abord* de Juliette Boisrivaud, un spectacle de variétés où Jacques Dutronc avait tenu à parler un peu de BD avec le dessinateur Fred et moi. Cette émission me valut de faire la connaissance de Serge Gainsbourg, égal à lui-même sur le plateau, puis qui se transforma une fois les prises de vues terminées. Il jeta alors son mégot, reposa son verre et se mit à parler d'une voix forte et ferme. La transformation fut si frappante que je dis à Jane Birkin (notre Jane de « Tarzan ») qui participait également au show : « Je suppose qu'il va se raser en rentrant chez lui ? » Elle rit et me répondit : « Oui, bien sûr, Serge est toujours très net, très propre, mais tu comprends, il cesse de se raser trois jours avant de faire une télé. » Je participai même à une émission de musique classique de Bernard Gavoty parce qu'il m'avait vu dans un *Dossier de l'écran* (mon premier, en avril 1972) qui était consacré au diable. Le lendemain, il me téléphona pour me demander de venir parler de Paganini qu'on avait surnommé le musicien du diable. Je lui fis remarquer qu'aux *Dossiers* j'avais été interrogé sur l'alchimie et non sur le diable, que j'ignorais tout de Paganini et que j'avais horreur du violon. « D'accord, me répondit-il, mais êtes-vous libre demain à dix heures pour être interviewé dans la crypte du musée de Cluny ? » Je l'étais et il insista tellement que je n'osai refuser. Je n'ai jamais vu l'émission et je me demande de quoi diable j'ai bien pu parler.

Ces incursions sur les plateaux de TV m'ont permis de rencontrer des artistes ou des comédiens que je n'aurais jamais eu l'occasion d'approcher. Souvent ce fut très bref, pourtant quelques instants suffisent parfois à jauger un homme, par exemple j'eus l'occasion de croiser Lino Ventura un jour, Jacques Brel un autre ; l'acteur français me parut chaleureux et timide tout à la fois, je n'en dirai pas autant

du chanteur belge. Finalement je me liai d'amitié avec Françoise Hardy, Jacques Dutronc et Guy Béart, et j'avoue avoir quelque responsabilité dans l'intérêt que Françoise porte aujourd'hui à l'astrologie. À leur tour ils me firent connaître d'autres membres du show-biz qu'il est inutile de citer ici. De toutes ces rencontres, effectuées chez eux ou sur les plateaux de télévision, j'ai gardé le souvenir de gens agréables et modestes, mais aussi de personnages qui avaient complètement pété les plombs et se croyaient le centre de l'univers. De plus, beaucoup, qui avaient déjà tout ce qu'on peut attendre de la vie, amour, gloire, jeunesse, beauté, argent, gâchaient leur vie en voulant plus encore grâce aux paradis artificiels. J'ai, par hasard, assisté en 1973 au début du groupe *Il était une fois* dans un studio d'Europe n°1 dont la soliste était une charmante jeune américaine, Joëlle Morgensen. Deux ans plus tard je la rencontrai de nouveau chez des amis communs, elle avait déjà changé, et elle n'avait pas trente ans quand elle est morte. J'ignore ce qui l'a tuée, la presse a parlé d'œdème du poumon, et je la connaissais à peine, mais cette disparition prématurée et absurde m'a peiné.

Revenons à la science-fiction en cette année 1972. Le prix Jules Verne avait cessé d'être attribué depuis quelques années et j'eus l'idée d'en créer un nouveau pour convaincre les journaux de parler du genre au moins une fois par an à l'occasion de la remise de ce prix. Je m'ouvris de l'idée à quelques amis, Jacques Goimard, Jacques Bergier, Jean-Jacques Brochier, Michel Lancelot et Gérard Klein. Sans récuser l'idée, ce dernier refusa de faire partie du jury, estimant qu'on ne pouvait être à la fois juge et partie. L'étude des résultats montre que la collection de Gérard, Ailleurs et Demain, fut aussi bien traitée que les autres malgré l'absence du directeur de la collection. Finalement il fut décidé de nommer le prix "Apollo" en l'honneur du vaisseau spatial qui s'était posé sur la Lune (il n'avait pas *aluni*, mille sabords !). Cette expédition spatiale portait le numéro 11, aussi nous cooptâmes onze jurés, écrivains, journalistes, hommes de radio, éditeurs, enfin des gens qui pourraient faire parler de la SF. De grands auteurs anglo-saxons furent distingués, Zelazny, Brunner, Spinrad, Silverberg, Herbert ou Tim Powers, de même que des écrivains français, tels que Curval, Jeury, Brussolo, G. J. Arnaud ou Joël Houssin, et nous n'avons pas à rougir du palmarès. Le prix était respecté, annoncé dans les journaux francophones, cité dans les magazines étrangers consacrés à la SF, et pourtant il s'arrêta en 1990 suite à une décision unanime de tous ses membres. Que s'était-il passé ? Eh bien peu de jurés votaient même s'ils avaient lu les livres, ou se lassèrent au bout de quelques années comme Michel Butor. Le cas le plus extraordinaire fut celui de Robbe-Grillet qui ne prit *jamais* part au vote. « Je ne croyais pas que

c'était cela la science-fiction, me dit-il, je pensais découvrir des livres du genre de *Locus solus* de Raymond Roussel. » Je lui suggérai alors de démissionner, nous le remplacerions par quelqu'un de plus intéressé, mais il refusa tout net. Lors de la première réunion des jurés, en 1972, Jean-Jacques Brochier lui téléphona pour lui parler des livres. En raccrochant, il déclara : « J'ai eu l'impression qu'Alain aurait voté pour tel livre s'il l'avait lu », ce qui fut admis. Puis Bergier mourut en 1978, il m'avait indiqué qu'il comptait voter pour Frank Herbert, ce qui fut également admis, et je continuai à voter en son nom *post-mortem* pendant trois ans au moins. Malgré cela le résultat était le plus souvent acquis par trois voix contre deux. Pour onze membres, cela la fichait mal. Nous tentâmes de porter le nombre de jurés à quinze, en vain ; aussi, de guerre lasse, la décision de se saborder fut prise en 1990.

Néanmoins, malgré le peu de sérieux des prix littéraires, même le nôtre (!), je souscris à l'opinion de Nicole de Buron qui travaille aussi bien dans les milieux du cinéma et de la TV que du livre et m'a déclaré un jour : « J'ai la sensation d'une bouffée d'air frais quand je reviens parmi les gens de l'édition. »

Et pourtant...

1973

où nous nous rendons aux Conventions *made in* USA

CIVILISATION :

Premier choc pétrolier

LITTÉRATURE :

L'Archipel du goulag d'Alexandre Soljenitsyne

Gravity's Rainbow de Thomas Pynchon

Rendez-vous avec Rama d'Arthur C. Clarke

L'Utopie ou la mort de René Dumont

BANDE DESSINÉE :

Wolff et la Reine des loups d'Esteban Maroto

CINÉMA :

La Montagne sacrée d'Alexandro Jodorowsky

Zardoz de John Boorman

Soleil vert de Richard Fleischer

Mondwest de Michael Crichton

La Planète sauvage de René Laloux

Charlie et ses deux nénettes de Joël Séria

MUSIQUE :

South de Nino Ferrer

Giant Steps de Woody Herman

Formation du groupe Il était une fois

TV :

Cannon de George McCowan (1971 aux É.-U.)

POLITIQUE :

Pinochet prend le pouvoir au Chili

Guerre du Kippour

DÉCÈS :

John Ford, Pablo Picasso, Pablo Cazals

SPORTS :

Rien

En ce temps-là, je devins pape.

Mes sentiments fort peu religieux ne me poussaient guère vers la carrière papale, mais la parution rapprochée de l'album *Hier, l'an 2000* et de l'*Histoire de la science-fiction moderne* me valut d'être nommé « le pape de la SF » dans nombre d'articles. Quelques années auparavant Hugues Panassié avait lui-même été intronisé « pape du jazz », mais il avait été détroqué rapidement pour n'avoir pas compris que Charlie Parker, Dizzy Gillespie ou Miles Davis jouaient du jazz tout autant qu'Armstrong ou Ellington. Cela lui valut d'être excommunié, précipité aux enfers et surnommé « Papanouille le Dernier » par Boris Vian, lui-même amateur éclairé de jazz et de SF. Je décidai donc, afin de me montrer à la hauteur de ma nouvelle dignité, d'admettre tout nouvel auteur dans le giron de l'église sciencefiction, même s'il n'écrivait pas comme les Grands Anciens. Je parle d'Asimov, Hamilton, Herbert ou van Vogt, pas des anciens dieux de la Terre issus de l'imagination de Lovecraft. Cet œcuménisme fut bien accueilli car je n'ai vu nulle fumée blanche s'élever de la Tour Eiffel ou du Palais des Congrès de Nantes, qui sont les centres actuels des manifestations SF, pour annoncer la désignation de mon successeur.

Pour rédiger ces deux bouquins je me suis d'abord servi de mes revues des années 1950 à 1970 et de quelques deux cents *Weird Tales* parus de 1925 à 1954, que j'avais acquis aux États-Unis. J'ai ensuite utilisé la collection de *pulps* d'avant-guerre de Georges H. Gallet, l'un des directeurs du Rayon Fantastique, que je lui avais rachetée. Les *pulps* étaient des magazines vendus très bon marché aux États-Unis depuis la fin de la Première Guerre mondiale, tels *Argosy* ou *All-Story Weekly* ; ils étaient imprimés sur du mauvais papier pulpe d'où leurs noms. (Inconvénient : ils tombent en poussière dès qu'on les ouvre et ma collection ne me survivra guère. Que lirai-je alors dans l'au-delà ?) Le premier *pulp* à être entièrement consacré à la SF, *Amazing Stories*, fut publié à partir de 1926, précédé de trois ans par *Weird Tales* axé sur le fantastique et l'horreur. C'est dans ce dernier titre que parurent tous les grands textes de Lovecraft, et c'est également dans ses pages que fut publié le premier écrit d'un certain Thomas Lanier Williams qui devint par la suite le dramaturge Tennessee Williams. Avant 1970, tous les romans paraissaient d'abord sous forme de feuilletons dans ces

revues, qu'il s'agisse des *Chroniques martiennes* de Bradbury, de *Fondation* d'Asimov ou de *Dune* de Frank Herbert. C'est seulement après 1973 que les romans commencèrent à être publiés directement sous forme de livres de poche, et les nouvelles à être réunies en anthologies originales. Aussi, posséder ces *pulps* et magazines, c'était avoir à portée de la main un panorama complet des cinquante premières années du genre.

Je mis cinq ans à dépouiller la collection de Gallet, un fan d'avant-guerre qui faillit publier le premier magazine en partie consacré à la SF en France, *Conquêtes*. Un numéro 0 vit le jour le 24 août 1939, mais Gallet fut mobilisé dès le mois suivant et il ne retrouva un poste éditorial dans la science-fiction que quinze ans plus tard, avec le Rayon Fantastique. Je sélectionnai dans ses *pulps* et dans *Weird Tales* les images qui allaient constituer *Hier, l'an 2000* et lus tous les récits auxquels elles se rapportaient afin de pouvoir rédiger une légende qui resitue le dessin dans son contexte. Van Vogt accepta d'écrire gracieusement une préface (nous étions devenus amis depuis notre rencontre de Rio) et l'album sortit chez Denoël en avril 1973. Il fut suivi en novembre par la parution, chez Albin Michel, de mon *Histoire de la science-fiction moderne* qui fut très rapidement épuisée et dut être réimprimée moins de six mois plus tard. Elle comblait un vide car il n'existait rien de tel sur le marché, du moins en France. Le hasard fit qu'une histoire du genre par Brian Aldiss, *Billion Year Spree*, parut en Grande-Bretagne un mois avant la mienne. Cette parution quasi simultanée empêcha les deux ouvrages d'être traduits dans la langue de l'autre, ce qui est regrettable car ils ne faisaient pas double emploi. Aldiss donnait une mère à la SF, Mary Shelley avec son *Frankenstein*, moi je leur accordai deux pères, Jules Verne et H. G. Wells. Mais surtout l'optique était différente, je m'étais attaché à étudier la SF dans sa réalité la plus populaire, celle des *pulps*, Brian Aldiss voulait lui donner des lettres de noblesse littéraire en s'attachant à des auteurs tels que Poe, Wells, Huxley ou Orwell.

Il fallut toute la force de persuasion de Michel Lancelot pour que Bernard Pivot acceptât de m'inviter à son émission, alors appelée *Ouvrez les guillemets*, pour y parler de l'*Histoire de la science-fiction moderne*. Pivot avait des livres « importants » à présenter et il considérait que parler de SF était perdre un temps précieux. Aujourd'hui, près de trente ans plus tard, une version actualisée en 1984 de mon *Histoire* se vend toujours, et les romans « importants » présentés ce jour-là sont tombés dans l'oubli. Je rappelai le fait à Pivot en 1989 quand il m'invita pour parler de *93 ans de BD*, mais cela ne le troubla nullement : il ne tenait toujours pas la SF pour une littérature honorable. À ses yeux, elle était tout juste bonne pour des gamins attardés et quelques intellectuels pervers : « Les mêmes que ceux qui

s'extasiaient sur les séries américaines débiles de M6 », me précisa-t-il. Bon, nous y survivrons et, en attendant des jours meilleurs, je vais aller regarder un épisode d'*Angel* ou de *Buffy contre les vampires* (réflexion datant d'octobre de 2001, je ne me souviens plus de ce que je regardais en 1989, mais cela aurait tout autant déplu au camarade Bernard, c'est certain).

En septembre 1973, je participai à ma première Convention mondiale de SF, la Torcon II, qui se tenait à Toronto, au Canada, une ville particulièrement laide dont le seul intérêt est d'être située au bord du lac Ontario. J'y retrouvai quelques auteurs rencontrés à Rio et ils me présentèrent nombre de ceux qui n'avaient pas fait le déplacement au Brésil. J'avais emporté un exemplaire de mon album *Hier, l'an 2000* et je le leur montrai. Ce fut la stupeur, car un tel livre n'existait pas outre-Atlantique au point que Lester del Rey se mit à pleurer en le feuilletant, et tous me dirent que cet ouvrage devait absolument paraître dans le monde anglo-saxon. Il fallut renégocier les droits de reproduction des dessins car ils n'avaient pas été acquis pour les États-Unis, ce qui prit une bonne année, enfin une traduction fut simultanément publiée à Londres et à Chicago en 1975 sous le titre *2000 A.D.* Plus tard, le Japon le publia à son tour sous son titre anglais. L'impact de ce volume fut tel que treize imitations parurent au cours des années suivantes, mais seul David Kyle, l'un des membres du *first fandom*, fit référence au « *pioneering book of Jacques Sadoul* ».

Ces Conventions mondiales sont de grandes messes de la SF où amateurs et professionnels se retrouvent une fois l'an. La première, la Nycon I, se déroula à New York en juillet 1939 et réunit environ deux cents fans, tels Isaac Asimov, Jack Williamson, Edmond Hamilton, Ray Bradbury, Sam Moskowitz, Forrest J Ackerman, David Kyle ou Donald Wollheim, sans oublier l'unique fille qui s'intéressait à la SF à l'époque, Morojo. (Une nana pour cent quatre-vingt-dix-neuf mecs, elle avait intérêt à courir vite !) Les survivants constituent aujourd'hui le *first fandom* qui rêve toujours des *pulps* bariolés d'avant-guerre et de combats intergalactiques. Forrest J Ackerman, surnommé aux USA *Mr Science-Fiction*, écrit ainsi dans son ouvrage *World of Science-Fiction* (1999) : « Hélas, alors que nous arrivons à la fin du xx^e siècle, il devient apparent qu'on écrit de moins en moins de bonne littérature de SF. Les *pulps*, durant l'âge d'or des années trente et quarante, rendirent magnifiquement le boom de créativité produit par la guerre, les nouvelles technologies, les nouvelles industries [...] Aujourd'hui la science-fiction la plus populaire ne vient pas d'écrivains mais de scénaristes, réalisateurs et producteurs de films tels que John Carpenter, George Lucas et Steven Spielberg. » Ce genre d'opinion est malheureusement partagé par de nombreux fans ; à l'inverse, quelques jeunes décérébrés nouveaux venus (surtout anglais) affirment que la

SF commence dans les toutes dernières années du xx^e siècle et que tout ce qui a été écrit avant est nul. Ces puérilités irritent les auteurs du genre, qu'ils soient anciens ou nouveaux, mais presque tous participent aux *Worldcons* où, à travers conférences et débats, ils essayent d'éduquer les jeunes amateurs.

L'idée de ces Conventions revient à l'éditeur et écrivain Donald A. Wollheim. Les premiers fans de SF étaient entrés en relation grâce au courrier des lecteurs de *Wonder Stories* et à un club parrainé par Hugo Gernsback. Dès 1932 les plus passionnés se mirent à publier des fanzines, le premier à paraître fut *The Time Traveller* où on trouvait déjà la signature de Forrest J Ackerman alors âgé de seize ans. Plus tard on peut citer *Futura Fantasia* de Ray Bradbury, et certaines de ces publications amateur eurent un très bon niveau. Plusieurs *fandoms* se créèrent dont bon nombre à New York, l'un d'eux constitua le groupe des Futurians, avec Fred Pohl, Isaac Asimov, James Blish, etc., et Wollheim lui-même. Un jour de 1938, ce dernier suggéra de prendre le train un prochain week-end pour rencontrer les fans de Philadelphie, m'a raconté Pohl. « Cette rencontre constituera la première Convention de SF », ajouta Don Wollheim. Ce fut un succès, or l'année suivante devait se tenir à New York une *World Fair*, une foire mondiale. Wollheim décida de voir grand et de convoquer tous les fans des États-Unis à une grande réunion qui serait tout naturellement baptisée la première *Worldcon*, c'est-à-dire la première Convention mondiale de science-fiction. « Et nous en fûmes mis à la porte comme des malpropres, Donald Wollheim, Cyril Kornbluth et moi ! » me dit en conclusion Frederik Pohl.

Comme il arrive dans ces réunions gigantesques, nous fûmes séparés avant qu'il ait terminé son récit et je me mis en quête de Wollheim pour me raconter la fin de l'histoire. Je le trouvai avec sa toute petite épouse, Elsie, entourés d'auteurs débutants qui cherchaient à lui vendre leur manuscrit pour sa collection DAW Books. Donald était un homme charmant, au visage disgracieux, qui se montra généreux avec moi à plus d'une occasion, allant jusqu'à m'offrir l'original de l'extraordinaire dessin de Leydenfrost qui sert de page de garde à *Hier, l'an 2000*. « Nous avons eu le tort de parler à tout le monde de notre projet, m'expliqua-t-il. Sam Moscovitz qui dirigeait le New Fandom, une organisation rivale des Futurians, le reprit à son compte et affirma en avoir eu l'idée le premier. Pire, il prétendit nous interdire l'accès de la salle où se déroulait la Convention. Son groupe avait décidé de présenter *Metropolis* de Fritz Lang et l'un de nous s'était inquiété de savoir si le film avait été loué à l'Allemagne nazie. En fait il avait été prêté par le Musée d'art moderne de New York, mais Moscovitz prit prétexte de cette "inquisition" pour affirmer que nous étions tous communistes et que nous dénigrons son

travail. Ensuite il déclara que ce film avait été réalisé par des communistes ultra rouges et ne pouvait passer pour de la propagande pour le régime de Hitler. Finalement il nous refusa l'entrée à la Convention, malgré l'intervention de la petite Morojo qui tenta de le raisonner, et il menaça de faire appeler un flic pour nous expulser ! »

Les choses s'arrangèrent par la suite entre les factions rivales, mais on peut noter que, dans le volume *Seekers of Tomorrow* que Moskowitz consacra aux grands de la SF anglo-saxonne, ne figurent ni Pohl ni Wollheim.

Les Conventions ont pris de l'importance avec le temps. La barre des 1000 participants (1500 même) fut franchie pour la première fois à la Discon II tenue à Washington DC en 1974. Le record d'assistance fut atteint lors de la LAcon II, à Los Angeles/Anaheim en 1984, avec un total de 8365 fans et professionnels présents. Ce gigantisme finit d'ailleurs par empêcher les rencontres entre amateurs et auteurs qui étaient l'un des buts initiaux de ces réunions. Chacun à beau porter un badge, il est presque impossible de repérer quelqu'un. Je me souviens d'un malheureux jeune auteur qui, à la Discon II de 1974, cherchait désespérément à rencontrer Donald Wollheim, pour lui présenter un manuscrit. Il avisa Isaac Asimov au milieu d'un groupe, une cour serait mieux dire, auquel je m'étais joint et lui demanda où trouver Wollheim : « C'est simple, lui répondit Asimov, cherchez le type le plus laid ici, c'est lui. » Ce n'était pas entièrement faux, mais d'une utilité pratique contestable.

Lors de notre première participation à une *Worldcon*, en 1973, Josette et moi fûmes frappés d'abord par les vêtements extravagants portés par nombre d'amateurs, tenues médiévales ou futuristes, vêtements faits de papier aluminium, soutiens-gorge métalliques pour les filles, etc. Le monokini, interdit aux États-Unis, n'est pas rare lors de la mascarade qui occupe traditionnellement l'avant-dernière soirée de la Convention. Il s'agit d'un concours de costumes inspirés par des héros de livres, de films ou de BD, auquel même des auteurs ou éditeurs reconnus ne dédaignent pas de participer. Chaque fois des fans, surtout des filles mais aussi quelques garçons, obtiennent un succès facile en se présentant plus ou moins dépouillés ; ainsi, une fois, nous avons vu un jeune homme concourir vêtu seulement d'une plume dans le cul ! Dans une autre Convention, une jolie jeune femme se promenait dans les couloirs de l'hôtel avec un python autour du cou qui rampait sur son sein droit que sa robe laissait à nu ; son petit garçon trottnait à côté d'elle en répétant : « Elle a un beau serpent, ma maman. » Reconnaissons-le, bien des fans ne viennent à ces réunions que pour participer ou voir la mascarade et évitent soigneusement les débats qui approfondissent la connaissance du genre.

Une autre caractéristique de ces *Worldcons* est la présence d'une proportion étonnante d'obèses des deux sexes. Il est fréquent de voir des fans de cent cinquante kilos devoir occuper deux chaises pour s'asseoir, et l'on rencontre souvent d'énormes filles qui gambadent gaiement en collant rose ou bleu pâle. Nous avons d'abord cru à un effet pervers de la SF (Josette voulait déjà me mettre au régime !), mais les auteurs et les éditeurs étaient de corpulence normale, eux, puis nous avons appris qu'on rencontrait la même proportion d'obèses dans toutes les grandes rencontres d'amateurs quel que soit leur centre d'intérêt. Se passionner pour un sujet doit être un moyen pour ces filles et ces garçons de supporter un physique hors norme, encore qu'ils ne donnaient pas l'impression d'être mal dans leur peau.

Le dernier jour, soit l'après-midi, soit en soirée, on procède à la remise des prix Hugo, décernés pour la première fois en 1953. Aucun rapport avec ce brave Victor, je m'empresse de le dire. On honore ainsi Hugo Gernsback, un émigré luxembourgeois, qui fut l'éditeur du premier magazine consacré à la SF, *Amazing Stories*, en 1926. Chaque personne inscrite à la Convention reçoit un bulletin de vote comportant les noms des auteurs et les titres des romans ou nouvelles sélectionnés par le comité de la *Worldcon*. En fait un millier de fans seulement prend part au vote, mais ce nombre est suffisant pour écarter tout risque de trucage. En revanche le système a l'inconvénient de privilégier des textes plutôt classiques et d'éliminer les œuvres de pointe, néanmoins presque tous les livres primés furent de grande qualité. Un seul vrai raté en 1955, le roman n'a même jamais été traduit en français, et un demi faux-pas, le Hugo 1966 attribué ex-æquo à *Dune* de Frank Herbert, normal, mais aussi à *Moi, l'immortel* de Roger Zelazny. Enfin trois Hugo ont été décernés ces dernières années à Lois McMaster Bujold pour le cycle de *Barrayar*, ce qui fait peut-être beaucoup.

La Convention de 1974, tenue à Washington DC, me permit de faire la connaissance de Clifford D. Simak, un auteur que j'appréciais tout particulièrement et dont j'avais déjà publié plusieurs livres, en particulier un grand classique de la SF, *Demain les chiens* (titre original : *City*). Imaginez un petit homme souriant aux cheveux blancs, d'une grande affabilité, qui paraissait n'avoir que des amis parmi ses confrères. Être son éditeur en France fut un passeport suffisant pour obtenir un entretien privé malgré la foule des fans qui désiraient le rencontrer. J'eus d'abord la surprise d'apprendre qu'il n'était nullement un écrivain professionnel comme ses confrères, mais journaliste, rédacteur en chef du *Minneapolis Star*, où il était entré en 1949. Il avait eu l'enfance d'un garçon du XIX^e siècle beaucoup plus que celle d'un gamin des années 1920. Son père, émigré hongrois, avait construit sa première maison en rondin comme on le voit faire

dans les films du *far-west*. Tout jeune, Clifford parcourait deux kilomètres à pied pour aller à l'école communale, et il se rendit ensuite au lycée à dos de jument. Ses distractions se limitaient à la chasse au raton laveur, la pêche, les promenades dans les prairies et les bois. « J'ai dû être le dernier enfant à vivre la vie des pionniers, avec un siècle de retard », me dit-il. On retrouve cet amour de la nature dans toute son œuvre. « Et la science-fiction ? » lui demandai-je. Adolescent il avait beaucoup lu Jules Verne, H. G. Wells et surtout Edgar Rice Burroughs, plus « moderne » à l'époque. Il passa tout naturellement aux *pulps*, *Amazing*, *Wonder* et, devenu journaliste débutant, commença à leur envoyer des nouvelles. Il eut quelques textes publiés en 1931, me précisa-t-il ; d'autres, acceptés, ne parurent jamais au point que Simak faillit se décourager et il ne commença à publier régulièrement qu'à partir de 1938. « Que pouvez-vous me dire sur votre roman, *Demain les chiens* ? » lui demandai-je. « Oh ! ce n'est pas un roman, juste un recueil de nouvelles réunies par un fil conducteur où j'ai essayé de faire passer mon goût pour une vie pastorale simple. Il me fut inspiré par Scottie, qui se nomme Nathanael dans l'histoire. C'était mon chien préféré et lors de la parution de ces récits en volume, je lui ai dédié le livre ; j'espère que vous avez gardé la dédicace dans l'édition française. » Je lui affirmai que oui, sans en être autrement sûr, et je ne pus vérifier qu'à Paris. Le toutou était bien cité, je ne courais pas le risque d'être mordu par ses descendants.

À cette même Convention, je retrouvai Robert Bloch que je n'avais pas revu depuis Rio. J'avais échangé quelques lettres avec lui et, même s'il me reconnut seulement après avoir lu mon nom sur mon badge, il se montra très amical. Il venait de faire l'éloge funèbre des auteurs disparus dans l'année, une de ses spécialités, et il avait réussi à faire rire la salle aux larmes sans jamais se moquer des disparus. « On peut rire de tout, me dit-il, même de la mort et de la religion. Tenez, moi je suis d'origine juive, mais j'ai surtout reçu l'enseignement d'un prêtre méthodiste du quartier de Chicago où je vivais étant enfant. L'essentiel est de ne blesser personne. » Notre conversation dévia bientôt sur le cinéma, une de ses passions. Il s'intéressait beaucoup aux films français, ceux de la « nouvelle vague » bien sûr, mais également à des œuvres plus anciennes. Il me dit ainsi qu'il avait assisté au Chinese Theatre d'Hollywood à une projection unique de *Jour de fête* en présence de Jacques Tati. « Le film était en V.O. non sous-titrée, ajouta-t-il, pourtant Tati a eu droit à une *standing ovation* dont il a été très surpris. Presque aucun des spectateurs présents n'était né à l'époque où il avait tourné son film. » Bloch connaissait tous les films de Jovet, Raimu et Bourvil, il me parla même d'acteurs et de réalisateurs dont je n'avais jamais entendu parler. Comme je

l'interrogeai sur l'origine de sa carrière littéraire, il me raconta comment à quinze ans il avait envoyé une lettre d'admirateur à H.P. Lovecraft après l'avoir découvert dans *Weird Tales*. « Le plus étonnant est qu'il me répondit, je n'étais pourtant qu'un gamin de quinze ans à l'époque. Nous avons correspondu de 1933 jusqu'à sa mort en 1937, et c'est lui qui m'a encouragé à écrire. Je lui dois tout. » Comme je lui demandais quel est le premier film qui l'avait impressionné : « *Le Fantôme de l'Opéra* avec Lon Chaney, me répondit-il. J'ai eu une peur terrible et j'ai été enthousiasmé. Mon premier récit a été accepté par l'éditeur de *Weird Tales* et a été publié en janvier 1935, après avoir failli être viré deux mois auparavant. » Je m'étonnai : « Comment ça ? Vous n'aviez encore rien publié. » « Si, dans le courrier des lecteurs, en novembre 1934, m'expliqua-t-il. J'avais descendu en flammes *Conan*, j'avais dû écrire quelque chose comme : "Expédiez cet abruti au Walhalla, qu'il aille y découper des poupées en papier." Auparavant j'avais fait quelques remarques acerbes sur les couvertures dénudées qui accompagnaient chaque récit d'Howard en me moquant des penchants pour le nudisme de toutes les filles qu'il levait à chaque histoire. Le pire était que Lovecraft était un ami d'Howard, mais il ne m'en a pas tenu rigueur. »

En ce qui me concerne je n'ai rien contre les jolies filles dénudées qui sont un des charmes de la SF et je compte bien assister encore à une ou deux Conventions, la question est : en quoi me déguiser ? Le costume de Vampirella me conviendrait assez, mais ai-je le physique ?

6. Le Prix de la Tour Eiffel a malheureusement été supprimé lors du changement de majorité municipale, la SF plaisait à la Droite et pas à la Gauche ! Curieux, non ? (note de 2005)

1977

qui nous permet de visiter le château de Barbara Cartland

LITTÉRATURE :

La Grande Porte de Frederik Pohl

BANDE DESSINÉE :

Le Savant fou (Adèle Blanc-Sec 3) de Tardi

CINÉMA :

Providence d'Alain Resnais

Cet obscur objet du désir de Luis Buñuel

La Guerre des étoiles (*Star Wars*) de George Lucas

Rencontre du troisième type de Steven Spielberg

TV :

Charlie's Angels (*Drôles de dames*) de Aaron Spelling

Fin des *The New Avengers* (1976-1977) (*Chapeau melon & Bottes de cuir*)

MUSIQUE :

Prime time de Count Basie

Rockcollection de Laurent Voulzy

Oxygène de Jean-Michel Jarre

POLITIQUE :

Guerre Zaire/Angola

DÉCÈS :

Charlie Chaplin, Groucho Marx, Jacques Prévert, Elvis Presley,
Howard Hawks

SPORTS :

Rien

Dans le château de Camfield Place cohabitent désormais les fantômes de Peter Rabbit, le célèbre lapin de Beatrix Potter, et ceux des virginales héroïnes de la dame en rose, Barbara Cartland.

Le jour où Gérard Gauthier, des éditions de Trévis, vint nous proposer de rééditer les romans « roses » d'une Anglaise, très célèbre dans le monde anglo-saxon, mais quasiment inconnue en France, Frédéric Ditis et moi ne pouvions imaginer qu'un jour ses ventes dépasseraient les trente millions d'exemplaires dans J'ai lu. Trévis était une filiale de l'agence Opera Mundi qui distribuait en France les principales bandes dessinées américaines (*Mandrake le magicien*, *Pim*, *Pam*, *Poum*, *Juliette de mon cœur*, etc.). Nous avons commencé à travailler avec cette maison car elle était l'éditeur de la célèbre série historico-sentimentale, *Angélique*, *Marquise des Anges* d'Anne et Serge Golon. Au début 1976, j'avais réussi à en acquérir les droits de réédition en poche en l'arrachant de haute lutte au Livre de Poche, le fait que Gauthier fut, comme moi, un ancien du Club des Bandes Dessinées joua en notre faveur. De tels liens sont quand même plus importants qu'avoir acquis un mastère de management moderne.

Ici, une parenthèse s'impose. En 1975, J'ai lu publiait huit nouveautés par mois et vendait douze millions et demi d'exemplaires. En juillet 1976 il fut décidé de passer à dix nouveautés mensuelles, avec la publication d'*Angélique* à raison de deux volumes par mois, tirés chacun à cent mille exemplaires. Un directeur commercial, nouvellement engagé, fit alors le simple calcul suivant : de juillet à décembre, un million deux cent mille exemplaires d'*Angélique* vont être mis sur le marché, tous ne partiront pas et quelques autres ouvrages se vendront peut-être un peu moins, mais on peut néanmoins tabler sur une augmentation des ventes globales de la collection d'un million d'exemplaires. Les romans d'Anne et Serge Golon eurent le succès escompté et... J'ai lu vendit onze millions et demi de volumes en 1976. Depuis le phénomène n'a cessé de se poursuivre dans toutes les collections de poche : plus on publie de titres, plus les ventes se divisent, et moins on vend. Néanmoins les services commerciaux et les gestionnaires, qui veulent garder un même niveau de chiffre de vente et de bénéfices, ne cessent d'exiger qu'on augmente le nombre des parutions qui doivent être aujourd'hui de trente à quarante titres par

mois que ce soit au Livre de Poche, Pocket ou J'ai lu. Et pas question de diminuer le nombre des sorties pour l'une de ces collections, les deux autres lui prendraient aussitôt sa place en librairie ou dans les rayonnages des hypermarchés. Les libraires sont furieux (à juste titre), le public déconcerté par cette avalanche de bouquins, mais le piège s'est refermé sur tous et il n'est plus possible de faire machine arrière.

Revenons à Gérard Gauthier qui nous remit trois romans de Barbara Cartland. Il nous prévint que ses résultats étaient médiocres en librairie, mais, pensait-il, son véritable public se trouvait en poche. Ditis prit un des livres, moi le second et le troisième fut envoyé à notre meilleure lectrice. Une semaine plus tard, elle nous assura qu'elle n'avait jamais rien lu d'aussi mauvais et elle nous recommanda de refuser définitivement cet auteur. Les lecteurs n'ayant jamais que des avis consultatifs, Frédéric me dit après son départ qu'il avait trouvé le roman bien fait et susceptible d'intéresser un large public féminin. J'étais du même avis et j'envoyai une proposition aux éditions de Trévis. Le premier titre, *Les Belles Amazones*, tiré à soixante mille exemplaires, parut en février 1977 et fut épuisé en moins de trois mois. Il en fut de même pour les deux ouvrages suivants. Ditis comprit qu'une nouvelle fois un de ces phénomènes d'édition qui résultent de l'adéquation parfaite entre un auteur, une collection et un public, venait de se produire.

« Achetez assez de titres pour publier un livre par mois pendant deux ans, me dit-il, et prenez une option sur tous les autres. » Je fus un peu inquiet et j'objectai : « Mais il y en a plus de trois cents ! » Cela n'arrêta pas Frédéric et il avait raison, J'ai lu se mit bientôt à publier deux romans de Cartland tous les mois et continue de le faire encore aujourd'hui (2001) tant il reste de titres inédits. Il faut savoir que Barbara Cartland écrivit son centième roman en 1964, puis plus de six cents entre cette date et sa mort, survenue en mai 2000. Tous suivaient le même schéma : une jeune fille vierge (elle pouvait être riche ou pauvre, anglaise ou étrangère, peu importe, l'essentiel était qu'elle soit pure) rencontrait un homme âgé de treize ans de plus qu'elle, noble, débauché, coureur de jupons et bien décidé à ne jamais se marier. Des connaissances historiques sérieuses permettaient à l'auteur de faire varier l'époque et les péripéties, et, à la fin, l'homme et la jeune fille se mariaient. L'histoire s'arrêtait là, dans la tradition : « ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Je fis remarquer un jour à Ian McCorquodale, le fils aîné de Barbara, que le prince Charles avait treize ans de plus que Diana et qu'il correspondait assez à la description de son héros. Or la jeune fille avait été nourrie des romans de Barbara qui était la mère de Lady Spencer, la belle-mère de Lady Di. Il existe d'ailleurs une photo de Diana, assise sur son lit avec trois romans de Cartland à côté d'elle. Je suggérerai qu'elle avait

accepté d'épouser le prince parce qu'elle avait cru aux contes de fée racontés dans ces livres : « Très possible », me répondit Ian.

Avec ses sept cent vingt-trois volumes publiés, Barbara Cartland figure au livre des records pour son exceptionnelle fécondité et fut anoblie par la reine devenant Dame Barbara (l'équivalent féminin de Lord). Dans son pays, Cartland était une star, vedette de nombreuses émissions de télévision et d'innombrables articles de presse. On l'avait surnommée *The lady in pink* car elle apparaissait toujours vêtue de rose, couleur qui, prétendait-elle, avait une heureuse influence sur l'esprit. Née le 9 juillet 1901, elle publia son premier roman en 1923 tout en écrivant des articles pour le *Daily Express* et elle mena la vie d'une jeune femme moderne de l'époque. Ainsi elle conduisit des voitures de course et imagina un service de distribution du courrier aérien par planeur, ce qu'elle mit elle-même en pratique. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, elle donna beaucoup de son temps au *Women's Voluntary Service*. Par exemple, elle obtint le don de quelque mille robes de mariées, qui permirent aux jeunes femmes qui travaillaient pour l'armée de se marier en blanc et non en uniforme. Trente ans plus tard, certaines lui écrivaient encore pour l'en remercier. Après guerre, elle œuvra pour l'intégration des Roms et eut quantité d'actions publiques.

Aux éditions de Trévisé on avait envoyé auprès de Barbara le directeur littéraire, Alexis O., un homme charmant et très courtois d'origine russe. Avant d'annoncer sa venue à Cartland, Gauthier demanda à Alexis : « T'as pas un titre ? » Comme son collaborateur répondait qu'il était comte, Gérald déclara, péremptoire : « Ça ne sonne pas bien, allez, je te fais prince. » Depuis Alexis a toujours été « Prince Alexis » pour Barbara et pour nous également, ce qui le mettait horriblement mal à l'aise. Il tint à informer de la supercherie Ian McCorquodale qui le rassura : « Aucune importance si ça fait plaisir à ma mère. » En tout cas, Alexis sut séduire son illustre auteur car elle lui manifesta une profonde amitié jusqu'à sa disparition. Il m'encouragea vivement à aller la voir en m'assurant que je serais surpris.

Quand j'arrivai au château de Camfield Place, au détour d'une allée du parc, j'assistai à un véritable « envol » de lapins. Une bonne douzaine s'égailla dans tous les sens. « Les descendants de Peter Rabbit », me dit Ian, et il m'apprit que la demeure avait appartenu aux parents de Beatrix Potter qui y avait passé son enfance. Je me plus à imaginer que la dessinatrice, toute jeune, avait pris son inspiration dans ce parc à l'anglaise qui descendait doucement vers une large pièce d'eau. Le château apparut après un autre tournant, une grande bâtisse rectangulaire recouverte de vigne vierge ; aucune tourelle ne venait égayer ses formes rigides. Je traversai un hall peuplé de

tableaux de chasse du siècle dernier pour arriver dans le grand salon qui, par de larges baies vitrées, ouvrait sur le parc. Barbara Cartland me reçut toute vêtue de bleu, elle m'expliqua familièrement : « J'en ai tellement marre d'être habillée en rose pour paraître en public que, chez moi, je porte du bleu. » Je découvris alors une femme chaleureuse, drôle et tout à fait en prise sur son époque, bien différente de l'idée qu'on pouvait s'en faire d'après ses romans. Je me souviens, lors d'une autre visite au château vers 1987 ou 88, au cours du repas (recettes fournies par les meilleurs grands cuisiniers français et parfaitement exécutées par son chef) qu'elle me demanda si j'avais vu le film *Chambre avec vue*. Comme j'acquiesçais, elle ajouta : « La jeune première, Helena Bonham Carter, doit jouer dans un téléfilm tiré d'un de mes romans. Elle sera parfaite, elle incarne idéalement la pureté, elle doit être encore vierge. » Comme Barbara me précisa que l'actrice était âgée de vingt-deux ans, je me permis de dire que cela me paraissait peu probable dans les milieux du cinéma. Elle trancha alors, royale : « Au contraire, c'est tous des pédés ! » (*They are all queer*). Je lui laisse la responsabilité de cette affirmation, mais on voit que le ton n'était pas le même que dans ses romans.

Le grand salon de Camfield Place était encombré d'un nombre de bibelots ahurissant qui devaient demander des heures d'époussetage à la domesticité. Sur un guéridon, Barbara me montra une petite photo, il s'agissait de son premier mari Alexander McCorquodale, plus loin elle désigna une autre petite photo, son second mari Hugh McCorquodale, cousin germain du précédent. Enfin, à la place d'honneur, elle s'arrêta devant une grande photo représentant un homme en uniforme d'amiral en qui je reconnus sans peine l'ancien vice-roi des Indes. « Lord Mountbatten, qui fut mon très grand ami, me dit-elle. Nous avons écrit un livre ensemble, *L'amour à la barre*. » En publiant ce livre, quelques mois plus tard, je constatai qu'il était effectivement préfacé par Mountbatten. Peut-être l'avaient-ils écrit ensemble, après tout.

Si Barbara aimait les hommes, en revanche elle n'aimait pas les femmes qu'elle tenait pour des créatures inférieures. J'en eus une démonstration éclatante lors d'une autre visite au château. Nous nous tenions dans le grand salon, elle, Ian, sa secrétaire et sa gouvernante, plus ses deux chiens, un labrador noir et une bestiole blanche pleine de poils qu'elle affectionnait tout particulièrement. La bestiole poilue ronronnait ce qui est assez inhabituel pour un chien et j'eus le malheur de dire : « C'est étrange, elle ronronne. » Barbara me reprit aussitôt : « Ce n'est pas une "elle", c'est un "il". Je suis la seule "elle" ici. » Qu'étaient donc les deux femmes présentes ? Des « it », des choses neutres sans doute. Glauque, n'est-ce pas ?

Elle n'écrivait jamais directement ses romans, mais les dictait à sa

secrétaire à demi allongée sur un sofa. On a parlé d'une armée de nègres, non, Barbara Cartland dictait bien ses bouquins, je l'ai vu faire plus d'une fois, en revanche je ne suis pas sûr qu'elle ait jamais pris le temps de les relire. Ce système lui permettait d'en terminer plusieurs par mois, jusqu'à une douzaine une fois. Plus elle avançait en âge plus la virginité de l'héroïne lui tenait à cœur, comme si une fille perdait tout intérêt du jour où un mec avait poussé la porte de son minou. Pourtant, elle-même, avait eu deux maris, on lui avait prêté des aventures et ses trois enfants étaient là pour attester de sa sexualité. Un jour, je lui rappelai la maxime marxiste (Groucho) bien connue, « Il est plus facile de répondre à la curiosité d'une vierge que de satisfaire une femme d'expérience », elle rit et approuva. Puis je poursuivis en disant : « Admettons qu'il soit idéal d'épouser une fille pure, mais on ne peut pas la garder dans cet état, ou alors elle se taille en courant. » Elle soupira et me dit : « C'est tout le problème des relations de l'homme et de la femme. »

La dame en rose aimait bien venir en France, d'abord en souvenir de son second voyage de noces, ensuite parce qu'elle visitait tour à tour tous les grands restaurants de France. Malgré son âge déjà avancé, elle n'hésita pas à participer à l'émission *Champs-Élysées* de Michel Drucker puis, par deux fois, à *Sacrée soirée* de Louvin et Foucault. Comme toute star qui se respecte, elle ne tolérait pas d'attendre, or, chez Drucker une répétition était nécessaire, sans doute pour éviter un dépassement d'horaire. Il me dit que l'exigence de Barbara n'était rien en comparaison de celles de certaines jeunes vedettes et qu'il était normal de ne pas faire attendre une personne de son âge. Michel Drucker me promit donc qu'elle serait prise dès son arrivée au studio et je dois dire qu'il tint parole allant jusqu'à interrompre Patrick Sébastien en plein sketch. Elle chanta *Un jour mon prince viendra*, l'air de *Blanche Neige* qu'elle avait enregistré jadis accompagnée du London Symphonic Orchestra et se déclara charmée du show et de la courtoisie de Drucker à son égard. Quelques années plus tard elle fut la vedette de deux *Sacrée soirée* où elle fut sensible aux milliers de pétales de roses qui tombèrent du plafond à son arrivée. L'heure précédant l'émission avait été plus chaotique car on lui avait attribué une loge sans toilettes privées. Elle voulut aussitôt tout abandonner là et rentrer à l'hôtel, Alexis O. et moi eurent toutes les peines du monde à la calmer, puis Foucault nous fit dire qu'on lui avait trouvé une loge selon son gré. L'assistante qui nous y conduisit me souffla à l'oreille : « C'est une loge des cocogirls, j'espère qu'il n'y en a pas une qui traîne par là en costume. » En fait, nous rencontrâmes seulement Stéphane Collaro qui assista, stupéfait, à l'envahissement de ses quartiers par Dame Cartland. Pour Alexis et moi aussi, ce fut une sacrée soirée !

Barbara vécut presque quatre-vingt-dix-neuf ans, à deux mois près. Elle demeura un véritable roc jusqu'aux toutes dernières années, puis son ouïe se détériora et, à la fin, sa vue. Lors d'une de mes visites annuelles au château, je constatai qu'elle parlait désormais à toute vitesse, néanmoins la rencontre et le déjeuner se passèrent normalement. Au retour, Ian McCorquodale me ramena à Londres, comme à l'ordinaire il parlait peu en présence de sa mère et nous discussions lors des trois quarts d'heure du trajet du retour. Ce jour-là il me dit, avec cet humour à froid typique des Anglo-saxons : « Votre conversation avec ma mère était très intéressante aujourd'hui, Jacques. Elle parlait si vite que vous ne compreniez manifestement pas ce qu'elle disait, et, comme elle est récemment devenue sourde, elle n'entendait pas ce que vous lui répondiez. Le résultat était proprement surréaliste. »

Au fil des ans, les éditeurs d'ouvrages de librairie de Barbara Cartland disparurent ou ne purent suivre notre rythme, il nous fallut assurer nous-mêmes la traduction de nombreux titres. Nous avions certes des traducteurs extérieurs qui travaillaient pour nous, mais ils étaient spécialisés en science-fiction puisque la collection s'était petit à petit mise à publier un nombre croissant d'inédits. Rares furent ceux qui acceptèrent de passer de Philip K. Dick à Barbara. Un ancien rédacteur de *Fiction* fut l'un de ceux-là, ces petits romans d'amour le délassaient, dit-il à la collaboratrice chargée du service des traductions. Il demanda seulement à les signer d'un pseudonyme. Et puis un jour, en eut-il assez ? Abusa-t-il de la dive bouteille ou d'autre chose ? Nous ne le saurons jamais car il mourut prématurément quelques mois plus tard. Toujours est-il qu'il rendit ponctuellement sa traduction, mais que ma collaboratrice fut surprise d'y découvrir pour héroïne une jeune fille suffragette qui pratiquait les amours saphiques dans le dortoir de son couvent ! Inquiète, elle se reporta au texte de Cartland où rien de tout cela ne figurait, comme on pouvait s'en douter. Pire, pour terminer, elle trouva un dernier chapitre surajouté où l'on racontait avec force détails la nuit de noces de la virginale héroïne. Clairement, après tout ce qu'elle avait découvert avec ravissement cette nuit-là, elle aurait pu devenir sous-maîtresse dans un bordel. Tous les professionnels de la SF à qui je racontai l'incident hurlèrent de rire, j'appréciai moins en tant qu'éditeur. J'imaginai sans peine l'effarement des lectrices et le scandale qui en aurait résulté si le livre était paru ainsi, heureusement ma collaboratrice rétablit le texte original et supprima tous les fantasmes du traducteur.

Je racontai la chose à Ian McCorquodale lors de notre rencontre suivante, il ne sut trop s'il devait en rire ou s'en indigner et se contenta de dire : « Oh ! si ma mère avait vu ça ! J'espère que vous avez viré ce traducteur. » Je lui répondis que son décès l'avait mis à

l'abri de tout reproche. Je ne pense d'ailleurs pas qu'il ait imaginé que son texte paraîtrait tel quel, il avait dû trouver la plaisanterie très drôle et, comme J'ai lu est une maison sérieuse, il savait que sa traduction ne partirait pas à l'imprimerie sans être relue. Tous les éditeurs ne le font pas, je me souviens d'un polar paru aux Presses de la Cité voici bien des années qui eut un sort surprenant. On le confia à la traductrice la plus rapide de Paris (genre le colt le plus rapide de l'Ouest). Là où il faut un mois pour traduire un roman policier, elle mettait cinq jours. Il est vrai qu'elle ne lisait même pas le livre avant de commencer et, à mon avis, le texte passait directement d'une langue à l'autre à travers les doigts de cette femme sans faire un détour par son cerveau ! Le texte anglais du polar étant trop long, on lui demanda de l'élaguer ici et là pour le réduire d'un quart environ. Elle le fit, et sa traduction, que personne n'avait relue, parut. Aussitôt les lettres de lecteurs frustrés commencèrent à arriver : « On nous apprend en dernière page que l'assassin est Untel, mais il n'y a aucun personnage de ce nom qui apparaisse dans le livre. » Évidemment, elle avait coupé tous les passages où apparaissait ce personnage. Néanmoins pas un reproche ne fut adressé à cette traductrice, qui d'autre qu'elle aurait pu traduire un bouquin en moins d'une semaine ?

Pour en revenir à l'obsession de pureté de Cartland, la science-fiction a elle-même souffert de ce refus de la sexualité féminine et a longtemps dénié tout droit à l'orgasme à ses héroïnes, ou alors, c'étaient des monstres comme la Shambleau de C. L. Moore. On en était resté à la vision du XIX^e siècle où la femme était une fiancée virginale ou une mère de famille (comment passait-elle d'un état à l'autre ? Mystère, à moins que le Saint-Esprit...). Pas question qu'une femme ait des désirs ni même un corps (on se souvient du scandale provoqué par la publication de *Madame Bovary* de Flaubert). Au début des années 1970, j'ai échangé plusieurs lettres avec Philip José Farmer, l'auteur des *Amants étrangers* et de *La Jungle nue*, et nous avons évoqué ce problème. Farmer me parla de la réaction de John W. Campbell, le rédacteur en chef d'*Astounding SF*, lorsqu'il lui présenta *Les Amants étrangers* (une histoire d'amour entre un jeune homme et une fille d'apparence humaine, mais ovipare). « Campbell refusa le texte en ajoutant quelques remarques, du genre "ça m'a donné la nausée", etc., m'écrivit Farmer. Apparemment John pensait que mon texte aurait des effets similaires sur ses lecteurs. Bien au contraire, à mon avis, je pense que la SF est idéale pour traiter des sujets qui parlent de biologie et de sexe ; après tout, cela est lié à l'appareil génital et à la reproduction, à la haine et l'amour, à l'agressivité et à la timidité, à l'excrétion et à l'ingestion. Ce sont là des sujets d'extrapolation légitimes pour la science-fiction. [...] Si un homme a

une érection en voyant passer une jolie fille, ou si une femme sent ses pointes de seins durcir en apercevant un beau mec, je n'hésite pas à en parler dans la mesure où ces faits ont une importance dans l'histoire. [...] L'érotisme, pour employer votre expression, est aussi important que n'importe quelle autre motivation de l'espèce humaine. C'est aussi important que l'appât de l'or ou du pouvoir, que la santé ou la maladie, que la naissance ou la mort. Tout ce qui fait que les gens sont ce qu'ils sont est important et l'érotisme est un des plus puissants moteurs des femmes comme des hommes. Une fille frigide, un type impuissant, un fou du sexe, un prêtre célibataire, etc., sont bien plus motivés par l'érotisme qu'un homme et une femme qui ont un mariage heureux. L'écrivain doit parler de tout cela. »

En fait, il fut bien question de sexe, même d'un viol, dans un des romans de Barbara Cartland, son quatrième. C'est elle-même qui me l'a révélé sans m'en citer le titre car elle ne permettait plus la réimpression de cet ouvrage. Elle ajouta qu'elle regrettait encore de l'avoir écrit car il fut lu par une jeune fille américaine, Rosemary Rogers, et la fit fantasmer. Plus tard, devenue romancière à son tour, Rogers créa le genre du « *bodice ripper* » (arracheur de corsage) où l'héroïne est généralement prise de force au début du roman (mariée contre son gré, capturée par des pirates, vendue comme esclave, ou même violée) par un homme dont elle se découvre amoureuse à la fin de l'histoire. Un jour, dans une Convention dédiée aux romans d'amour, Rosemary Rogers rencontra Cartland et lui dit que la lecture de ce roman avait décidé de sa carrière. Dame Barbara ne s'en consola jamais tout à fait.

1982

où l'on rencontre le maître du non-A

LITTÉRATURE :

La Couleur pourpre d'Alice Walker

Le Printemps d'Héliconia de Brian Aldiss

La Liste de Schindler de Thomas Keneally

BANDE DESSINÉE :

Brouillard au pont de Tolbiac de Tardi, d'après Léo Malet

Il gioco de Milo Manara (en France : *Le Déclat*, 1983)

CINÉMA :

Blade Runner de Ridley Scott

Greystoke, la légende de Tarzan de Hugh Hudson

E.T. l'extraterrestre de Steven Spielberg

Videodrome de David Cronenberg

Mad Max 2 de George Miller

TV :

Fame de Ira Steven Behr

MUSIQUE :

Thriller par Michael Jackson (clip de John Landis)

« Route 66 » par Manhattan Transfer

POLITIQUE :

Massacres de Sabra et Chatila au Liban

DÉCÈS :

Jacques Tati, Aragon, Pierre Mendès-France, Georges Perec, Ingrid Bergman, Henry Fonda, Grace Kelly, Romy Schneider, Brejnev

SPORTS :

Rien

En allumant l'électricité, je constatai que la cave contenait un cercueil. Son couvercle se souleva alors, le bras d'un squelette en jaillit et un doigt décharné vint appuyer sur un commutateur. La lumière s'éteignit.

Tout amateur de SF l'aura compris, je me trouvai au sous-sol de la fameuse Ackermansion, la maison musée de Forrest J Ackerman, située sur les hauteurs d'Hollywood. C'était en 1978, Josette et moi étions allés passer nos vacances en Californie, Forrest avait tenu à nous inviter chez lui. On le nomme aux États-Unis « Mr Science-Fiction » et il est certainement l'un des tout premiers amateurs du genre. « C'est en octobre 1926 que je suis devenu un fou de SF, m'expliqua-t-il. J'étais devant un kiosque de Santa Monica Blvd quand le numéro d'*Amazing Stories* jaillit littéralement du présentoir et ce fut comme s'il me parlait. "Emmène-moi à la maison, petit garçon. Tu vas m'aimer." J'avais alors neuf ans et je n'ai pas cessé d'être accro depuis. »

Je ne puis résister au plaisir de citer ici un extrait de la fameuse lettre que Forry écrivit au courrier des lecteurs de *Science Wonder* à l'automne 1929 : « Bien que j'aie seulement douze ans, j'ai pris un très grand plaisir à lire vos magazines pendant les quatre dernières années. Poussons une grande acclamation en faveur de *Science Wonder Stories*, hip, hip, hip, hourrah ! » Cinq ans plus tard, en 1934, il devint membre de la Science-Fiction League qui faisait passer un examen aux nouveaux membres avant de les admettre. À la question : « Quels sont les deux plus actifs fans de SF ? » Ackerman cita un seul nom et ajouta : « Soyons modeste », réponse qui fut acceptée. Par la suite Forrest devint le collectionneur numéro un du genre, puis il créa le magazine *Famous Monsters of Filmland* en 1958, composa de nombreuses anthologies et devint l'agent littéraire de plusieurs auteurs de premier plan (entre autres van Vogt). Il est également renommé pour ses mauvais jeux de mots (qu'il m'a épargnés, je n'aurais rien compris) et pour son utilisation d'une écriture simplifiée qu'on rencontre chaque jour aujourd'hui sur Internet (par exemple il se plaît à orthographier phonétiquement *4e* son diminutif Forry, soit 4 pour « four » et la lettre e qui se prononce i en anglais). Toutefois, s'il est adoré des fans, Forry est rejeté par les tenants d'une SF littéraire et

intellectuelle qui déclarent : « Certes, il fut un grand fan dès l'âge de douze ans, et il l'est encore, mais il a toujours douze ans. »

Il est vrai que la plaque de la Cadillac de Forry porte les lettres SCI FI comme numéro minéralogique (c'est légal en payant aux É.-U.), et que, pour lui, l'âge d'or de la SF se situe résolument dans les années 1920-1930, mais Forrest sut aussi être un homme d'affaires avisé et un bon rédacteur en chef. En tout cas j'ai trouvé en lui un ami fidèle, dévoué et généreux. Lors d'un de ses séjours en France où il était venu dîner à la maison en compagnie de Georges Gallet et Pierre Barbet, je lui présentai Barbara alors âgée de neuf ou dix ans. Il avait pensé à lui apporter un petit cercueil transparent monté en pendentif qui contenait une poudre grise. « Ce sont des cendres de Dracula », lui dit-il sans rire et, depuis, elle affirme que son intérêt pour les vampires remonte à ce jour-là. Quant au musée d'Ackerman, aujourd'hui vendu aux enchères malheureusement, il était tout simplement stupéfiant. On y trouvait tous les livres, tous les magazines, toutes les maquettes de monstres ou d'extraterrestres, tous les jouets en rapport avec la SF, mais aussi un grand nombre de peintures et sculptures par les plus grands artistes du genre. En particulier plusieurs des fameuses couvertures de *Weird Tales*, peintes par Margaret Brundage, étaient là, de fragiles pastels si frais qu'on les aurait crus réalisés la veille. On y découvrait aussi la femme robot de *Metropolis*, sculptée d'après le corps de l'actrice Brigitte Helm et, bien sûr, une photo grandeur nature de Vampirella, le personnage de BD dont Forry avait eu l'idée. C'était la caverne d'Ali baba et j'y passai de nombreuses heures ahuri, tétanisé. Des livres et magazines en double tapissaient une petite pièce, j'y aperçus le numéro 2 d'*Astounding Stories* (février 1930) qui manquait à ma collection, il cotait trois cents dollars, aussi je n'offris pas de l'acheter. À mon départ, Forrest me remit une enveloppe de papier kraft fermée, une fois à l'aéroport, j'y découvris le magazine rarissime.

L'épouse d'Ackerman, Wendayne, était d'origine autrichienne et parlait le français et l'allemand. Elle traduisit des romans de Pierre Barbet qui furent publiés avec succès par Donald Wollheim dans DAW Books, et de nombreux titres de la série allemande *Perry Rhodan*. Wendy fut autant une mère qu'une épouse pour Forry et il ne se remit jamais tout à fait de sa mort tragique. Au cours d'un voyage en Italie en 1990, un voyou asséna un coup de marteau sur la tête de Wendayne pour lui voler son sac. Il l'avait frappé à travers la vitre baissée de la voiture louée par Ackerman, néanmoins le coup avait été si violent qu'il la blessa grièvement. Il y avait alors une grève des avions et Forrest prit la mauvaise décision, au lieu de confier sa femme aux chirurgiens italiens, il la fit transporter en voiture à travers toute la France, puis embarquer pour l'Angleterre. Elle fut seulement

prise en charge à son retour à Los Angeles, beaucoup trop tard, ne se remit jamais du coup reçu et mourut quelques mois plus tard. Josette et moi en fûmes particulièrement attristés car c'était une femme charmante qui avait toujours été très chaleureuse à notre égard.

A. E. van Vogt habitait lui aussi les hauteurs d'Hollywood à peu de distance de la Ackermansion. Autant la maison de Forry était claire, autant celle de Van, meublée en style chinois de je ne sais quel siècle, était sombre. C'était, je crois, la première femme de Van, l'écrivain Edna Mayne Hull que nous avons rencontrée en 1973, deux ans avant sa mort, qui avait choisi ce décor. Je connaissais Van depuis Rio, j'avais réédité nombre de ses romans et nous avions des relations très amicales. J'ai lu dans un article paru aux États-Unis que j'étais un « ami personnel » de van Vogt. C'est un peu exagéré car nous ne nous sommes rencontrés qu'une demi-douzaine de fois, en revanche nous avons souvent correspondu. Tout en étant d'abord aisé, il était difficile d'avoir un contact verbal profond avec lui, parfois il était ailleurs, à d'autres moments il paraissait avoir tout oublié de son œuvre passée. Deux incidents marquèrent son enfance, me raconta-t-il. Élevé par un père qui lui avait enseigné des notions d'équité et de justice, il vit ces notions mises à mal par la force brutale. Un jour il se porta au secours de son jeune frère battu par un gamin de huit ans, l'âge de Van ; or ce dernier reçut la raclée de sa vie, pourtant le bon droit était de son côté. Le second incident eut lieu quatre ans plus tard, alors que Van évitait désormais la brutalité de ses camarades, son instituteur lui arracha un livre de contes de fées des mains et lui ordonna d'aller jouer dans la cour, en ajoutant qu'il n'avait plus l'âge de ce genre de récit. C'est peut-être cela qui empêcha son intérêt pour la SF de s'éveiller le jour où il acheta un exemplaire d'*Amazing Stories* en novembre 1926 ; il n'accrocha pas et abandonna le magazine dès qu'Hugo Gernsback en perdit le contrôle. Aussi ses premières œuvres publiées le furent-elles dans des magazines d'histoires sentimentales, de « confessions vraies », et il ne lut plus une ligne de science-fiction jusqu'en 1938.

« Cette année-là, m'écrivit-il, j'achetai un numéro d'*Astounding Science-Fiction* qui contenait *La Bête d'un autre monde* de Don A. Stuart (pseudonyme de John Campbell). J'en ai bien lu la moitié à côté du kiosque à journaux, puis j'ai acheté le magazine, afin de pouvoir terminer l'histoire chez moi. Enthousiasmé par la qualité du récit, j'envoyai aussitôt à Campbell (alors rédacteur en chef) une idée pour une histoire de SF. S'il ne m'avait pas répondu, je ne serai probablement jamais devenu écrivain de science-fiction. Mais il me répondit et, je l'appris plus tard, il répondait à toutes les lettres de ce genre. Encouragé, j'écrivis deux récits, *Le Caveau de la bête* et *Black Destroyer* (ce texte correspond aux six premiers chapitres de *La Faune*

de l'espace). » L'essentiel de l'œuvre de van Vogt paraît alors, de *Slan* (1940) au *Monde des non-A* (1945), et tout le désignait pour rester de longues années l'auteur numéro un du genre.

Il n'en fut rien car, en mai 1950, un article de L. Ron Hubbard, *La Dianétique*, parut dans *Astounding* et bouleversa la vie de Van et celle de sa femme Edna. A. E. van Vogt devint bientôt président de la branche californienne de la Dianétique, charge qu'il occupait encore lors de mon voyage à L.A. Cette dianétique peut être grossièrement définie comme une sorte d'auto-analyse dont le but est de vous rendre « clear », c'est-à-dire sain d'esprit. De la part de van Vogt c'était la même quête de la santé qui l'avait poussé à étudier le non-A, c'est-à-dire la philosophie non aristotélicienne exposée par Alfred Korzybski dans l'illisible *Science and Sanity*. On sait que le nom du héros du *Monde des non-A*, Gosseyn, correspond phonétiquement à *Go sane*, c'est à dire « celui qui va sain d'esprit ». Mais Van abandonna le non-A pour la Dianétique et s'y consacra à un point tel qu'il cessa presque d'écrire pendant les quinze années suivantes et continua de la défendre jusqu'au jour où la maladie d'Alzheimer la lui fit oublier comme le reste. Je vais maintenant citer une lettre qu'il m'écrivit voici des années où l'on verra jusqu'à quelles extrémités sa passion pouvait le pousser : « Nous avons récemment tenu une conférence sur la Dianétique, que je représentai, et où la contradiction était apportée par un non-A et un existentialiste. Croyez-le ou non, du moins en ce qui concerne l'auditoire, l'homme qui représentait le non-A a gagné, si tant est qu'une personne puisse "gagner" au cours d'un débat. En tant qu'hôte, je n'avais pas voulu me montrer trop agressif vis-à-vis des deux autres orateurs et je m'étais contenté de remarques subtiles qui passèrent par-dessus la tête des auditeurs. Comme cette séance a été enregistrée sur bande magnétique pour être envoyée à tous nos membres, je vais devoir y porter remède et retoucher l'enregistrement. Il n'est pas question que la Dianétique ne triomphe pas même, si pour cela, je dois ajouter des phrases que je n'ai pas prononcées devant les invités. » Grâce en soit rendue aux Dieux infernaux, van Vogt refusa de suivre Hubbard sur les rives brumeuses de la Scientologie, à quelles extrémités cela ne l'aurait-il pas mené ?

Cette petite halte en 1978 achevée, venons-en à l'année 1982, même si elle eut moins d'importance pour la France que 1981. Il n'en va pas de même du point de vue des éditions J'ai lu. En effet, c'est le premier juillet 1982 que Frédéric Ditis quitta volontairement la maison qu'il avait fondée vingt-quatre ans plus tôt. Comment en était-on arrivé là ?

Revenons encore une fois en arrière. 1980 fut une année exceptionnelle pour la maison grâce à la parution de deux best-sellers,

dont l'un en deux volumes, vendus à cinq cent mille exemplaires chacun dans l'année. Pour une fois ces ventes vinrent s'ajouter à celle des autres livres et non les remplacer, par suite J'ai lu écroula pour la seconde fois de son histoire douze millions et demi de volumes. Ces best-sellers ont une histoire, le premier me valut de me faire engueuler trois fois par Ditis. C'était un bouquin qui avait pour titre *Le Droit du père*, d'Avery Corman, et était publié chez Robert Laffont. Il m'avait paru intéressant et je l'avais acheté tout en demandant l'autorisation de changer son titre qui faisait penser à un manuel de la faculté de droit de la rue d'Assas. Cette autorisation me fut accordée et, une fois encore, le hasard (ou la chance) vint à mon aide. Il existe toujours un délai d'environ un an entre l'achat d'un livre paru en édition de librairie et sa publication en poche, pendant ce délai ce roman fut adapté au cinéma sous le titre *Kramer contre Kramer*. Le film fut un triomphe, ce qui entraîna le succès du livre jusqu'alors passé inaperçu. Mais, auparavant, Frédéric m'avait traité de dément pour avoir acheté *Le Droit du père* et il explosa en le voyant apparaître au programme suivi de la mention « titre à venir ». Ensuite, naturellement, après la sortie du film, il approuva l'achat. Puis, l'année suivante, il me reprocha de ne pas voir au programme « un bouquin aussi costaud » que *Kramer contre Kramer*. « Il y est, lui répondis-je avec aplomb, mais il s'appelle encore *Le Droit du père* ou quelque chose comme ça. » Il n'insista pas.

Le second livre était intitulé *Les oiseaux se cachent pour mourir* d'une Australienne alors inconnue, Colleen McCullough. Je le ramenai à la maison pour le parcourir et il me tomba des mains, je n'aime déjà pas les curés, mais un curé amoureux, là c'était trop ! En revanche Josette se mit à le dévorer avec passion et me conseilla de le faire paraître en poche, ce qu'elle ne faisait habituellement jamais. Il en fut de même pour la lectrice à qui j'avais confié le bouquin, aussi j'adressai la lettre suivante à Pierre Belfond, un homme charmant et plein d'humour : « Cher Pierre, Je vous remercie de m'avoir proposé de rééditer *Les oiseaux se cachent pour mourir*, de Mrs McCullough. Pour être sincère, je n'ai pas pu dépasser la page cinquante, mais ma femme et nos lectrices l'adorent, alors voici ma proposition... » Il me répondit par retour du courrier : « Cher Jacques, Je suis étonné que vous soyez allé si loin dans la lecture de ce roman, je ne pensais pas que vous dépasseriez la page dix. D'accord pour votre proposition, vous pouvez me faire parvenir le contrat. » Là aussi, le hasard avait été de mon côté, j'aurais pu ne pas ramener le livre chez moi (il était gros et lourd), Josette aurait pu ne pas l'aimer ; la seule lectrice m'aurait-elle décidé ? *Chi lo sa ?*

En février 1981, je publiai *L'Héritage Greenwood*, le premier roman consacré à mon héroïne de romans policiers, Carol Evans. J'avais créé

ce personnage en 1964 dans les pages de *Mystère Magazine* sous le pseudonyme de Luc Veyrac, puis une nouvelle la mettant en scène était parue dans le numéro du 17 juin 1965 du magazine *Elle*. Toutes les sortes de détectives avaient déjà été utilisées (même des chats), aussi j'avais décidé que Carol serait le négatif de Philip Marlowe, le héros de Raymond Chandler. C'était un détective privé, homme de gauche, hétérosexuel et répugnant à tuer, Carol serait un agent du gouvernement (CIA), d'extrême droite, homosexuelle et portée à tirer sur tout ce qui bougeait, d'où son surnom « la Tueuse ». En 1980, la directrice des Presses de la Renaissance insista pour que j'écrive un roman chez elle. Je refusai d'abord, puis j'ajoutai : « Ou alors ce sera un polar politiquement très incorrect. » Elle accepta et je fis reprendre du service à Carol Evans, toujours en négatif de Marlowe. Dans *L'Héritage Greenwood*, on la retrouve à Los Angeles, mise en disponibilité de la CIA pour tendance à la folie homicide, qui mène une enquête privée sur l'enlèvement d'une jeune fille à Malibu Beach. Dans la nouvelle de Raymond Chandler, *Bay City Blues*, on voit Marlowe se faire tabasser par deux flics pourris de Bay City ; dans le second chapitre de mon roman, Carol passe à tabac deux policiers non moins pourris de Bay City. Pour faire accepter un personnage aussi paroxystique et, pour tout dire, peu sympathique, j'écrivis le livre à la première personne ce qui facilite l'identification au lecteur. Je m'attendais néanmoins à un échec : non, il se vendit quelques exemplaires du bouquin, au point que neuf romans des aventures de Carol Evans sont parus à ce jour.

Avril 1981, J'ai lu publia son premier roman inédit de littérature générale, *Fleurs captives* de V. C. Andrews. Ce livre avait eu un sort curieux aux USA. Il n'avait pas été jugé de qualité suffisante pour paraître d'abord en édition de librairie et avait été publié directement en poche. Après trois millions d'exemplaires vendus outre-Atlantique, ses éditeurs reconnurent leur erreur et il eut droit enfin à une belle édition cartonnée et en grand format. En France, il avait été refusé partout et notre *scout* new-yorkaise (dans notre métier une *scout* ne va pas repérer la piste des Indiens, mais recherche de bons titres à traduire) m'en avait envoyé un exemplaire. Le roman m'intéressa, (quatre enfants cachés dans un grenier pendant des mois par une mère qui n'avait pas osé avouer leur existence à son nouveau mari) et je l'achetai. Le succès de ce livre, puis de ses trois suites, puis d'une nouvelle série, fut phénoménal aussi bien dans J'ai lu que, plus tard, dans le club France Loisirs auquel je cédai les droits. Un jour l'éditeur américain me téléphona pour me demander comme un service de déjeuner avec Virginia C. Andrews. « Elle est si terrible que ça ? » demandai-je, surpris. Il me répondit que c'était une grande malade. Je vis arriver au restaurant une femme encore jeune, aux trois quarts

couchée dans un fauteuil orthopédique, la tête renversée et dont les yeux fixaient toujours le plafond. Elle était accompagnée de sa mère, le type même de la vieille Américaine bourgeoise et caquetante. Cette dame ne s'occupait même pas de sa fille qui perdait la plus grande partie des aliments en tentant de les porter à sa bouche sans les voir. En revanche son esprit n'avait pas été atteint et Virginia Andrews était une femme intelligente. La présence d'une de mes collaboratrices, Yvette Renoux, me fut d'un grand secours dans cette épreuve. Virginia mourut quelques années plus tard, non sans avoir écrit un roman où une jeune femme valide se débarrasse de son insupportable vieille mère en poussant son fauteuil roulant dans un escalier. Cela ne m'étonna qu'à moitié. En revanche quelle ne fut pas ma surprise, trois ans après son décès, de me voir proposer un nouveau roman de V. C. Andrews à la Foire de Francfort. « Elle vient de l'achever », me dit la jeune femme chargée de la vente des droits de traduction. « Ce ne serait pas plutôt un fantôme qui l'aurait écrit sous sa dictée dans la tombe ? » demandai-je. En anglais, un « nègre » se nomme un écrivain fantôme (*ghost writer*). « Comment, elle est morte ? s'exclama la jeune femme. Ah ! les salauds, ils auraient pu me le dire. » Devant les protestations des critiques dans le monde anglo-saxon et des éditeurs étrangers de Virginia, l'éditeur américain se résigna à publier les « nouvelles » œuvres du nom « V. C. Andrews TM », c'est-à-dire *trade mark*, comme pour un objet manufacturé. Après tout Robert Howard, l'auteur de Conan le barbare, a bien consacré huit recueils de nouvelles à ce personnage de son vivant, et près de soixante romans sont parus depuis la mort de Howard.

Le ciel paraissait donc sans nuage chez J'ai lu, si ce n'est des tensions persistantes avec notre diffuseur et actionnaire principal, Flammarion. Mais ces tensions duraient depuis vingt-trois ans et il n'y avait pas lieu de s'en inquiéter. Quel éditeur peut affirmer être satisfait de son diffuseur ? La machine roulait, parfaitement huilée. En octobre 1981... Oui, je sais, il y eut mai 1981 avant. Alors, arrêtons-nous-y un instant. J'avais rencontré une fois François Mitterrand sur le plateau de l'émission littéraire *Italiques*, il venait parler d'une réédition de Maupassant. Je dois dire qu'il nous bluffa tous par l'élégance de son phrasé et la hauteur de ses vues, c'était un maître. Il n'avait pas la moindre idée de qui j'étais en arrivant, il me salua d'un aimable « Bonsoir, Jacques Sadoul » à son départ comme s'il m'avait toujours connu. C'était aussi un homme politique. Naturellement, j'ai été heureux de le voir accéder à la magistrature suprême et je ne reconnais à personne un « droit d'inventaire ». Comme chacun de nous, il a fait ce qu'il a pu, et c'était quand même mille fois mieux que les successeurs du général de Gaulle dont j'ai déjà oublié les noms.

Donc en octobre 1981, comme chaque année, la Foire du livre de

Francfort réunissait en Allemagne toute l'édition mondiale. Elle se tient dans un lieu kafkaïen composé d'une succession de hangars géants où chaque éditeur loue un box pour présenter sa production. Cet endroit cauchemardesque est surveillé par des policiers dont les uniformes me rappelaient fâcheusement ceux des « touristes » qui visitaient la France entre 1940 et 1944 et je m'y suis toujours senti mal à l'aise. On y vend les droits des livres, pas les ouvrages eux-mêmes sauf dans le hall réservé aux libraires allemands. J'ai lu n'avait pas de stand à lui, quelques exemplaires de nos productions figuraient chez Flammarion, nous avions trop peu de droits de livres à vendre. Une fois cependant, dans un couloir, un éditeur espagnol repéra mon nom sur mon badge et me demanda si je possédais les droits des *Livres maudits* de Jacques Bergier. Comme je répondais par l'affirmative, il me fit une proposition que j'acceptai. De retour à Paris, je fis part de cette vente à la sauvette à mon assistante, Clotilde. « À quel éditeur ? » eut-elle la perfidie de me demander, se doutant que j'avais dû oublier. « Eh bien, à vrai dire, je ne me souviens ni de son nom ni de celui de sa maison d'édition et j'ai perdu la carte qu'il m'a donnée, dus-je reconnaître. Mais que ça ne vous empêche pas de le contacter pour lui réclamer le contrat. » Soyons clair, je n'ai de leçon de mauvaise foi à recevoir de personne. Heureusement le confrère espagnol avait prêté plus d'attention que moi à notre rencontre, après tout il était demandeur, et nous envoya un contrat. À l'époque Clotilde, une charmante jeune femme qui sait veiller à tout (en fait la maison aurait très bien pu se passer de moi et non d'elle), était depuis peu à J'ai lu, mais elle avait déjà appris à me connaître. Lors de notre première rencontre, elle répondait au téléphone à une collaboratrice dépressive qui déclarait vouloir se tuer si je n'acceptais pas de lui parler : « Raison de plus pour ne pas la prendre, » lui dis-je ; c'est de ce jour que date notre amitié. Durant les seize années de notre collaboration, elle nota toutes les bêtises et autres énormités que je proférais souvent. Le matin de mon départ à la retraite, en 1999, elle me remit un petit J'ai lu hors commerce intitulé *Je suis tout ouïe d'un œil distrait* qui réunissait ces « aphorismes » sous forme de recueil. Je lui avais répondu la phrase-titre, paraît-il, un jour où, me voyant regarder ailleurs tandis qu'elle parlait, elle m'avait dit : « Vous ne m'écoutez pas, Jacques. »

En 1981, c'est également dans un couloir, allant d'un rendez-vous à un autre, que j'achetai *E.T. l'extraterrestre* de William Kotzwinkle. Je rencontrai l'agent littéraire qui représentait ce livre pour la France et elle me déclara : « Je vends un roman de SF qui est tiré du scénario du prochain film de Spielberg. Ça s'appelle *E.T.* quelque chose. » Je lui demandai si elle avait un texte ou, au moins, quelques pages à lire. « Je n'ai encore rien, me dit l'agent, et je ne sais pas de quoi ça parle.

Mais, pour l'instant, l'à-valoir n'est pas cher, personne n'en a encore entendu parler. » Dans ces cas-là, il faut savoir prendre une décision très vite, ainsi que j'ai l'habitude de le répéter : mieux vaut prendre une mauvaise décision que pas de décision du tout. J'achetai *E.T.*, c'est le cas de le dire, les yeux fermés, et le livre eut le succès qu'on imagine lors de sa parution en novembre 1982.

Mais, à ce moment-là, Frédéric Ditis ne faisait plus partie de la maison, de sa maison serait mieux dire. Jamais je n'ai vu mieux illustrer la maxime bien connue : « Les Dieux aveuglent ceux qu'ils veulent perdre. »

Tout commença par un banal déjeuner avec Jean-Claude Lattès, devenu alors le directeur du livre chez Hachette. À son retour, Ditis, amusé, me dit : « Lattès m'a proposé de me confier toute la grande distribution Hachette. Naturellement, j'ai refusé. J'ai soixante-deux ans, j'ai créé J'ai lu, je mourrai avec. » La proposition était moins farfelue qu'elle n'en avait l'air, l'idée sous-jacente était d'amener Flammarion à vendre J'ai lu à Hachette, Frédéric aurait été alors à la tête de la plus grosse entité éditoriale française. Cinquante millions de volumes vendus par an entre le Livre de Poche, J'ai lu, Marabout, le Masque et les Bibliothèques verte et rose. Ditis n'était pas dupe de la manœuvre car il ajouta : « Naturellement, c'est J'ai lu qu'il veut, pas moi. Il est certain que si je pars, Flammarion sera obligé de vendre. » J'en étais beaucoup moins certain que lui, d'abord J'ai lu était vital pour la maison mère, ensuite Henri Flammarion n'était pas homme à se laisser forcer la main, enfin, depuis plusieurs années déjà, c'était moi qui établissais le programme que Frédéric se contentait d'approuver. Une ou deux fois l'an, je rencontrais Monsieur Henri, comme on l'appelait, et j'avais appris à le connaître. C'était un homme avisé, affable et d'une grande culture qui était devenu éditeur par tradition familiale, il aurait préféré s'occuper d'une galerie d'art, me dit-il un jour, et, toute sa vie, il fut un grand collectionneur de peinture. Mais c'était un homme qui savait ce qu'il voulait et je ne l'imaginais pas un seul instant céder au chantage du départ de Ditis.

Malheureusement la proposition de Lattès germa en Frédéric comme une plante vénéneuse et chaque accrochage avec le service commercial le persuada un peu plus qu'il lui fallait accepter la proposition d'Hachette. Pas un instant il ne pensa qu'Henri Flammarion et ses fils garderaient J'ai lu sans lui. « Si je pars, J'ai lu ne me survivra pas deux ans », répétait-il. Finalement, il alla exposer le projet à Monsieur Henri, et lui précisa qu'Hachette et Flammarion créeraient un holding pour J'ai lu, ce qui permettrait à Frédéric de cumuler les fonctions de président de J'ai lu et de directeur de la grande distribution Hachette. Je suppose qu'Henri Flammarion tomba

des nues, en tout cas il comprit que, dans un tel cas de figure, J'ai lu serait rapidement absorbé par Hachette. « Il a cru à une lubie de ma part, me dit Ditis, déçu, au retour de son entretien, et m'a conseillé de refuser la proposition de Lattès. Il est persuadé que je ne quitterai jamais J'ai lu, eh bien, je vais démissionner, cela leur forcera la main. » Jusque-là je n'avais rien dit, espérant toujours que la raison lui reviendrait, mais l'annonce de cette démission me poussa à m'opposer à lui. « Si vous partez, Henri Flammarion vous remplacera, c'est tout. Il n'acceptera jamais de perdre J'ai lu », lui dis-je. Frédéric préféra croire d'autres voix, moins sincères, qui l'assurèrent que J'ai lu n'existait que par lui et sombrerait dès son départ. Il remit sa démission au cours d'un conseil d'administration, Monsieur Henri la refusa et partit en la laissant sur la table. Le soir même, Ditis la faisait publier dans *Le Monde*.

Henri Flammarion fit une tentative de conciliation, en vain. Comme je m'y attendais, il annonça alors qu'il remplacerait Frédéric lors d'un conseil d'administration tenu fin juin, sans préciser par qui. Frédéric Ditis me proposa, ainsi qu'à deux ou trois autres collaborateurs, de le suivre chez Hachette. S'il était parti contre son gré, je l'aurais suivi sans hésiter, mais il s'en allait de lui-même, le cas était différent. Le Livre de Poche publie de très bons livres, mais en assurer la direction littéraire ne présente aucun intérêt car, tout comme Folio, c'est une collection de *reprints*, de pures et simples rééditions. Dans J'ai lu, au contraire, je faisais paraître de plus en plus de traductions inédites, et même quelques manuscrits français ; je devenais un véritable éditeur et non plus un rééditeur. Je consultai quelques confrères, tous me dirent : « Il part de lui-même, rien ne vous oblige à le suivre. » Ditis avait toujours été un ami pour moi et il m'en coûta beaucoup de lui dire que je n'irai pas chez Hachette, ce qu'il prit très mal. Il me répéta que si Flammarion n'acceptait pas la proposition de Lattès, J'ai lu disparaîtrait avant deux ans car la direction générale de la maison mère allait le mettre au pillage, et nous nous quittâmes fâchés. Je m'étais pourtant bien gardé de lui dire que, si le nouveau P.-D.G. me laissait les mains libres, je me sentais à même de faire marcher la collection sans lui.

Charles-Henri Flammarion fut nommé à la place de Ditis à compter du premier juillet 1982 au cours d'un conseil d'administration sinistre et tendu. Monsieur Henri et son fils m'invitèrent à déjeuner, ils ignoraient si je partais avec Frédéric et moi je ne savais pas s'ils comptaient me garder ou mettre quelqu'un d'autre à la place. Le début du repas fut glacé, chacun observant l'autre, puis Monsieur Henri me demanda comment je voyais l'avenir de J'ai lu. Je leur proposai alors de créer trois nouvelles collections, une d'ouvrages érotiques, une de polars et la réédition des romans de Paul d'Ivoi, l'auteur des *Cinq sous*

de *Lavarère* qui venait de tomber dans le domaine public. L'atmosphère se détendit aussitôt, ils avaient compris que je restais. Le lendemain Charles-Henri me tint à peu près ce langage : « Je vais assurer personnellement la gestion de *J'ai lu* pendant un an, après quoi je choisirai un directeur général qui lui convienne. Pour moi cette maison est un foutoir innommable, mais les ventes sont excellentes et les résultats meilleurs encore, alors je veux comprendre. Naturellement, ce sera vous l'éditeur, mais je signerai tous les contrats afin d'être tenu au courant des achats. »

Ce partage des responsabilités fut respecté pendant les dix-sept années suivantes, durant ce laps de temps Charles-Henri me refusa un seul titre et m'imposa un seul auteur, qui d'ailleurs se vendit fort bien dans la collection. Mes rapports avec lui furent aussi amicaux qu'avec Ditis, quoique plus froids, protestantisme oblige. La prédiction de Ditis concernant les mauvaises intentions de la direction générale de Flammarion était fondée, elle considérait *J'ai lu* comme une vache à lait qu'il fallait traire quitte à ce qu'elle en crève (à l'époque, elles ne devenaient pas folles). Mais, contre toute attente, Charles-Henri devint un aussi ardent défenseur de *J'ai lu* que l'avait été son prédécesseur. Je me souviens d'un conseil d'administration où notre nouveau président rejeta sèchement je ne sais quelle prétention du directeur général de Flammarion au point que ce dernier, excédé, s'écria : « Mais enfin, Monsieur Ditis... » Il s'arrêta net, se rendant compte de ce qu'il venait de dire et tout le monde éclata de rire.

Pendant les cinq ans qu'il passa chez Hachette, Frédéric continua à prédire la mort de *J'ai lu* dans les deux ans, il se contentait de repousser l'échéance d'année en année. Il tenta de ravir les auteurs best-sellers de *J'ai lu* à l'époque, Guy des Cars, Bernard Clavel, Roger Peyrefitte qui refusèrent, et surtout Barbara Cartland à qui Jean-Claude Lattès offrit un pont d'or pour passer au Livre de Poche. Ian McCorquodale écouta la proposition d'Hachette et promit une réponse sous un mois, puis rentra à Camfield Place pour la soumettre à sa mère. Le soir même elle me fit appeler au téléphone pour la seule et unique fois de sa vie et me dit en substance : « Je suis vieille, j'ai un château, j'ai une Rolls et Diana, ma belle petite-fille, va devenir reine, alors je n'ai rien à faire de tout cet argent. Dans un mois, Ian refusera l'offre d'Hachette, ne vous inquiétez pas. » Elle tint parole, c'était vraiment une *Dame*. Je ne revis Ditis que lors de sa dernière année chez Hachette, lors d'une foire du livre, il se montra froid, mais me dit : « Vous vous êtes bien débrouillé, je ne pensais pas que vous pourriez résister à la pression des Flammarion. Continuez comme ça. » À ce que j'ai pu savoir, il regretta d'avoir quitté *J'ai lu* jusqu'à la fin de sa vie. Par deux fois, on me proposa un poste plus prestigieux que celui de directeur éditorial de *J'ai lu*, je n'acceptai même pas d'en

discuter, il faut savoir rester là où on est heureux.

Heureux, oui, car le plus grand mérite de Ditis fut d'avoir su créer une entreprise à visage humain, non hiérarchisée, où les employés venaient travailler par plaisir et pas seulement pour le chèque de fin du mois. Avec toute l'équipe, nous nous sommes efforcés de maintenir toujours un même état d'esprit et, pendant les années qui suivirent le départ de Frédéric, j'eus la satisfaction d'entendre vanter dans toutes les maisons d'éditions de Paris l'atmosphère agréable qui régnait à J'ai lu. Il n'en était pas de même partout, vers 1970 je fus amené à rencontrer le patron d'une des plus importantes d'entre elles. Nous l'appellerons Monsieur N., il avait fait installer un système d'interphone qui lui permettait d'écouter ce qui se disait dans chaque bureau sans que la personne s'en doute. L'un d'eux ne fonctionnait pas et il me fit entendre le bourdonnement qui en sortait en disant : « Tiens, c'est le directeur commercial qui dort ». C'est dans cette même maison, plus récemment, que des cadres déménagèrent entièrement le bureau d'un des éditeurs, entre midi et deux, et lui firent croire à son retour qu'il avait été viré, ce qui ne le surprit pas ! Bonjour, l'ambiance !

J'ai lu resta une maison agréable à vivre grâce aussi au directeur général engagé par Charles-Henri en 1983, Jacques Goupil, un homme chaleureux et un remarquable gestionnaire qui venait de chez Havas. Il fut d'abord effrayé par l'aspect « non hiérarchisé » de la maison et mit, malgré tout, un soupçon d'ordre, sans doute nécessaire. Son langage direct étonna quelques éditeurs à l'ancienne, mais séduisit les nouveaux ; je me souviens ainsi d'une affaire qu'il réussit après avoir déclaré à son interlocuteur, amusé : « Ce n'est pas entre gitans qu'on se dit la bonne aventure. » Goupil s'intégra rapidement à J'ai lu et n'hésita pas à créer des emplois pour compléter l'équipe. Grâce à lui les bénéfices ne cessèrent de croître, même les années où les ventes étaient moins bonnes. « C'est comme dans les hypermarchés, expliquait-il l'œil pétillant de malice, on perd sur chaque article, mais on gagne sur la quantité. » Il avait de fréquents rapports avec les dirigeants de la maison mère et fut surpris d'apprendre que je n'en avais aucun, à l'exception de Charles-Henri lui-même. Ainsi, un jour, il fut stupéfait de m'entendre répondre à un confrère qui me posait une question à propos des résultats de Flammarion : « Écoutez, je crois que cette maison a ses bureaux rue Racine, c'est tout ce que j'en sais. » Comme il me demandait s'il s'agissait d'une plaisanterie ou d'une provocation, je lui dis : « Ni l'un ni l'autre. C'est ma réponse habituelle, j'aurais fait la même devant Charles-Henri. »

En effet, durant toutes ces années, mon principal souci fut de faire oublier que J'ai lu était lié à Flammarion car nous achetions nos best-sellers à des maisons d'éditions qui étaient les adversaires directs de

notre maison mère. Le jour où Charles-Henri m'annonça fièrement que Nicole Avril avait quitté Albin Michel pour venir chez lui, je fus atterré. « Vous avez raison d'être atterré, me dit Francis Esménard, le patron d'Albin Michel, car désormais je ne vendrai plus un seul titre à J'ai lu. » Heureusement, il avait été mon éditeur et c'est un ami, aussi ne mit-il pas sa menace à exécution. À mon entrée à J'ai lu, la maison travaillait peu avec Albin Michel, aussi Francis fut un des premiers éditeurs que j'allai voir. C'était l'époque du passage du pouvoir entre son père et lui, aussi trouver un nouveau débouché poche l'intéressa. De plus nous avions presque le même âge (nés tous deux un 8 décembre à deux ans d'écart), nous avons aussitôt sympathisé et j'ai toujours pu compter sur lui malgré les liens privilégiés que sa maison entretenait avec le Livre de Poche. Lors de notre première rencontre, il m'expliqua qu'il était débordé, malade et s'était couché trop tard, discours qu'il me répéta ensuite presque à chaque rencontre, mais démenti par sa bonne mine. Peu après son départ de J'ai lu, Frédéric Ditis alla le voir pour lui démontrer, chiffres à l'appui, qu'il était beaucoup plus intéressant pour Albin Michel de céder ses titres au Livre de Poche qu'à J'ai lu. Francis l'écouta attentivement et lui répondit : « Votre démonstration est très convaincante, Monsieur Ditis, l'ennui c'est que vous m'avez fait la même l'an dernier, et que vous arriviez alors au résultat inverse. »

En revanche, du fait des regroupements dans l'édition, le nombre de maisons de littérature générale qui acceptaient de vendre leurs titres à J'ai lu baissait d'année en année. C'est pourquoi, dès son entrée en fonction, j'avais exposé à Charles-Henri (puis l'année suivante à Jacques Goupil) la nécessité pour J'ai lu de publier de plus en plus de livres inédits en français. Ils l'admirent sans peine, d'autant qu'à la fin de cette année 1982 *E.T. l'extraterrestre* avait réalisé des ventes considérables, plus de deux cent mille exemplaires en trois mois. La preuve était faite qu'un livre acheté bon marché (disons 5000 euros) à un agent littéraire pouvait rivaliser avec la réédition d'un best-seller ruineux (jusqu'à 75 000 euros, voire le double) acquis auprès d'une maison d'édition française. Il suffisait que le cinéma ou la télévision en assure la promotion. Encore fallait-il ne pas se tromper de film. Nous y reviendrons.

1986

qui vit la BD rétrécir comme peau de chagrin

CIVILISATION :

Explosion de Tchernobyl le 26 avril

LITTÉRATURE :

La Voix des morts de Orson Scott Card

La Servante écarlate de Margaret Atwood

Ça de Stephen King

BANDE DESSINÉE :

The Watchmen de Alan Moore et Dave Gibbons (*Les Vigiles*)

Les Compagnons du crépuscule (2) de Bourgeon

La Quête de l'oiseau du temps (1 & 2) de Letendre et Loisel

CINÉMA :

Peggy Sue s'est mariée de Francis Ford Coppola

Chambre avec vue de James Ivory

Aliens de James Cameron

Le Nom de la rose de Jean-Jacques Annaud

TV :

Miami Vice (*Deux flics à Miami*) de A. Yerkovitch (1984 aux É.-U.)

MUSIQUE :

J. Mood par Wynton Marsalis

Don't leave me this way par The Communards

How will I know par Whitney Houston

POLITIQUE :

Première cohabitation

DÉCÈS :

Benny Goodman, Vicente Minelli, Coluche, Simone de Beauvoir,
Cary Grant

SPORTS :

Rien

Et la BD en poche, alors, c'est pour quand ?

Cette question, je l'ai souvent entendue poser par des gamins, jamais par des amateurs de bande dessinée, encore moins par des professionnels. Les premiers tenaient trop à leurs chers (dans tous les sens du terme) albums, les autres jugeaient l'entreprise impossible, voire suicidaire. Prenons, par exemple, l'édition définitive de *La Quête de l'oiseau du temps* qui commença de paraître en 1986 sous forme de deux grands albums de 23 x 31 centimètres. Comment faire entrer ces grandes planches dans les dimensions d'un livre de poche, 11 x 18 cm ? Les formats ne sont même pas homothétiques. Vouloir introduire de la BD en J'ai lu paraissait une pure folie, nous avions d'ailleurs déjà étudié la question avec Frédéric Ditis et nous avions abandonné.

Puis, en 1985, l'idée refit surface, Jacques Goupil était aussi un amateur de bande dessinée et il sentait qu'il y avait là un terrain vierge, inexploité. Pendant des semaines, nous avons retourné le problème dans tous les sens, en vain, une fois les planches réduites les lettres des ballons devenaient illisibles. D'accord, je sais, par ma faute, ou grâce à moi, on dit aujourd'hui « bulles » mais, pour le vieil amateur que je suis, cela reste des ballons. C'est alors que le directeur du studio, Roland Deleplace, trouva la solution : il ne fallait pas considérer les planches dans leur ensemble, il fallait les remonter image par image. Ainsi, au lieu d'avoir, par exemple, dix dessins sur une page de l'album d'origine, il n'y en aurait plus que six dans l'édition de poche. Naturellement le nombre de pages augmenterait en conséquence. Encore fallait-il que les éditeurs de BD acceptent de nous céder les droits de leurs titres et que les dessinateurs ne s'opposent pas à notre projet en criant au dépeçage de leur œuvre. « À vous de jouer, voyez si vous pouvez acquérir quelques droits », me dit Jacques. Je pris mon bâton de pèlerin et commençai à faire le tour des maisons spécialisées, ce genre de question délicate se règle de vive voix, pas au téléphone. Le moins qu'on puisse dire est que ce n'était pas gagné d'avance et que mon optimisme sur mes chances de succès était voisin de zéro.

Dans un tel cas, mieux vaut commencer par aller rendre visite à un ami, il peut refuser, mais, au moins, il ne vous jette pas à la porte

comme un malpropre. J'allais donc voir Marcel Gotlib qui, après avoir créé *L'Écho des savanes* avec Claire Brétécher et Mandryka, dirigeait maintenant son propre magazine *Fluide glacial*. Le canard avait vu le jour le 1^{er} avril 1975 (date intentionnelle) et était publié par une maison d'édition nommée Audie. Il s'agissait d'un acronyme signifiant : "Amusement, Umour, Dérision, Ilarité, Et toutes ces sortes de choses", autrement dit de l'esprit *Fluide glacial* typique. J'exposai notre projet à Marcel et à son associé qui, à ma vive surprise, répondirent : « Pourquoi pas ? » Ils me demandèrent de faire exécuter au studio des essais de remontage qu'ils examineraient et soumettraient aux auteurs. Je repartis avec *Idées noires* de Franquin, le premier album des *Bidocho*n de Binet et *Pervers Pépère* de Gotlib lui-même, et je remis le tout à Deleplace. Mieux valait attendre d'avoir quelque chose à montrer avant d'aller frapper à d'autres portes. Les essais de remontage furent concluants et approuvés par les dessinateurs d'Audie, je partis donc les montrer à Albin Michel, Dupuis, Jacques Glénat, Casterman et Dargaud qui fut le seul à refuser net. Les dirigeants de Casterman me dirent : « Nous pensions vous dire non d'emblée, mais vos remontages d'*Idées noires* et de *Mafalda* sont étonnants. Si vous parvenez à en faire autant sur *La Ballade de la mer salée*, nous serons convaincus. » Dupuis préféra différer sa réponse, mais devint ensuite un des piliers de la collection avec *Gaston* et *Spirou* et *Fantasio* de Franquin, *Natacha* de Walthéry, *Gil Jourdan* de Tillieux, etc. Tous comprirent que nous ne cherchions pas à concurrencer leurs albums, plus beaux, plus luxueux, mais à trouver un nouveau public moins fortuné.

En moins de deux ans nous eûmes la plus belle collection de bandes dessinées qu'on puisse imaginer avec des auteurs tels que Binet, Brétécher, Coyote, Edika, Franquin, Geluck, Gotlib, Liberatore, Maëster, Margerin, Möbius, Pétillon, Hugo Pratt, Quino, Rosinski, Tardi, Van Hamme, Martin Veyron, Vuillemin, Walthéry, Wolinski, et les Américains Phil Davis, Alex Raymond ou Dave Stevens. À l'exception d'Astérix, Luky Luke et Blueberry, tous les grands personnages étaient là. Certains auteurs de Dargaud, toujours opposé au projet, exigèrent même de figurer à notre catalogue. Ce fut le cas de Philippe Druillet, un ami depuis l'époque où il illustrait des nouvelles d'*Hitchcock Magazine* ou des volumes du CLA pour moi, qui nous donna *Yragaël*, *Vuzz* et *Les 6 voyages de Lone Sloane*. Dans le cas de ses albums, où nombre de dessins occupent une pleine page, la technique de remontage imaginée par Deleplace était impossible, aussi Philippe Druillet se chargea lui-même de concevoir l'édition de poche. Il découpa, zooma, transforma une grande planche en une suite de petites images, le résultat fut étonnant même si, forcément, moins frappant que les immenses dessins d'*Yragaël* par exemple. Au festival

d'Angoulême, lors d'une conférence de presse, Jacques Goupil et moi fûmes violemment pris à partie par un journaliste pour le « massacre » des albums de Druillet. Philippe était dans la salle et se chargea de faire taire le détracteur sans le convaincre d'ailleurs car, en sortant, j'entendis cet homme dire à un ami : « C'est peut-être Druillet qui s'est occupé de l'édition de poche, mais c'est un massacre quand même. »

Ce journaliste n'était pas le seul à critiquer la collection, tous les puristes nous reprochaient de « réduire » les dessins. C'était parfois vrai, souvent faux, les vignettes de Gaston Lagaffe étaient presque toujours légèrement agrandies par rapport aux albums Dupuis et complétées par des culs-de-lampe dessinés spécialement par Franquin pour notre édition. Je tiens d'ailleurs à lui rendre hommage ici pour toute l'aide qu'il nous a apportée, c'était un homme charmant et généreux, malheureusement dépressif comme le sont presque tous les humoristes. Notre édition de poche l'intéressait réellement, un jour, dans son appartement de Bruxelles, il me dit aimer nos petits livres et prendre plaisir à les améliorer ; à ses yeux, ils ne dénaturaient pas son œuvre.

Notre projet amusa beaucoup les dirigeants des autres collections de poche et ils prédirent son échec à brève échéance. En fait la collection J'ai lu - BD dura dix ans, ce fut d'abord un gros succès puis l'engouement tomba et elle dut être arrêtée au début de 1996. Elle avait publié 291 titres et vendu plus de six millions cinq cent mille volumes. Les premiers ricanements passés, le Livre de Poche se mit en devoir de nous imiter en 1988 avec quelques bons titres, je n'avais pu tout acheter, mais qui avaient l'inconvénient d'être presque tous en couleurs ce qui obligeait à les vendre trop cher. La série s'arrêta vite. Un peu plus tard ce fut au tour de Pocket de voler au secours de la victoire en décidant Dargaud à lui céder ses titres, à prix d'or je suppose, mais la période de grande vogue était passée et la collection ne dura pas.

Pourquoi un tel engouement suivi d'une désaffection relativement brutale ? Je n'ai pas de réponse claire à cette question. Bien après la disparition de J'ai lu-BD des hordes d'enfants de huit à quatorze ans achetaient tous les exemplaires de la collection qu'ils pouvaient trouver lors des foires d'Angoulême. C'était là notre véritable public, ils voulaient des livres pas chers et petits (peut-être pour les lire en classe ; j'aime mieux ne pas le savoir), leurs aînés et les adultes préféraient les albums et avaient les moyens de les payer. Or les jeunes lecteurs étaient très difficiles à atteindre, sauf dans les villes où existent des FNAC ou de très grandes librairies (Furet du Nord, Molla à Bordeaux, etc.) où ils pouvaient parcourir et choisir les bouquins en toute tranquillité. Ailleurs, ils n'allaient pas dans les points de vente du livre, ou alors en compagnie de leurs parents qui étaient

bédéphobes ou partisans des albums comme dans leur jeunesse. Enfin certains libraires préféraient vendre des ouvrages cartonnés à prix fort plutôt que des poches bon marché, d'autres refusaient les petits formats par purisme, ce qui est plus défendable.

Ils auraient peut-être changé d'avis s'ils étaient venus au Salon du Livre de Paris les jours où un dessinateur acceptait de venir dédicacer ses volumes en J'ai lu. C'était toujours la foule. Je me souviens d'une fois où une queue immense s'allongeait devant la table de Christian Binet. À côté de lui, Paco Rabanne, dont nous avions réédité quelques ouvrages, avait une file bien moins longue devant lui, ce qui est classique : signer un livre prend deux minutes, y ajouter un dessin en demande dix de plus. Trois gamins, lassés d'attendre Binet, quittèrent brusquement leur queue et vinrent demander à Paco Rabanne de leur dédicacer des volumes des *Bidochon*. J'étais à côté et je craignis l'incident, mais le couturier répondit au premier : « Mais certainement, mon petit », et il dessina une Madame Bidochon parfaite, identique à l'original, mais habillée en « Paco Rabanne ». Il fit de même pour les deux autres adolescents. C'était si étonnant, si remarquable, que Binet s'arrêta de dédicacer pour regarder faire Rabanne et, à la fin, il lui demanda d'en faire autant pour lui. Je suppose que cela montre que pour être un bon couturier, il faut d'abord être un excellent dessinateur.

Cette année 1986 fut marquée par un autre de ces hasards heureux qui jalonnèrent ma carrière. Philippe Djian avait publié trois romans et un recueil de nouvelles chez un petit éditeur, Bernard Barrault. Djian commençait à avoir un certain nombre de jeunes lecteurs qui suivaient son œuvre, mais il restait peu connu du grand public. Barrault était alors diffusé par Flammarion et il était naturel de travailler ensemble, aussi je lui achetai les droits des romans de Djian. Loin d'en être satisfait, l'auteur écrivit une lettre furieuse au pauvre Barrault disant qu'il aurait préféré paraître dans la collection 10/18, mais son éditeur m'avait donné sa parole. Aussi 37°2 *le matin* et les deux autres titres parurent dans J'ai lu peu avant la sortie du film de Beineix. Là où je m'attendais à des résultats convenables sans plus, le livre devint du jour au lendemain un énorme best-seller qui vendit près de trois cent mille exemplaires la première année et n'a cessé de trouver de nouveaux lecteurs depuis. Qui plus est, ce succès entraîna celui de tous les autres livres de Djian, même celui de son recueil de nouvelles *50 contre 1*, genre pourtant difficile à vendre. Un best-seller ne garantit pas la fidélité des lecteurs pour les ouvrages suivants de l'auteur, loin de là ; par exemple, *Le Pays où l'on n'arrive jamais* d'André Dhotel a dépassé le million d'exemplaires, toutes éditions confondues, sa suite *Les Voyages fantastiques de Julien Grainebis* n'a

presque pas trouvé de lecteurs. Toujours est-il que les sept livres de Djian, publiés par J'ai lu, atteignirent tous des ventes phénoménales ce qui souleva encore l'ire de l'auteur. Bernard Barrault m'a montré une lettre de Djian où il lui faisait part de son vif mécontentement : Djian nous accusait de « pratiquer la politique de la terre brûlée » en vendant trop et pas au public à même d'apprécier réellement ses livres. À la réception de ce courrier et passé le premier moment de stupeur, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire : peut-être aurait-il fallu faire passer un test à chaque acheteur potentiel ! De plus Djian se trompait, J'ai lu a un public sensiblement plus jeune que celui des autres collections de poche, en raison de sa coloration science-fiction, fantastique, cinéma, séries TV, BD puis manga. C'était précisément celui de cet auteur, celui des jeunes gens qui boivent un coup de bière avec des copains tout en discutant de choses et autres, celui des couples qui baisent avant de se rendre compte qu'ils s'aiment. Djian en fit l'expérience le jour où, passé chez Gallimard, ses nouveaux livres furent publiés dans Folio. Je n'en dirai pas plus.

Cette même année 1986 je fis traduire dans J'ai lu-SF le premier livre important d'un nouvel auteur, *Les Voies d'Anubis* de Tim Powers (paru en 1983 aux É.-U.). Ce roman à la fois historique, fantasy et science-fiction rendait un son neuf, qu'on en juge par ce simple détail : au début du livre, le Pr Doyle cherche le poète Coleridge dans le Londres de 1810, il croise un homme qui siffle *Yesterday* et il se dit : « Tiens, un air des Beatles. » Si l'on ajoute que le dieu Anubis va réellement intervenir dans l'histoire, on comprend que l'auteur sort des sentiers battus. J'ai eu ensuite l'occasion de rencontrer Powers, un homme de contact facile et très serviable. Marie Laveau, la mambo vaudou du XIX^e siècle, est enterrée dans le cimetière de La Nouvelle-Orléans et Tim m'envoya des photographies qu'il avait prises de sa tombe car j'avais besoin de ces clichés pour la rédaction de mon roman *Baron Samedi*. Powers vivait dans une banlieue difficile de Los Angeles et, un soir, en rentrant chez lui, il faillit être massacré par deux loubards. Sa femme, Serena, dut sortir sur le pas de leur porte et tirer en l'air avec un fusil à pompe pour les faire fuir. À Asnières, dînant chez moi, Tim s'aperçut que les fenêtres du rez-de-chaussée de mon pavillon n'étaient pas fermées et me demanda si je possédais également un fusil à pompe ou une arme de poing ; il parut un peu inquiet quand je lui assurai que ce n'était pas nécessaire.

Lors de mon entrée dans la maison, J'ai lu publiait huit nouveautés par mois, en 1986 nous en étions à seize, entraînés par la spirale inflationniste des collections. Jacques Goupil me dit qu'il était temps de me donner un assistant. Je passai une annonce dans *Livres Hebdo*, une revue professionnelle, pour éviter d'être submergé de candidatures sans intérêt du genre : « J'ai une formation de sous-

marinier, mais j'aime lire alors j'ai pensé que... » Finalement le poste alla à une jeune fille, Marion Mazauric, qui a fondé aujourd'hui les éditions du Diable Vauvert. Elle avait plein de qualités, elle pratiquait la tauromachie, le parachutisme, la boxe, était capable de sauter à cheval à travers des cerceaux enflammés et était dotée d'une forte personnalité. Un défaut en revanche, elle avait obtenu un diplôme d'édition à l'université de Villetaneuse, aussi je l'avertis solennellement que je l'engageai, non pas à cause de son diplôme, mais malgré lui, et je dus passer quelques mois à lui désapprendre toutes les sottises qu'on lui avait enseignées. J'étais resté fidèle à cet enseignement de mai 1968, à savoir qu'il vaut mieux une personne compétente qu'une personne diplômée ; malheureusement, aujourd'hui, presque tout le monde obtient un parchemin et il devient très difficile de repérer le bon grain de l'ivraie.

La première tâche de Marion fut d'examiner le catalogue bandes dessinées de Casterman afin de déterminer ce qui conviendrait à J'ai lu. Elle avait lu beaucoup de BD, ce qui lui avait valu quelques explications orageuses avec son père (prof de fac) qui lui reprochait de perdre son temps avec des stupidités. Dès le premier coup de fil du pauvre homme, elle lui apprit que ses lectures BD lui servaient beaucoup plus dans son nouveau job que tous ses cours de fac. Il y a des vérités qui tuent. Au début elle considérait les ouvrages publiés par J'ai lu avec méfiance, elle fréquentait quelques fins poètes de la revue *Sud* et ils lui avaient appris à placer la Littérature sur un piédestal. Elle n'avait pas intégré son nouveau bureau depuis deux semaines que ces mêmes fins poètes lui téléphonèrent pour lui dire qu'ils étaient également les auteurs de romans pornographiques et que si J'ai lu pouvait être intéressé... Cette leçon lui fut plus profitable qu'un semestre de fac et, de ce jour, elle fit corps avec la maison.

1989

où nous pénétrons au cœur de *Fluide glacial*

CIVILISATION :

Chute du mur de Berlin (11 Nov.)

LITTÉRATURE :

Hyperion de Dan Simmons

Une brève histoire du temps de Stephen Hawking

Le club de la chance d'Amy Tan

BANDE DESSINÉE :

Black Kiss de Howard Chaykin

CINÉMA :

Batman de Tim Burton

Attache-moi de Pedro Almodovar

Sexe, mensonges et vidéo de Steven Soderbergh

Suzie et les Baker Boys de Steve Kloves

TV :

Navarro de Tito Topin

MUSIQUE :

Letter from home de Pat Metheny

Like a prayer par Madonna

When Harry met Sally par Harry Connick Jr.

Aura de Miles Davis

POLITIQUE :

Manifestations de la place Tien'anmen à Pékin

Effondrement des dictatures communistes en Europe

DÉCÈS :

Salvador Dali, Samuel Beckett, Georges Simenon, Laurence Olivier

SPORTS :

Rien

Des gens me saluent encore d'un inattendu : « Bonjour, président. »

Tout le monde est président de quelque chose en France, je le devins à mon tour à compter du mois de mars 1989. Certes il ne s'agissait que de la présidence de la Commission d'aide à la création et à l'édition de bandes dessinées, au Centre National des Lettres, mais enfin c'était mieux que rien. Beaucoup se contentent de présider une Société de chasseurs de lapins, ou une Association d'écolos défenseurs du scarabée pique-prune ! Alors, le Centre National des Lettres, cela avait plus d'allure. J'avais succédé à Francis Lacassin et, trois ans plus tard, je repassai le flambeau à Bilal. D'accord, parler BD l'année de la chute du mur de Berlin et de la fin de l'impoture communiste peut paraître un peu insignifiant, mais ce sont les hasards du calendrier, et j'en dirai un mot plus loin car je me trouvai par hasard en Allemagne l'année suivante, le jour de la réunification des deux Allemagnes. Mais, pour l'instant nous allons nous préoccuper d'un sujet plus léger, à savoir le magazine *Fluide glacial*.

Depuis la création de J'ai lu-BD, nous étions en relation suivie avec l'équipe de Marcel Gotlib. Les albums de *Fluide* se prêtaient bien à un remontage en poche et intéressaient un large public. Au bout d'un an, il fut évident que nos ventes venaient s'ajouter à celles de l'édition originale et non les remplacer, car les sorties des albums restaient identiques à celles des années précédentes. Au cours d'un déjeuner, Gotlib me fit part des douleurs qu'il ressentait au bras et qui l'empêchaient de dessiner longtemps, ce n'était pas nouveau, mais aussi du poids que représentait pour lui la charge de diriger la maison Audie qui éditait *Fluide glacial*, et ça, c'était nouveau. Bien sûr, comme tout humoriste qui se respecte, Marcel était parfois un peu dépressif, mais cette fois il me parut plus sérieux qu'à l'ordinaire. De retour au bureau, j'allai raconter la chose à Jacques Goupil, ajoutant que j'avais eu l'impression d'un appel du pied, comme si Gotlib voulait vendre sans oser franchir le pas. « Je fonce », me dit Jacques, ce qui était bien conforme à son caractère. Il se précipita chez l'associé de Marcel et obtint la confirmation d'une possible cession, puis il partit voir Charles-Henri Flammarion. Je n'ai malheureusement pas assisté à l'instant où il étala sous les yeux de notre président quelques numéros de *Fluide glacial*, rien dans la culture de Charles-Henri ne lui

permettait d'affronter cet humour de potache et il dut se demander si Goupil et moi n'étions pas devenus fous. Puis Jacques lui parla chiffre d'affaires et bénéfices, éléments obtenus auprès de l'associé de Gotlib, et le directeur financier de Charles-Henri eut soudain le sentiment que les pinceaux d'Edika ou de Coyote n'avaient rien à envier à ceux de Michel-Ange peignant la chapelle Sixtine.

J'appelai Marcel et l'assurai qu'il conserverait la direction de son magazine aussi longtemps qu'il le voudrait, il me demanda de m'investir personnellement dans l'affaire car il ne connaissait ni Goupil ni Flammarion. Finalement, il fut décidé que je deviendrais administrateur et « crypto membre » de la rédaction, participant à toutes ses réunions, mais sans figurer sur *l'ours*, c'est-à-dire sur la liste des collaborateurs du journal. Les négociations pour le rachat d'Audie furent relativement rapides malgré la gestion hautement fantaisiste du comptable de *Fluide*. En principe un an compte douze mois, du moins dans les pays civilisés, or une année ce brave homme fit treize exercices et l'année suivante onze pour rattraper le coup ! Toutefois les finances étaient saines et les ventes du magazine, de l'ordre de quatre-vingt mille exemplaires par numéro, de très loin supérieures à celle des autres canards de BD, *L'Écho des savanes* excepté. Finalement les éditions Audie passèrent dans le groupe Flammarion en 1989, un collaborateur de J'ai lu, Jean-Christophe Delpierre, étant nommé au poste de rédacteur en chef.

À dater de ce jour, j'allais une fois par semaine déjeuner avec Gotlib et ses collaborateurs puis je participais au conseil de rédaction où nous examinions toutes les planches envoyées au journal par des inconnus. Plus tard Christian Binet se joignit à nous et accepta de participer au tri. Là encore, il y avait beaucoup de BD envoyées et peu d'élues, très peu. Mais, un jour, nous eûmes la stupeur de recevoir un énorme paquet de planches d'un niveau professionnel tant du point de vue du dessin que des textes. L'auteur, un inconnu nommé Larsenais, avait joint une lettre précisant que personne ne voulait de ses dessins qu'on jugeait trop « *Fluide glacial* », alors, en désespoir de cause, il nous les présentait tout en étant certain d'être rejeté, précisément parce qu'ils étaient trop proches de ceux des auteurs de *Fluide*. Naturellement, il fut accepté d'enthousiasme.

Un dîner fut organisé pour faire connaître aux dessinateurs les membres de J'ai lu et de Flammarion qui allaient désormais travailler avec eux, en particulier leur président Charles-Henri. Ils avaient déjà rencontré leur nouveau directeur général, Jacques Goupil, dans les locaux de *Fluide* et Jacques, en amateur éclairé de BD, n'avait eu aucune peine à se faire admettre par eux. J'étais moins sûr qu'il en soit de même pour Charles-Henri qui n'avait jamais lu une bande dessinée de sa vie ; je lui avais posé la question et il m'avait répondu

quelque chose comme : « Dans mon adolescence, je crois avoir aperçu un album de Tintin chez un ami. » Je craignais donc le pire, d'autant que, parmi les dessinateurs de *Fluide*, on trouve de tout, du super intellectuel comme Goosens (il enseigne l'informatique à un haut niveau), jusqu'à un authentique membre des Hell's Angels, bandana, santiags et Harley Davidson compris, Coyote. Eh bien, j'eus la surprise de voir Charles-Henri Flammarion et Coyote assis côte à côte au cours de ce repas et s'entendant à merveille. Notre président fut lui-même très étonné de constater que tous ces dessinateurs s'appréciaient, il était habitué aux réunions d'écrivains où chacun jalouse et ignore ses confrères. Les « bédéastes » allaient même jusqu'à se lire entre eux, alors qu'un auteur connu ne lit que lui-même et, parfois, accepte de jeter un coup d'œil au bouquin pour lequel il est censé voter s'il est juré d'un prix littéraire. J'appris à Charles-Henri qu'il en était de même pour tous les autres dessinateurs de BD, qu'ils soient français, belges, italiens ou américains : personne ne se prenait pour un génie.

Je restai crypto membre de la rédaction de *Fluide glacial* pendant plusieurs années, puis j'espaçai mes visites, tout se passait bien et ma présence n'était plus nécessaire pour arrondir certains angles. À la fin, je me contentai de participer à quelques déjeuners réunissant Gotlib, Binet et Delpierre afin de ne pas perdre le contact avec eux.

Cette même année 1989, je publiai en avril une étude sur la bande dessinée, intitulée *93 ans de BD* (la première vraie BD, *The Yellow Kid*, avec texte inclus dans des bulles, parut en 1896). Exceptionnellement je ne proposai pas le livre à un éditeur autre que J'ai lu, car il aurait voulu le faire paraître sous forme d'un album d'un prix élevé, aussi, avec l'accord de Jacques Goupil, je le fis sortir directement dans notre collection. Je voulais un prix bas qui rende le volume accessible à tous, et une grande diffusion qui permette de reproduire de nombreux dessins en couleurs. Pourquoi ce livre ? D'abord pour apporter quelques informations de base aux amateurs : par exemple, Spirou a été créé par le dessinateur Rob Vel, son ami Fantasio par Jijé, et leur animal favori, le marsupilami, par Franquin, etc. Mais surtout pour régler quelques comptes avec une triple censure qui s'acharna longtemps sur la bande dessinée : celle des organisations chrétiennes d'extrême droite, aidées par des psychanalystes, aux USA, une autre issue en France de l'alliance contre-nature du parti catholique (MRP) et du PC, enfin celle d'intellectuels réactionnaires tels Louis Pauwels ou Jean-Paul Sartre.

Laissons les Mothers of America à leur délire (comparés à cette organisation tous les présidents des États-Unis sont des trotskistes, même Reagan et Bush Jr.) et rappelons ce qui se passa en France entre 1947 et 1949. L'attaque résulta de l'alliance de la faucille et du goupillon : au dire de ces censeurs, les comic strips américains et une

partie des BD françaises ou italiennes étaient nocives pour la jeunesse pour des motifs qui paraissent aujourd'hui ahurissants. Ils reprochaient ses mini-jupes à la fiancée de Guy l'Éclair, ses décolletés à celle de Luc Bradefer, et ne toléraient pas les bikinis en peau de léopard de Sheena, la reine de la jungle, ou de son homologue italienne, Pantera Bionda. Quant au Fantôme du Bengale (*made in USA*) ou à Fantax (*made in France*) on leur reprochait de combattre masqué alors que la justice doit avoir le visage découvert ; enfin Mandrake perturbait les jeunes esprits par l'usage irrationnel de la magie. (Ça me ferait presque aimer Harry Potter !) Dans son article *Poison... en images pour enfants* (*Combat*, 1947, repris dans *Sélection*, 1948), Louis Pauwels résuma l'esprit ambiant en écrivant : « J'ai sur ma table quinze ou vingt journaux "pour enfants" publiés à Paris. Je viens de les regarder un à un. Je sors de là comme d'un très poisseux cauchemar. »

Pour ne pas être en reste, Sartre vola au secours des censeurs en faisant paraître dans *Les Temps modernes* (n°43, mai 1949) l'article délirant d'un fou furieux, un psy américain nommé Gershon Legman, *Psychopathologie des comics*. « La génération américaine postérieure à 1930 ne sait pas lire, écrivait-il. Elle n'a pas appris, n'apprendra pas et n'en éprouve aucun besoin. Être capable d'épeler les placards publicitaires, c'est tout ce que notre niveau de culture exige d'elle. Depuis plus d'une décennie, radio, cinéma, magazines illustrés et comics ont comblé tous ses besoins culturels et récréatifs et, pour elle, le langage imprimé est en voie de disparition. » Encore heureux que ce brave homme n'ait pas connu la télévision et les jeux vidéo ! Mais écoutons-le maintenant sur la BD : « Dans ce sol richement fumé de culpabilité, de peur et d'agression latente, le virus du Superman était semé. Les comics ont réussi à donner à chaque enfant américain un cours complet de mégalomanie paranoïaque, tel qu'aucun enfant allemand n'en a jamais suivi, une confiance totale dans la morale de la force brutale, telle qu'aucun nazi n'a jamais pu la rêver. [...] Quand le lecteur de comics entend le mot "culture", lui aussi sort son revolver. » Et il conclut : « Que les éditeurs, les dessinateurs et les auteurs de comics soient des dégénérés et des gibiers de potence, cela va sans dire, mais pourquoi donc des milliers d'adolescents admettent-ils passivement cette dégénérescence ? »

D'accord je suis un dégénéré, mais Legman était un escroc intellectuel car tous les exemples qu'il donne sont bidons. Ainsi, il affirme que Superman est homosexuel car il pratique la loi du lynch (? ? ?) et que Wonder Woman est lesbienne car elle porte un lasso *yonique* (*yoni* désigne le vagin dans le *Kama-Sutra*, précise-t-il) devant le pubis ! En fait elle portait un lasso *magique* pendu à son côté, quant à Superman, tout le monde connaît ses amours avec Lana Lang à

Smallville, puis, plus tard, avec Lois Lane à Métropolis. J'ai toujours regretté de n'avoir jamais rencontré ce Legman pour lui dire ce que je pensais de son entreprise de désinformation et, éventuellement, accompagner mes propos d'un solide coup de pied au fondement. Pauwels, au moins, reconnut avoir été abusé, et publia une anthologie *Planète* sur la bande dessinée. Je laisserai conclure à ma place l'humoriste américain Jules Feiffer : « Ces comics sont maintenant considérés par un nombre de plus en plus élevé d'hommes de mon âge comme des exemples de l'innocence de notre jeunesse et non comme des preuves de sa corruption. »

Qu'on veuille bien excuser cette longue digression, mais l'indignation, que j'ai ressentie jadis à la lecture des *Temps modernes*, perdure encore. D'accord, il est d'autres indignations plus nobles, les massacres du Rwanda ou d'ailleurs, la famine dans le tiers-monde, l'annexion du Tibet, la pollution des mers ou de l'air, etc. De nombreuses voix s'élèvent pour les dénoncer, en revanche personne ne s'intéresse aux petits Mickeys. Mais il y a plus grave, la fameuse loi scélérate du 16 juillet 1949 sur « les publications destinées à la jeunesse » n'est toujours pas abolie et elle peut permettre à un gouvernement d'extrême droite de rétablir la censure tant le libellé de son texte est vague. En fait on peut l'appliquer à n'importe quel journal, revue, livre qui se trouve *en présence* des enfants : autrement dit à tout. Pas plus tard qu'en 1987, le « directeur des libertés publiques » de l'époque (quel humour noir dans ce titre attribué à celui qui s'en servait pour les étrangler) utilisa cette loi pour interdire un roman littéraire mais gay, puis des albums, des magazines de BD et des revues pornos subirent le même sort. Ce fonctionnaire alla jusqu'à organiser une exposition du matériel proscriit pour se justifier, mais il fallait des invitations spéciales du ministère de l'Intérieur pour la voir et, alors que j'étais président de la commission BD du CNL, un organisme dépendant du ministère de la Culture, elle me fut refusée, en fait je n'ai rencontré personne qui y ait été admis. Heureusement le censeur, ce fossoyeur des libertés publiques, fut chassé en juin 1988 lors d'un changement de majorité. Néanmoins, pour autant que je le sache, la fameuse loi de juillet 1949 n'a toujours pas été abrogée et reste une menace pour les libertés publiques.

Cette année 1989 fut marquée pour J'ai lu par l'arrivée au programme d'un jeune auteur, Calixthe Beyala, aujourd'hui très connue. Son roman *C'est le soleil qui m'a brûlée* était paru dans une maison du groupe Hachette et aurait logiquement dû être réédité au Livre de poche, mais il ne fut pas retenu. J'avais aimé ce livre et j'en obtins les droits sans difficulté. Je fis alors connaissance de Calixthe, une jeune femme originaire d'Afrique, qui unissait parfaitement

l'intelligence à la beauté physique. De plus, elle avait son franc-parler au risque de choquer. Par exemple, elle considérait que la désigner sous l'appellation « femme de couleur » était du racisme et qu'elle était une négresse et rien d'autre. Effectivement, pour les puristes, c'est le mot français correct pour désigner une personne mélanésienne et le roman *Le Nègre* de Philippe Soupault est un des plus beaux hommages à la négritude qu'il m'ait été donné de lire. Bien sûr, aujourd'hui, l'emploi de ce mot n'est plus possible sauf pour une personne de race noire ; c'est un phénomène général : on n'ose plus employer le mot juste. Le problème est que les gens ont peur des mots et, par lâcheté, usent de fausses approximations : un mal voyant est quelqu'un qui voit mal, un aveugle un homme qui ne voit pas du tout, ce qui n'est pas la même chose, idem pour les sourds et les malentendants. Comme si l'emploi du mot exact était dévalorisant, c'est absurde. Enfin, les « préposés » sont redevenus des facteurs, c'est déjà ça.

Pour en revenir à Calixthe Beyala, le jour où elle reçut le Grand Prix de l'Académie française, ç'en fut trop pour l'intelligentsia parisienne. On l'accusa de ne pas écrire ses livres elle-même et d'utiliser des « nègres », ce qui était particulièrement mal venu dans son cas ; enfin, on prétendit qu'elle avait couché avec tous les membres de l'Académie pour obtenir ce prix ! C'était toujours le même machisme, une femme ne peut réussir qu'allongée sauf si elle est vraiment vieille ou laide. Calixthe eut cette réponse magnifique : « Les académiciens ne sont plus des jeunes gens, si j'avais couché avec eux, ils seraient tous morts ! » On l'attaqua alors d'une autre façon, plus sournoise. Grande lectrice, elle reproduisait parfois dans ses livres un certain nombre de très courtes phrases qu'elle avait lues quelque part. On parla de plagiat et une campagne fut menée contre elle par un journaliste de *Lire*, lui-même tenu pour plagiaire quelques années plus tard. En fait, il est rigoureusement impossible d'écrire un livre en allant chercher de courtes phrases ici ou là pour les incorporer à une trame romanesque complètement différente, cela prendrait des mois, voire des années. Calixthe avait trop bonne mémoire, voilà tout.

Ce prix réveilla les dirigeants des autres collections de poche et ils tentèrent de ravir Calixthe à J'ai lu, mais elle demeura fidèle à la collection tant que je la dirigeai. Récemment elle a créé une association pour obtenir une meilleure représentation des Africains (mais aussi d'autres ethnies minoritaires) dans les chaînes de télé et j'ai eu l'impression que son action commençait à porter ses fruits.

Nous venons d'évoquer l'emploi des « nègres » en littérature, c'est-à-dire des plumitifs qui rédigent des livres à la place des personnes dont le nom figure sur la couverture. C'est très fréquent dès lors qu'il s'agit de souvenirs de vedettes ou de sportifs et, parfois, l'éditeur a

l'honnêteté de faire figurer le nom de l'auteur véritable en page intérieure du livre. Qu'il me soit permis d'évoquer une anecdote : un de ces écrivains ratés, qui ne vendait pas un seul livre sous son nom, réussit l'exploit d'écrire deux gros best-sellers pour le compte de deux « auteurs » différents. En particulier un homme fort connu, appelons-le le baron X, confia à ce « nègre » la rédaction de ses mémoires qui étonnèrent beaucoup ses amis et connaissances, en effet l'ouvrage débordait d'amour pour l'épouse de X alors qu'il était de notoriété publique qu'ils étaient en mauvais termes. Sans le savoir, le baron avait utilisé les services de l'amant de sa femme !

Si cette année 1989 fut celle de la chute du mur de Berlin, en octobre 1990 le hasard (il a nom la Foire du livre de Francfort) me fit assister à la cérémonie de réunification de l'Allemagne. Elle fut retransmise à la télé *in extenso* et je passai une partie de la soirée à la regarder. J'avais baissé le son, je pratique l'anglais et l'espagnol, pas l'allemand mais, au-delà des mots prononcés, j'eus l'impression d'une force formidable qui se réveillait. Un mouvement de foule faillit balayer le service d'ordre et mettre en péril la tribune sur laquelle se trouvaient le chancelier Kohl, Oscar Laferrière et les autres officiels. Ce fut bref et je ne sais pas si les TV françaises ont montré cet instant, mais la peur se lut sur le visage des politiques. J'eus l'impression que le quatrième Reich n'allait pas tarder à naître et je me remémorai la réponse que fit François Mauriac à un Allemand qui parlait déjà de réunification. « Vous n'aimez donc pas l'Allemagne », lui dit cet homme devant le peu d'enthousiasme de l'écrivain. « Oh ! si, répondit Mauriac, je l'aime tellement que je suis heureux qu'il y en ait deux. »

Le lendemain je questionnai les serveurs et maîtres d'hôtel pour leur demander ce qu'ils pensaient de cette réunification. Deux étaient espagnols, le troisième italien. Enfin je repérai un aryen pur, grand, blond, le teint pâle : « Je suis hollandais, monsieur, » me répondit-il. Comme je lui demandai de me trouver un authentique Allemand, il me désigna la jeune fille qui vendait des roses aux clients. J'allai l'interroger et elle me répondit : « Oh ! je n'ai que seize ans, je ne sais pas ce que cela signifie pour nous, il faudra que je demande à mon oncle. »

Finalement l'Allemagne trébucha sous le fardeau de ses ressortissants de l'Est, ruinés par le communisme, et resta intégrée à l'Europe. Il n'y eut pas de quatrième Reich, mais, le soir de la réunification, j'avais réellement eu peur.

1991

qui nous fait rencontrer Stephen King

LITTÉRATURE :

Stations des profondeurs de Michael Swanwick

La Reine de l'été de Joan Vinge

Barrayar de Lois McMaster Bujold

CINÉMA :

Delicatessen de Jean-Pierre Jeunet

The Rocketeer de Joe Johnston

Le Silence des agneaux de Jonathan Demme

Thelma et Louise de Ridley Scott

City Hunter de Wong Ching

BANDE DESSINÉE :

Misty de James McQuade

TV :

Nestor Burma d'après Léo Malet

Maigret d'après Simenon

MUSIQUE :

Unforgettable par Natalie Cole et Nat King Cole

I remember you de Stan Getz

POLITIQUE :

Guerre du Golfe

Libération de Nelson Mandela

Désintégration de la Yougoslavie

DÉCÈS :

Miles Davis, Stan Getz, Graham Greene, Yves Montand

SPORTS :

Rien

Appelez-le sort, chance, hasard, pot, comme vous voudrez, mais son intervention est nécessaire à la réussite d'une maison d'édition.

Les uns parlent de flair, d'autres de travail. Sans doute mais, pour une collection de poche, je crois que le mot « hasard » rend bien mieux compte de ses succès. C'est également vrai d'une maison de littérature générale, un prix important, un best-seller inattendu, changent le profil d'une année, mais jamais un grand éditeur ne reconnaîtra la part du hasard dans ses choix. Je serai plus modeste, je lui dois beaucoup, et il fut présent à mes côtés tout au long des trente années que j'ai passées à J'ai lu. L'année 1991 nous en offre des exemples parfaits. Le sort nous fit cadeau de deux énormes best-sellers tandis que, dans un autre cas, il nous fut contraire. En revanche le lancement réussi d'une nouvelle collection, Aventures et Passions, ne dut rien au hasard, lui, mais à une bonne connaissance du marché.

Chaque jour nous apportait son lot de bouquins anglo-saxons envoyés par des agents littéraires, de livres proposés par des éditeurs français et de manuscrits reçus par la poste. Ainsi plus de trente volumes quotidiens venaient alourdir des étagères surchargées, ou avaient du mal à pénétrer dans l'armoire aux manuscrits (envoyés ensuite à des lecteurs extérieurs). Les ouvrages en anglais étaient les moins bien traités car force est de dire que certains agents nous envoyaient n'importe quoi sans le moindre tri. Ces bouquins-là formaient des piles qui montaient joyeusement à l'assaut du radiateur de ma fidèle collaboratrice (et ange tutélaire) Clotilde. Tant qu'elles ne risquaient pas de s'écrouler au moindre frôlement, voire au déplacement d'air provoqué par un passage ouraganesque de Marion, Clotilde les tolérait. Dès que les piles avaient atteint la hauteur critique, elle me traînait devant le radiateur et exigeait que je décide sur-le-champ les bouquins qui seraient mis en lecture. Il ne lui restait plus alors qu'à renvoyer les autres. Ce choix était souvent évident, un livre de photographies ou une étude illustrée sur les porcelaines Ming ne peut être correctement reproduit sur le mauvais papier des livres de poche ; ils étaient donc refusés d'office. Mais, souvent, il y avait doute et c'est là où l'ami Hasard (ou la Chance) devait s'installer à mes côtés tandis que j'accordais une ou deux minutes d'attention à chaque bouquin reçu.

C'est ainsi qu'un jour de l'année 1990, Clotilde me montra la pile d'un doigt accusateur. C'est une charmante jeune femme, très douce, mais dont l'œil sait être impérieux et qui sait veiller à tout. Je commençai le tri avec la parfaite mauvaise volonté que je manifestais dans ces cas-là ; tout prétexte m'était bon pour m'interrompre. Au bout de quelques minutes je saisis un livre de poche américain, *Dances with Wolves*, dont la couverture, assez hideuse, représentait un Indien peinturluré comme on n'en dessinait plus depuis la fin des années 1950. L'auteur, Nicholas Blake, m'était inconnu tout autant que l'acteur, Kevin Costner, qui avait acheté les droits d'adaptation à l'écran du bouquin, d'après un mot joint par l'agent littéraire. Après coup, j'ai su que Costner avait joué dans *Silverado*, un film que j'avais vu, mais j'avais oublié cet acteur alors secondaire. Les westerns, je ne sais pourquoi, sont invendables en France, sans doute est-ce à nos yeux un genre essentiellement cinématographique, une chevauchée c'est quand même plus beau sur grand écran qu'en caractères d'imprimerie. Je faillis mettre d'office le livre sur la pile des ouvrages à renvoyer puis, je ne sais pourquoi, je me ravisai et je lus le premier paragraphe du bouquin. Il me parut bien écrit et intéressant aussi je dis à Clotilde de le remettre à un lecteur homme, une femme me paraissant peu à même d'apprécier un western. Il revint avec un rapport enthousiaste, mais je n'étais toujours pas persuadé des possibilités de succès de cette histoire d'Indiens, quant aux chances de voir un film en être tiré, elles me paraissaient minces, bien des acteurs achètent les droits d'ouvrages dont ils ne font rien ensuite. À mon tour, je jetai néanmoins un coup d'œil au livre, il était réellement intéressant, aussi je demandai à une de mes collaboratrices de faire une offre à l'agent. Je me souviens d'avoir fixé le chiffre de l'à-valoir tout en ajoutant : « Si on vous réclame plus, laissez tomber. » L'agent n'y croyait pas plus que moi et accepta ma proposition ; il s'en mordit les doigts quelques mois plus tard quand tous les grands éditeurs français voulurent acquérir les droits de traduction de ce livre.

En effet, entre le moment de l'achat des droits, la réception tardive du contrat et le temps nécessaire pour la traduction, le film avait été réalisé par Costner et je pus faire coïncider sa parution avec la sortie de l'opus cinématographique. C'est ainsi que *Danse avec les loups* parut directement dans J'ai lu au lieu d'être d'abord publié en édition de librairie. Le succès fut tel que France Loisirs nous racheta les droits pour en faire une édition club, puis ce fut au tour des éditions du Rocher qui publièrent enfin le livre en volume de librairie, ensuite un autre club, Succès du Livre, puis Castor poche traitèrent avec nous pour rééditer le roman. Ce fut un triomphe pour un bouquin qui aurait bien pu être éliminé d'office à la seule vue de sa couverture hideuse.

Voici maintenant le second cas. La directrice littéraire de

Flammarion, notre maison mère, Françoise Verny, me téléphona un jour et me dit : « Mon chéri (elle nommait tout le monde « mon chéri », n'y voyez pas des relations coupables), j'ai besoin que tu me rendes un service. J'ai un auteur que j'aime beaucoup et qui est très malade. Il veut absolument voir paraître son livre en poche et personne n'en veut. Alors, prends-le pour J'ai lu, mais surtout ne le lis pas avant, il te déplairait. » Verny n'était pas coutumière de ce genre de demande, je crois même que ce fut l'unique fois, et c'est ainsi que j'acceptai de mettre au programme *Les Nuits fauves* de Cyril Collard, roman dont, obéissant en cela à Françoise, je n'avais pas lu une ligne. Naturellement, à sa sortie dans J'ai lu, il ne se vendit presque aucun exemplaire de ce livre inconnu, puis trois mois plus tard un film tiré du roman par Collard lui-même sortit et le bouquin démarra du jour au lendemain. La mort de l'auteur et la cérémonie des Césars où le film fut couronné achevèrent de transformer le roman en énorme best-seller. « Quel flair vous avez eu », me dit un confrère, écœuré devant l'ampleur du succès. « Un pur hasard, je n'y suis pour rien », répondis-je, sincère, mais il ne me crut pas.

Françoise Verny avait eu raison de m'interdire de lire le bouquin car j'ai fini par m'y plonger après coup. J'ai été horrifié quand j'ai lu ce que j'y découvris : l'auteur affirmait que l'amour permettait tout et qu'il n'était pas nécessaire de se protéger du sida. Si j'avais désobéi à Françoise et lu l'ouvrage, je n'aurais jamais publié ce livre et, pour tout dire, je regrette encore de l'avoir fait.

Après ces deux exemples où le sort avait joué en notre faveur, en voici un où il nous fut contraire. Marion Mazauric avait été attirée par un thriller, *Le Silence des agneaux* de Thomas Harris, et l'avait lu elle-même. Enthousiasmée, elle téléphona à la directrice des droits des éditions Albin Michel pour lui dire que J'ai lu voulait une option sur ce livre et qu'elle lui adresserait une offre écrite dès qu'elle aurait pu m'en parler. C'était un vendredi soir et sa correspondante lui promit de lui réserver le roman. Pratiquer la tauromachie crée parfois des dommages collatéraux, comme on dit aujourd'hui. Marion avait eu les ligaments d'un genou affaiblis par un coup de corne reçu d'un taurillon. Ils craquèrent durant le week-end et elle resta absente cinq mois, quant à la directrice des droits d'Albin Michel, elle quitta cette maison pour aller au Seuil. Je n'entendis jamais parler du *Silence des agneaux* ni par l'une ni par l'autre, et, après avoir reçu un rapport de lecture négatif, je n'ouvris même pas le bouquin. Je n'ai adressé aucun reproche à la lectrice qui l'avait eu en mains, et pas davantage de compliments au lecteur qui m'avait recommandé *Danse avec les loups*, dans les deux cas la décision m'appartenait et j'étais seul responsable. Pour être tout à fait sincère, je me fis engueuler par Marion à son retour...

Quelque temps plus tard, je reçus la visite d'un universitaire américain qui préparait un mémoire sur l'édition de poche en France. Je lui expliquai la part de hasard dans notre métier, l'effet d'un film qui, par exemple, dans le cas du *Droit du père* ou des *Nuits fauves*, transformait un ouvrage confidentiel en best-seller. Je lui montrai également comment des événements extérieurs pouvaient faire sombrer les parutions d'un mois entier (mai 1968 ou le début de la guerre du Golfe), etc. À la fin de l'entretien, il me demanda : « Qu'envisagez-vous pour diminuer la part du hasard dans vos choix littéraires ? » Je crois qu'il fut profondément écœuré en m'entendant répondre : « Rien, dans l'ensemble, il est plutôt meilleur que moi. »

Bien entendu, le hasard ne joue que dans les cas exceptionnels, un certain flair et une bonne connaissance des marchés français et anglo-saxon servent pour les productions courantes, le lancement d'Aventures et Passions en 1991 en est une bonne illustration. Depuis deux ou trois ans à la *Buchmesse* de Francfort ou dans les foires du livre américaines, je voyais des rangées de romans sentimentaux aux couvertures agressives : filles à demi dénudées, garçons torse nu, lettres des titres en relief, etc. J'en lus quelques-uns et en confiai d'autres à des collaboratrices ou à des lectrices. Pour la première fois, on parlait de sexe dans des romans sentimentaux et les héroïnes n'étaient ni pures ni virginales. En fait il s'agissait de romans historiques dont le personnage féminin se comportait comme une femme libérée de notre époque ; le contraste était saisissant. J'eus quelque mal à persuader le service commercial de notre diffuseur du bien-fondé de sortir une telle collection (« concept ridicule et inacceptable pour des Françaises », me dit-on), mais, grâce au soutien de Charles-Henri et de Jacques Goupil, la décision de lancer la série fut prise en 1990. J'eus alors à nouveau le droit d'engager une assistante, (Marion était devenue directrice littéraire adjointe entre-temps) pour prendre en charge Aventures et Passions. Ce fut Béatrice Duval, alors ma meilleure lectrice, qui est devenue depuis directrice littéraire du Fleuve Noir. Elle parlait couramment anglais après avoir vécu un an aux États-Unis, elle avait également passé une année à Madagascar et avait fait du parachutisme, elle était donc tout à fait qualifiée pour diriger une telle collection. Une étude de marketing montra que les dessins des couvertures américaines étaient acceptables pour le public français, mais pas les couvertures en relief, jugées vulgaires. Ce fut donc dans une présentation atténuée, plus *soft*, que la série fut lancée ; dix ans plus tard son succès dure encore bien qu'elle ait été plusieurs fois imitée par nos principaux concurrents. À propos de mes trois collaboratrices, Clotilde, Marion et Béatrice, mon ami Pierre Belfond me demanda un jour : « Comment avez-vous fait

pour découvrir ces trois filles qui sont à la fois jeunes, belles et compétentes ? » Je mentis sans vergogne : « C'est simple, dis-je. Au lieu de m'adresser à une entreprise de recrutement, je me suis adressé à une société de casting. »

J'ai lu a été pendant de nombreuses années l'éditeur de poche de Stephen King, et a même pu faire traduire directement plusieurs de ses romans inédits, car nous avons su acquérir les droits de *Carrie*, puis de *Shining* à une époque où personne ne s'intéressait à lui. Cette confiance que nous lui avons manifestée dès ses débuts me valut également de le rencontrer lors de la foire du livre annuelle tenue aux États-Unis, l'ABA (American Booksellers Association). Cette année-là (entre 1991 et 1993, je ne sais plus), elle se tint à New York et une *party* (nous dirions un cocktail en bon français) fut donnée par l'éditeur de King pour honorer son auteur vedette. Au fait, que les ayatollahs québécois ne nous ennuiant pas avec les anglicismes, on rencontre tout autant de mots français en anglais que l'inverse. J'ai lu dans *Variety*, le journal américain du show business, la phrase suivante : « *Jane was a femme whose raison d'être was l'amour.* » Ça, c'est de l'anglais d'aujourd'hui. Les échanges sont constants, ainsi nous parlons d'une *vamp*, d'un *rocking-chair*, d'un *poster* ou d'un *bungalow*, les Américains, eux, parlent d'une *femme fatale*, d'une *chaise longue*, d'une *affiche* et d'une *maisonnette*. Alors si vous voulez passer la soirée au *night club*, faites-le en France, car, aux États-Unis, vous irez en *discothèque*.

Ce moment de mauvaise humeur passé, revenons à King. Notre scout aux USA m'avait obtenu une invitation en bonne et due forme et un taxi me déposa à l'adresse indiquée dans le bas de Manhattan. La réception avait lieu au rez-de-chaussée d'un gratte-ciel et une foule considérable avait envahi la rue. Je pensai d'abord qu'il me serait impossible d'entrer puis je me rendis compte que presque personne n'était admis et qu'un couloir permettait d'accéder à une demi-douzaine de gros bras (de très gros bras) qui bloquait l'entrée. Je remis mon invitation à l'un d'entre eux qui me dit : « Je vais vérifier que vous figurez sur la liste. » Il consulta des feuilles dactylographiées, trouva mon nom et le cocha, je crus pouvoir m'avancer pour entrer quand il me fit signe d'arrêter et ajouta : « Bon, restez là, je vais voir maintenant si on vous accepte. » Il partit à l'intérieur et, tandis que j'attendais, je vis plusieurs personnes refoulées malgré leur invitation. Je fus finalement admis et, alors qu'il y avait foule à l'extérieur, peut-être cinq cents personnes, le salon où se tenait la *party* était quasi vide, cinquante ou soixante invités tout au plus ayant été autorisés à entrer.

Notre scout me désigna King et sa femme, et me dit : « Si vous

voulez lui parler, présentez-vous vous-même, moi, je n'ose pas aller le déranger. » Je m'approchai du demi-dieu. Imaginez un immense gaillard qui aurait la tête de Gotlib sur un corps un peu voûté. Son épouse, Tabitha, petite et, à l'époque, blonde, se tenait à ses côtés. Je me présentai et fus accueilli avec cette amicale simplicité qui est typique des Américains. Il me remercia du tableau qui avait servi à illustrer un de ses romans, paru chez nous en trois volumes, et que Jacques Goupil lui avait fait adresser. Enhardi par cette entrée en matière, je lui parlai des cinq cents personnes qui attendaient à l'extérieur et lui demandai si la sécurité ne faisait pas un peu trop de zèle. « Malheureusement non, me répondit-il. Tout récemment à Bangor, là où je réside dans le Maine, un individu s'est présenté chez moi alors que j'étais sorti. Il a insulté ma femme et lui a dit que j'étais un escroc car j'avais utilisé dans mon dernier livre une idée qu'il avait eue, mais qu'il n'avait pas encore eu le temps de mettre par écrit. » Évidemment, si des fous furieux venaient le poursuivre jusque chez lui, on comprenait mieux la nécessité d'un service de sécurité digne de celui du président des États-Unis. Encore que... tout le monde se souvient de ce dément qui, malgré une horde d'agents du FBI, tira sur le président Reagan parce que ce dernier avait dit du mal de l'actrice Jodie Foster ! (Bon, vivons dangereusement, moi non plus je n'aime pas Jodie Foster.)

Stephen King se révéla être un grand amateur de rock'roll qu'il pratiquait avec un orchestre composé d'écrivains, les *Black Bottom Rock Reminders*. J'ai ainsi eu l'occasion de l'entendre jouer de la guitare et chanter, accompagné à la basse par l'auteur de thrillers, Ridley Pearson, et par un batteur et un autre guitariste dont j'ai oublié les noms. Le plus étonnant membre du groupe était sa chanteuse, Amy Tan, l'auteur du *Club de la chance*. Je me souvenais de sa photo, une petite Chinoise malingre vêtue du traditionnel bleu de chauffe de l'époque Mao, et je vis apparaître une fille super bien roulée, en combinaison collante et perruque blond platine, qui swinguait comme une malade.

1994

où nous assistons à la naissance de Libro

LITTÉRATURE :

Les Ponts de Madison de Robert James Waller

Extension du domaine de la lutte de Michel Houellebecq

CINÉMA :

The Mask de Charles Russell

Ed Wood de Tim Burton

Quatre mariages et un enterrement de Mike Newell

BANDE DESSINÉE :

Gen 13 de Jim Lee et J. Scott Campbell

TV :

Friends produit par Todd Stevens

MUSIQUE :

Woodstock II

Love and Peace par Dee Dee Bridgewater

Without you par Mariah Carey

POLITIQUE :

Nelson Mandela devient président de l'Afrique du Sud

DÉCÈS :

Cab Calloway, Robert Doisneau, Eugène Ionesco, Charles Bukowski

SPORTS :

La patineuse Nancy Kerrigan est agressée à coups de barre de fer au cours des championnats nationaux US, à Detroit, pour permettre à une rivale de gagner.

« Librio – “le livre à 10 francs” » peut-il valoir 1 euro 52 ?

Soit, il aurait bien fallu l’augmenter un jour, becauz l’inflation, mais « le livre à 10 francs » vendu 12 ou 15 francs, ça n’aurait pas été terrible. C’est à ce casse-tête que se sont heurtées les éditions EJJ (c’est-à-dire « éditions J’ai lu ») depuis le lancement de cette collection en 1994. La politique de la maison fut de rester à 10 francs, il y a quand même des limites dans le royaume de l’absurde. Mais voilà que le franc s’est dérobé sous nos pieds, alors Librio a-t-il encore un sens à 1 euro 52 ? Parce que, entre nous, 1 euro 52 ça n’a rien à voir avec dix balles. « T’as pas dix balles ? » me dit-on chaque jour dans le métro (enfin à Paris, à Astaffort c’est plus rare, d’abord y a pas de métro). Le premier mec qui me dit : « T’as pas 1 euro 52 ? », je lui éclate de rire au nez. Alors Librio survivra-t-il au changement de monnaie ? L’avenir le dira mais, comme je vais mettre un terme à ces souvenirs fin 2001, année symbole de la science-fiction depuis le roman de Clarke (et puis attendre au point de devoir rédiger la dernière année *post-mortem*, ce serait d’un triste !), vous ne trouverez pas la réponse dans ces pages⁷.

L’aventure de Librio commença en 1993 quand, au retour d’un voyage en Italie, Charles-Henri Flammarion ramena quelques fascicules bon marché. Les uns, publiés par les éditions Newton & Compton en grand format, étaient vendus trois mille lires (dix francs), les autres, petits et carrés, formaient la collection Mille lire, nom qui annonçait son prix de vente (trois francs trente). « Il faudrait étudier ça », dit-il à Jacques Goupil. Tout le monde s’y mit, Roland Deleplace partit dans l’ex-Allemagne de l’Est pour trouver un imprimeur fiable et pas cher, puis il alla en Finlande chercher du papier à un prix défiant toute concurrence. De son côté, Jacques Goupil calcula le point mort et la rentabilité des ouvrages, tandis que Danièle Azoulay, la directrice du marketing, préparait une campagne publicitaire de lancement. Je fus le seul à ne pas être mis à contribution pendant toute cette période de gestation. Finalement le verdict tomba : oui, on pouvait vendre des livres en texte intégral à dix francs, à condition que l’ouvrage n’excède pas cent soixante pages. Mieux valait aussi qu’il soit dans le domaine public, ainsi, il n’y aurait pas de droits d’auteur à payer. Roland fit exécuter des maquettes pour la couverture et on chercha un titre pour

la collection. Là, bagarre générale, personne n'était d'accord et si, par hasard, un titre plaisait à tous, on s'apercevait aussitôt qu'il était déjà déposé par une société concurrente et donc inutilisable. « Illico » faillit être retenu, j'étais le seul contre car ce mot me faisait penser à *La famille Illico*, la vieille BD d'avant-guerre, puis on s'aperçut que ce mot servait de titre à un magazine très gay. En désespoir de cause on choisit « Libri », pluriel du mot livre en latin, mais Aurélia Lombard, la directrice artistique, choisit de rajouter un O pour des raisons esthétiques, ou pour tout autre motif invouable. Tout le monde trouva l'idée excellente.

On se tourna alors vers moi en me disant : « Faites-nous un programme de neuf titres tous les deux mois (qui devinrent cinq titres par mois un peu plus tard) pour un an. » Avouons-le, j'étais bien embêté, je n'avais aucune idée de ce qui pourrait convenir à la nouvelle collection. Les catalogues des éditions italiennes ne me furent d'aucune utilité, on y trouvait des classiques, de la poésie, des polars et même de la philosophie. Plus grave, un rapide sondage chez les éditeurs français m'apprit qu'ils étaient tout à fait contre l'idée d'un livre à dix francs, cela ferait paraître leurs ouvrages beaucoup trop chers. Je recensai alors les livres du domaine public qui pourraient entrer dans la faible pagination de Libro, le résultat n'était pas encourageant. Inutile de songer à publier *Les Misérables* ou *Le Comte de Monte-Cristo* et, pas davantage *La Chartreuse de Parme*, tous ces romans étaient trop longs. Même pour certains classiques courts de la littérature anglo-saxonne (*Alice au Pays des merveilles* ou *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et M. Hyde*), il risquait d'y avoir des difficultés car, si le texte appartenait bien au domaine public, ce n'était pas le cas de la traduction. Finalement, après consultation de mes collaborateurs, de mes amis et du chat, j'arrivai à une liste de cent cinquante titres possibles ce qui, à raison de soixante parutions par an, donnait une durée de vie maximum à la collection de deux ans et demi.

Aucun intérêt. Pire, rien n'aurait interdit à des concurrents de publier les mêmes ouvrages au même prix pour hâter l'échec de Libro. Par ailleurs, les auteurs tombent dans le domaine public soixante-dix ans après leur mort, autrement dit publier leurs ouvrages correspond rarement au goût du jour. On peut certes toujours apprécier Voltaire ou Victor Hugo, mais il faut avouer qu'ils ne sont pas très rock'n roll et puis La Pléiade est là pour répondre aux besoins des lecteurs de littérature classique. Libro devait être autre chose, il fallait qu'il ait une originalité : je fus bientôt persuadé que cette nouvelle collection devait posséder un fonds de titres qui lui soit propre et ne pas hésiter à payer des droits d'auteurs. De leur côté, Jacques Goupil et Charles-Henri étaient arrivés à la même conclusion, il fallait sortir de la facilité du domaine public. C'est alors que je me

heurtai au refus quasi général des éditeurs de céder leurs titres pour une réédition à dix francs. Les petits fascicules italiens Mille Lire (3 F 30) avaient trouvé leur équivalent en France dans la collection Mille et Une nuits, mais chez nous ces plaquettes étaient vendues trois fois plus cher, dix francs, et ne gênaient donc personne. En revanche un roman entier, publié en texte intégral et en grand format, faisait peur et, chez Gallimard, on m'accusa même d'être le fossoyeur de l'édition française. Rien que ça. J'aurais dû demander à Roland Deleplace de me faire imprimer des cartes de visite avec cette mention, ça en aurait jeté !

Finalement ce fut une nouvelle fois grâce à l'amitié de Francis Esménard que je pus avoir accès au fond Albin Michel. Il me céda la nouvelle *Le Singe* de Stephen King qui fut l'un des tout premiers titres de Libro à paraître, c'était quand même plus percutant que d'avoir commencé par un extrait des *Précieuses ridicules* de la regrettée Mlle de Scudéry. Nous y avons adjoint *La Métamorphose* de Kafka, *Le Horla* de Maupassant et *Roméo et Juliette* de Shakespeare. Pourquoi cette pièce ? Eh bien, autant les Anglo-Saxons sont imprégnés de ce dramaturge, autant il est peu lu en France, mais le titre de la pièce au moins est connu. Côté auteurs du xx^e siècle, je choisis *Jonathan Livingston le goéland* de Richard Bach, *Le Blé en herbe* de Colette, *La Neige en deuil* d'Henri Troyat, *Le Diable au corps* de Radiguet, mais aussi *La Bande mouchetée* de Conan Doyle. Certes la carrière de Sherlock Holmes s'est surtout déroulée au xix^e siècle, mais il n'appartient à aucune époque, il est immortel. « De tout et n'importe quoi », écrivirent les critiques à l'époque. Exact : j'avais tenu à publier un éventail très large de textes, incluant le roman policier, le fantastique et le théâtre, afin de me laisser guider ensuite par les goûts du public. D'accord, ces mêmes critiques diront qu'il faut éduquer le public, le guider, le précéder, pas le suivre. C'est peut-être vrai pour une collection haut de gamme s'adressant à des lecteurs avertis, pas pour des bouquins à dix francs destinés surtout aux jeunes, mais aussi à n'importe quel curieux.

Un concert de hurlements bien-pensants suivit la première parution de Libro. Nous avions « bradé la culture française », nous avions inventé « la lecture zapping », nous avions « porté un coup fatal à l'édition ». Je dirais plutôt que nous avons donné un coup de pied dans la fourmière et heurté par mégarde quelques culs d'importance.

Tous les arguments utilisés en 1953 pour refuser son droit à l'existence au Livre de Poche furent ressortis et, comme à l'époque, l'esprit réactionnaire fut également partagé entre les petits marquis de droite comme de gauche. Finalement, la connerie n'a pas de couleur politique. Enfin les détracteurs de Libro découvrirent les deux failles de la collection qui, d'après eux, amèneraient sa disparition dans les plus brefs délais : les couvertures étaient hideuses et les volumes ne

comportaient pas d'appareil critique. Une consœur, à qui je demandais les droits d'un livre pour Libro, me répondit : « Comment voulez-vous qu'un auteur accepte de paraître sous une couverture aussi dég..., enfin sous une telle couverture. » Précisons qu'elle appartenait au groupe Flammarion et avait reçu l'ordre de collaborer avec moi. Je tiens donc à féliciter ici même Roland pour sa couverture, et Aurélia pour le O ajouté à « Libri », ils ont permis l'identification immédiate de la collection dans le public et largement contribué à son succès.

Venons-en maintenant à l'appareil critique : c'est son absence qui a assuré le succès de Libro auprès des professeurs. Ainsi les élèves devaient lire les textes et réfléchir par eux-mêmes et c'est le professeur qui guidait leur réflexion. De plus, au prix de dix francs, les enseignants n'hésitaient pas à faire acheter des Libro par leur établissement. Le jour où le service commercial m'apprit qu'un collègue venait de commander quatre cents exemplaires d'un même volume de la collection, je compris que la partie était gagnée. L'immense majorité du corps enseignant, des élèves et des étudiants, était derrière nous et tant pis pour les précieuses ridicules, j'entends celles d'aujourd'hui. Il nous fallait ensuite un coup de pouce du hasard, une aide bienveillante de Dame Chance, pour pénétrer en profondeur dans tous les établissements scolaires, nous n'eûmes pas longtemps à attendre. Au début de l'année 1994, il manquait un titre au programme de septembre et, les pièces de théâtre semblant plaire, je me décidai pour une tragédie de Sophocle. Pourquoi pas Racine, direz-vous ? D'abord, je hais Racine, il a empoisonné toute ma scolarité ; remarquez, c'est normal, il fut grandement compromis dans l'Affaire des poisons en son temps. En revanche j'ai toujours aimé les auteurs grecs, même si mes traductions des versions grecques au lycée furent toujours hautement fantaisistes. Après hésitation, j'optai pour *Œdipe-roi* ; même si l'œuvre était peu connue du grand public, tout le monde avait entendu parler du complexe d'Œdipe, ce qui pouvait intriguer. Le livre fut imprimé en juillet, comme en fait foi l'achevé d'imprimer, et, en août, il fut choisi par le ministère pour figurer au programme du bac. Il s'en vendit soixante-quinze mille exemplaires le seul mois de septembre, et l'ouvrage a aujourd'hui dépassé les deux cent mille exemplaires. L'auteur fut content, m'a fait savoir Hermès, cela faisait des siècles qu'il n'avait figuré sur la liste des best-sellers.

Naturellement le fait pour J'ai lu de passer de la monoculture (une collection unique) à la polyculture (J'ai lu d'un côté, Libro de l'autre) n'alla pas sans poser quelques problèmes informatiques. La machine est supposée servir l'homme et s'adapter à ses besoins, en réalité c'est souvent l'inverse qui se produit si on n'exige pas l'impossible des informaticiens. En mai 1994 quelques titres J'ai lu se retrouvèrent dans le programme Libro et inversement, je fis alors distribuer dans

tous les bureaux la note suivante :

« Des interférences entre les programmes J'ai lu et Libro s'étant produites, il s'ensuit que le Service littéraire fournira dorénavant de façon purement aléatoire :

- des programmes exacts,
- des programmes mensongers,
- la démonstration de la fausseté de ces programmes,
- la démonstration de la fausseté du programme véritable,
- les prévisions météorologiques pour l'année 1963.

De ce qui précède il résulte la conclusion inéluctable, quoique sacrilège, que les programmes J'ai lu et Libro ne seront plus désormais que des assemblages fortuits de lettres, de chiffres et d'étoiles réunis là par le plus grand des hasards. »

Ce texte, inspiré de Borges, fit merveille. L'informaticien en chef, Gadan, apparut, le tenant en mains et me dit : « Bon, vous me donnez le programme météo et je vous arrange ça. »

Mon ami le Hasard nous ayant été fidèle vis-à-vis du corps enseignant, il restait à la Chance de faire un effort en notre faveur en direction du grand public. Cela arriva deux ans plus tard avec la publication de mars à août 1996 des six tomes de *La Ligne verte*, de Stephen King. L'auteur américain avait décidé, pour s'amuser, d'écrire un feuilleton comme cela se pratiquait avant-guerre. Plusieurs éditeurs français proposèrent à son agent littéraire des sommes considérables pour publier une traduction des six tomes de *La Ligne verte* en France. C'est alors que je reçus un coup de téléphone de cet agent : « Steve, me dit-il en substance, a bien aimé votre édition du *Singe* en Libro dont le format lui rappelle celui des *pulps* d'avant-guerre. Il veut que *La Ligne verte* paraisse sous cette forme, et, si vous me faites une offre convenable, les autres propositions ne seront pas prises en considération. » Là, il ne s'agissait pas de hasard, mais quand même d'un gigantesque coup de veine.

Naturellement, nous avons décidé de ne jamais publier de textes inédits dans Libro ; naturellement, une telle proposition ne se refuse pas. C'est ainsi que *La Ligne verte* parut directement dans notre collection à la grande fureur de nos concurrents qui se demandèrent longtemps quel moyen déloyal j'avais bien pu employer pour décider King à publier son feuilleton dans des bouquins vendus trois à quatre fois moins chers que leurs « poches ». Il ne leur vint jamais à l'idée que la fortune de Steve lui permettait d'être désintéressé. On s'arracha chaque livraison et les ventes globales de Libro firent un énorme bond en avant cette année-là. J'eus alors une amusante réaction d'un des commerciaux de notre diffuseur : « C'est parfait pour cette année, me dit-il, mais il faudra trouver des titres aussi forts l'an prochain

pour maintenir un chiffre d'affaires équivalent. » Je l'assurai que je refuserais désormais tout best-seller afin de ne pas provoquer de variations malvenues dans son chiffre d'affaires !

Six inédits de Stephen King n'ayant aucune chance de tomber du ciel une seconde fois, mieux valait se préoccuper de notre clientèle de base, c'est-à-dire le milieu scolaire. La bonne marche de Libro nous permit d'engager un éditeur destiné à reprendre progressivement la collection, ce fut Stéphane Leroy. Il n'avait publié jusqu'alors que des ouvrages de librairie à petit tirage et les possibilités offertes par la grande diffusion le fascinèrent aussitôt. Pour le trouver j'avais soigneusement évité les cabinets de recrutement qui envoient n'importe qui. J'avais établi un profil du poste et demandé à quelques confrères de me signaler tout jeune éditeur libre qui correspondrait. Goupil et moi vîmes douze candidats, Stéphane correspondait aussi parfaitement au poste que la dernière pièce d'un puzzle au tableau final. Après notre premier entretien, ses amis lui dirent qu'il était fou d'être venu me voir avec une grosse boucle dans l'oreille, ou dans la narine, je ne sais plus ; je n'y avais même pas prêté attention. « Pensez aux professeurs, aux lycéens, aux étudiants, lui avais-je dit. Ne prêtez aucune attention aux critiques. » C'était également valable pour lui.

Ici, je vais une fois encore devoir parler de ma vie privée, ce que je n'ai déjà que trop fait. Un des plus gros succès scolaires de la collection est la série d'anthologies *La Dimension fantastique* que me proposa ma fille Barbara Sadoul. Elle avait fait des études de lettres et obtenu d'abord une licence sur le thème « la solitude du vampire » ; à cette occasion, je m'aperçus qu'elle avait dévoré à mon insu ma collection de *Weird Tales*. Puis elle soutint une thèse de littérature comparée sur le mythe du loup-garou dans les littératures françaises et anglo-saxonnes (on accepte vraiment n'importe quoi à la Sorbonne maintenant). Ma mauvaise influence a peut-être présidé au choix de ces sujets, mais rien n'est moins certain ; elle ne m'a jamais consulté. D'après Barbara, quelques textes fantastiques classiques, toujours les mêmes, étaient étudiés dans les écoles et lycées (Poe, Hoffmann, Nerval, Daudet, Maupassant, etc.), et les professeurs seraient ravis de les voir réunis dans deux ou trois bouquins à dix francs, affirmait-elle. Pour compléter et moderniser le premier tome, elle comptait ajouter quelques auteurs contemporains du ^{xx}e siècle dans la première livraison (Lovecraft, Matheson, Jean Ray et Claude Seignolle). L'idée me parut intéressante et je recommandai à Stéphane Leroy de s'y intéresser, « par pur népotisme », ajoutai-je. Barbara sut le convaincre et le livre parut en janvier 1997, il devint aussitôt un classique dans les établissements scolaires. Depuis, chaque mois de septembre en voit partir vingt mille et les ventes totales du tome un étaient de près de trois cent vingt-six mille exemplaires fin 2001⁸. Deux autres volumes

parurent sous le même titre par la suite, et Barbara continue de publier de nouvelles anthologies dans Librio aujourd'hui encore.

La passation de pouvoir entre Stéphane et moi se fit en douceur au cours de l'année 1996 et Librio devint peu à peu sa chose même si je continuai à m'y intéresser jusqu'à mon départ à la retraite en février 1999. Personnellement cette collection m'a donné de grandes satisfactions car j'ai réussi à y trouver un large public pour des titres que j'aimais comme *Le Diable amoureux* de Cazotte (90 000 ex), *L'Or du Cristobal* de t'Serstevens (52 000 ex.), *Le Grand Dieu Pan* d'Arthur Machen (48 000 ex.) ou *Orphée* de Jean Cocteau (45 000 ex.), et j'ai pu y publier un très large éventail de textes. De toutes les collections que j'ai créées, y compris J'ai lu-SF, Librio reste celle dont je suis le plus fier. Certes, il y eut quelques échecs sanglants, quinze mille exemplaires pour le roman d'un académicien contemporain alors que le seuil de rentabilité était du double, mais finalement très peu. À dix francs, le lecteur est curieux, à trente francs il est déjà devenu méfiant. Par la suite Stéphane Leroy choisit de créer des séries séparées dans la collection, « Librio Noir » consacrée au policier (*Le Poulpe*, etc.) et « Librio Musique » qui publie des études sur des genres musicaux (*La techno* ou *Le raï*) et des interprètes (*John Coltrane* ou *Jim Morrison et les Doors*). Il apporta enfin un nouveau énorme best-seller avec *Paroles de poilus*, une anthologie poignante de lettres de soldats de la guerre 14-18 expédiées depuis le front. Il s'en était vendu au 31 décembre 2001 plus de quatre cent quarante-huit mille exemplaires ⁹.

Je pensai l'avenir de Librio bien assuré après mon départ, mais Stéphane quitta la maison quelques mois seulement après moi et trois personnes se sont déjà succédées à son poste. De toute façon la question de base demeure : quel est le sens du livre à dix francs vendu 1 euro 52 ?

7. Librio est maintenant vendu 2 euros (note de 2005).

8. Ces ventes ont dépassé les 570 000 exemplaires depuis (note de juin 2005).

9. Le million d'exemplaires était atteint en juin 2005.

1996

qui nous fait traverser la Seine en quête de mangas

CIVILISATION :

Clonage d'une brebis

LITTÉRATURE :

Voyages de Stephen Baxter

Le Corps et le Sang d'Eymerich de Valerio Evangelisti

BANDE DESSINÉE :

Birds of Prey (Black Canary & Oracle) de Chuck Dixon et Gary Frank

CINÉMA :

L.A. Confidential de Curtis Hanson

L'Armée des douze singes de Terry Gilliam

Le Cinquième élément de Luc Besson

TV :

The X-Files (*Aux frontières du réel*) de Chris Carter

MUSIQUE :

New Moon Daughter par Cassandra Wilson

The X-Files theme de Marc Snow

If it makes you happy par Sheryl Crow

POLITIQUE :

Réélection de Boris Eltsine

Asservissement des femmes en Afghanistan

SOCIÉTÉ :

La grande peur de la « vache folle »

DÉCÈS :

François Mitterrand, Gene Kelly, Ella Fitzgerald, Luis Miguel

Dominguin, Léo Malet

SPORTS :

Attentat à l'occasion des Jeux olympiques d'Atlanta

Qui dit hara-kiri dit Japon, qui dit Japon dit manga.

Avoir dû « hara-kiriser » la collection J'ai lu-BD, alors qu'elle avait si bien démarré, nous avait laissé à tous un goût d'amertume. Quand le phénomène manga commença à prendre de l'extension en France, début 1995, il fut décidé d'adjoindre deux séries japonaises à notre programme et, naturellement, on se tourna vers moi pour les découvrir et les acheter. Pour y parvenir, il me fallut un grand coup de pouce du hasard, car je ne m'y entendais guère. Aussi est-ce par un miracle quasi post-euclidien qu'une collection « manga » vit effectivement le jour.

Anticipons un peu : la directrice du livre de la FNAC passa un jour d'avril 1996 par mon bureau et vit nos deux premiers mangas sur mon bureau. « Cela vous intéresse vraiment ? » me demanda-t-elle. « Je pense que ces livres sont l'aboutissement de ma carrière éditoriale, lui répondis-je très sérieusement. Ils évoquent pour moi le labyrinthe de Borges composé d'une unique ligne droite. J'ai acheté ces mangas sans en comprendre un seul mot et, maintenant qu'ils sont traduits, je n'y comprends toujours rien. C'est une manifestation d'art brut. » Elle partit persuadée que j'étais dément, ce qui ne surprit personne dans la profession.

J'avais pourtant essayé d'agir classiquement et nous nous étions mis en quête de traducteurs de japonais qui pourraient me guider et me résumer le contenu de ces BD. « Des mangas, pouah !, s'exclamèrent-ils en chœur, nous sommes des traducteurs littéraires, Mûssieur. » Dont acte, dont acte. « Qu'allez-vous faire ? » me demanda Clotilde, après un troisième échec. « J'y vais à pied, comme Diogène », lui répondis-je. Elle ne manifesta nulle surprise et eut le bon goût de ne pas me proposer de lanterne. Quelques coups de fils m'apprirent l'existence d'une librairie japonaise à Paris, de trois boutiques spécialisées en manga et d'un antre réservé aux seuls Japonais de la région. Ce dernier renseignement me fut fourni par Kumiko, la femme de Jean-Jacques Brochier, rédacteur en chef du *Magazine littéraire* et ancien membre du prix Apollo. Je commençai par là, une minuscule boutique située sur la rive droite et que, de loin, j'avais pris pour une laverie. Elle contenait des centaines de bandes vidéo, sans boîtes, des inscriptions au marker portées au dos et, dans un coin, des livres et

des mangas plus ou moins écornés. Une jeune nipponne (mignonne, mais non friponne) me regarda entrer d'un air stupéfait et s'adressa à moi en japonais. Peut-être l'écriteau accroché à la porte signifiait-il : « Défense d'entrer aux chats et aux Européens » ? Je ne me laissai pas arrêter et lui demandai des mangas en anglais. Clairement cette langue lui était aussi inconnue que la nôtre, en revanche elle comprit le mot manga et me désigna leur étagère. Je restai accablé devant une profusion de fascicules d'occasion, tous parfaitement incompréhensibles. J'en pris un au hasard, je le montrai à la jeune fille et, par geste, j'essayai de lui demander si elle l'avait lu. Elle commença d'abord par manifester la compréhension d'un hanneton hébété, puis son visage s'éclaira. Elle se lança dans une grande explication en japonais puis alla au rayon, choisit deux fascicules, les ouvrit et les serra contre sa poitrine (menue). L'un d'eux avait un titre en anglais, *City Hunter*, l'autre en idéogrammes seulement, je lui dis *arigatô* (merci), l'un des seuls mots que je connaisse dans sa langue, ce qui eut le don de la faire rire aux larmes. J'achetai les deux mangas et, tout en marchant, je regardai les dessins, faute de pouvoir comprendre un mot, le graphisme de *City Hunter* me plut.

Mes pérégrinations me ramenèrent ensuite au Quartier Latin où je me sentais davantage sur mon terrain. J'ai toujours l'impression qu'il faut franchir l'octroi pour passer sur la rive droite. Rue Monge, je me présentai en qualité dans une fort belle boutique de mangas, mais le vendeur me laissa peu d'espoir, d'après lui tout ce qui était intéressant était déjà paru en France ou allait l'être. Il me choisit néanmoins deux ou trois fascicules. Un client qui se trouvait dans la boutique sortit derrière moi et me héla un peu plus loin dans la rue. Il s'agissait d'un infographiste, grand amateur de mangas et lecteur de J'ai lu-SF. Il avait écouté ma conversation avec le vendeur et il me dit que deux titres feraient un malheur en France : *City Hunter* et *Ken the Survivor*. Je décidai mentalement d'envoyer des fleurs à la demoiselle de la boutique japonaise, ce que je ne fis jamais d'ailleurs, j'ignorais son nom et elle le mien. Je sortis de ma poche le numéro de *City Hunter* et avouai ne pas en connaître le contenu. Le jeune homme m'expliqua qu'il s'agissait d'une série policière, pimentée d'un peu d'érotisme et de beaucoup d'humour, puis il me donna le nom et l'adresse du directeur des droits étrangers de son éditeur qu'il avait sur lui (si, si, c'est vrai). Enfin il m'expliqua longuement qu'il fallait publier les mangas « à la japonaise », c'est-à-dire que la première page devait être située à notre dernière page, ce qui amenait à lire les images et les bulles de droite à gauche. Je tentai une objection : « Les lecteurs français ne vont rien y comprendre. » L'inconnu secoua la tête : « Au contraire, me dit-il, ce sont tous des fanatiques et ils sont furieux de ne pas avoir des mangas conformes à l'original. Je vais vous expliquer. »

Il parvint à me convaincre en une vingtaine de minutes passées sur le banc d'un jardin public. Je lui proposai de devenir le conseiller (rémunéré) de la collection, ce qu'il refusa tout net. Je ne le revis qu'une fois, deux ou trois ans plus tard.

De retour à mon bureau, je demandai à Clotilde d'envoyer un fax aux éditions Shueisha, à Tokyo, pour faire part de notre désir de publier une édition française de *City Hunter* de Tsukasa Hojo, et de *Ken the Survivor* de Buronson et Tetsuo Hara. « C'est bien, me dit-elle. Vous devriez marcher plus souvent pour combler les trous du programme. » Le lendemain je traversai de nouveau la Seine, il faut savoir vivre dangereusement, et puis le métro est un endroit plutôt sûr quoiqu'on en dise, et je me rendis à la librairie japonaise de Paris, Junku, rue des Pyramides. Au rez-de-chaussée, on ne rencontre que des Nippons, au sous-sol, réservé aux mangas, presque que des Français. Pourtant les mangas sont les « livres » les plus vendus au Japon et, en second, viennent les romans tirés de scénarios de mangas. Dans la gare centrale de Tokyo, on a même prévu des poubelles spéciales afin que les voyageurs puissent se débarrasser de leurs mangas (surtout ceux érotiques) sans les laisser traîner sous les yeux des enfants. Peut-être n'envoie-t-on qu'une élite intellectuelle à l'étranger ? Ou alors des Esquimaux déguisés en Japonais ? Qui sait ? Ce jour-là, deux jeunes filles occidentales (dix-sept et dix-neuf ans me dirent-elles) choisissaient des fascicules en V. O., je leur montrai ma carte professionnelle et leur fis part de mon intention de publier *City Hunter* et *Ken the Survivor* dans le sens de lecture d'origine. « Merde, la bonne idée, c'est ça qu'il faut faire », me dit la plus élégante, très BCBG du boulevard Saint Germain. Je leur demandai si elles lisaient le japonais : « Ah non, bordel, me dit l'autre. Mais les dessins suffisent. » Je fus ensuite curieux de savoir comment elles étaient devenues des fans de mangas et si elles lisaient également de la bande dessinée : « Des BD ? Merde, sûrement pas, reprit la plus âgée, c'est des trucs de vieux pour nos parents, de la couille molle. Le manga, ça c'est extra, on l'a découvert chez des copines. » Finalement, dans leur langage imagé, elles m'assurèrent que *City Hunter* et *Ken*, édités à la japonaise, feraient un malheur.

Trois jours plus tard, je vis arriver dans mon bureau une fille du pays du Soleil levant qui n'était autre que la représentante à Paris des éditions Shueisha. Natsuko parlait parfaitement le français, ce qui m'arrangeait bien, elle me tendit sa carte comme il est d'usage dans son pays. Je lui donnai la mienne, elle y jeta un coup d'œil, puis me dit : « Ça alors, comment vous avez fait ? » Trois de mes livres avaient été édités au Japon, dont *l'Histoire de la science-fiction moderne*, aussi, prenant modèle sur eux, j'avais recopié mon nom en caractère

japonais sur ma carte de visite. Je lui expliquai, et montrai les volumes. Cela parut impressionner favorablement ma visiteuse, d'autant qu'elle avait vu un de mes bouquins traduit dans sa langue, *Trois morts au soleil*, « à la bibliothèque ». Elle ne précisa pas laquelle, puis elle ajouta : « Avant toute discussion, comment comptez-vous publier nos livres : dans le sens de lecture occidental ou dans celui d'origine ? » Sans hésiter, je lui répondis : « Dans le sens japonais », ce qui lui fit dire pour la deuxième fois : « Ah ! ça alors ! »

J'appris que les dessinateurs nippons en avaient assez de voir tous leurs personnages devenir gauchers dans les éditions françaises. En effet, pour ne pas avoir à démonter et remonter les planches, on se contentait de retourner les films transparents reçus du Japon ce qui avait pour effet de tout inverser, y compris les bras des personnages. La jeune femme me suggéra une autre série, *Dragonquest* (qu'il conviendrait d'appeler *Fly* en France, me dit-elle) pour accompagner *City Hunter*. En revanche *Ken the Survivor* n'était pas à vendre pour l'instant, ajouta-t-elle. Je lui fis une proposition sur les deux séries qu'elle se chargea de transmettre à la maison mère. Le soir, je passai acheter à la FNAC le film *City Hunter* (1993) dont elle m'avait signalé l'existence. C'était du cinéma typiquement cantonais avec Jackie Chan en vedette et deux fort jolies Chinoises pour lui donner la réplique, Joey Wong (alias Wong Tsu Hsien) que j'avais déjà admirée dans *Histoire de fantôme chinois* (1987), et Chingamy Yau la belle tueuse de *Naked Killer* (1992). Finalement je commençais à me sentir en pays connu dans ces mangas.

Le plus difficile ensuite fut de convaincre la maison, et surtout le service commercial de notre diffuseur, du bien-fondé de publier des bouquins imprimés en commençant par la fin du volume. À l'intérieur même de J'ai lu, quelques personnes pensèrent que mon état mental s'était encore détérioré. La fabrication alla jusqu'à me proposer de découper les films et de les remonter pour que tous les personnages ne deviennent pas gauchers, ce qui aurait été un gros travail. Je refusai net. De son côté, le directeur commercial de Flammarion, conciliant, me dit : « Certes le cœur de cible doit préférer des mangas identiques aux originaux japonais, mais le public va être décontenancé par ces fascicules qu'il faut lire à l'envers. Ce n'est pas possible. » Je lui répondis que le cœur de cible représentait quatre-vingt-dix-neuf pour cent du nombre de lecteurs potentiels et je restai inflexible. « Il est encore plus fou que d'habitude », conclut un des dirigeants du groupe.

Un fax de Tokyo vint mettre fin à toute tergiversation. Il nous accordait les droits des deux séries pour la langue française à la condition expresse que nos mangas soient des copies conformes des leurs, sens de lecture compris. « Dans ce cas, il faut y aller », trancha Jacques Goupil. *City Hunter* et *Fly* parurent en mai 1996 et nous

n'eûmes aucun reproche de la part des lecteurs pour notre présentation, mais au contraire de nombreuses lettres de félicitations pour avoir su garder l'esprit japonais. J'eus la surprise de constater que les mangas intéressaient les filles aussi bien que les garçons et que la moyenne d'âge était plus élevée que je ne l'aurais cru (19 à 30 ans). En revanche nous reçûmes une volée de bois vert de la part des libraires qui ne savaient dans quel sens ranger nos livres (on peut les comprendre). Puis nos concurrents furent contraints de faire comme nous sous la pression des éditeurs japonais, et tout rentra dans l'ordre. Une bande vidéo de la version dessin animé d'*Orange Road* me permit de découvrir ce manga et il devint le troisième titre de la collection. Les ventes de tous ces titres furent satisfaisantes et Shuiesha accepta de nous céder en 1998 les droits de *Ken the Survivor* qui sortit quelques mois après mon départ de J'ai lu sous le titre *Ken le Survivant*. Lors de ma dernière semaine de présence dans la maison, je rappelai à Marion Mazauric qu'elle devrait également s'occuper de la série manga. « N'oubliez pas de me laisser le nom de vos conseillers et lecteurs », me dit-elle. Cette réflexion mit en joie Clotilde et Suzanne, qui assistaient à l'entretien ; ce fut Clotilde qui répondit à Marion, atterrée : « Il n'y en a pas, Jacques a marché, c'est tout. »

Sayonara.

De son côté, Marion eut un très beau succès cette année-là en obtenant les droits de réédition en poche de *L'Alchimiste* de Paulo Coelho. Ce titre avait été refusé par la plupart des éditeurs et Marion, qui l'avait eu en lecture vint me dire : « C'est un livre intéressant, mais si nous le publions directement, il passera inaperçu. Il faut qu'une maison de littérature générale assure sa promotion. » Je lui suggérai de le refuser, mais de suivre son itinéraire et, si un éditeur français consentait à le publier, de lui faire une offre dès qu'il en acquerrait les droits. Elle le fit et se rendit même à une réception de l'ambassade du Brésil donnée en l'honneur de Coelho pour lui dire tout le bien qu'elle pensait de son livre. *L'Alchimiste* devint un phénomène d'édition et Marion eut beaucoup de peine à décider son éditeur, malgré ses promesses, à nous le céder alors que toutes les maisons de poche le réclamaient maintenant, mais l'antériorité de son offre joua en sa faveur. Le livre de Paulo Coelho fut vendu à plus d'un million d'exemplaires en moins de deux ans lors de sa réédition dans J'ai lu.

En septembre 1997 elle eut l'idée de réunir sous un même label « nouvelle génération » des auteurs aussi divers que Michel Houellebecq, Virginie Despentes, Vincent Ravalec, puis Jean-Claude Izzo, etc. Leurs livres obtinrent un très gros succès de presse, et le premier roman de Houellebecq, un auteur alors peu connu, *Extension du domaine de la lutte*, fut même un succès tout court. Plusieurs autres

livraisons de romans estampillés « nouvelle génération » suivirent, amenant un nouveau public à J'ai lu, et suscitèrent l'intérêt des critiques et des libraires les plus « littéraires ».

Courant 1995, Béatrice Duval vint me faire part de son intention d'acheter trois romans tirés d'une série TV, *The X-Files* (*Aux frontières du réel*), qui, pensait-elle, serait un succès, mais, pour les obtenir, elle devrait également publier un guide des épisodes en grand format. « Tout cela est-il cher ? » lui demandai-je. « Très bon marché, ils ont été refusés partout », me dit-elle. Je lui dis alors : « Achetez-les sans hésiter, et nous ferons également le guide puisque l'agent y tient. C'est peut-être une voie à explorer. » Le feuilleton devint un énorme succès et le premier titre, *Les Gobelins* de Charles Grant, parut en mars 1996, il dépassa les deux cent mille exemplaires. D'autres volumes et d'autres guides (*Friends*, etc.) suivirent, ainsi que des livres destinés aux enfants, que Béatrice publia par la suite. Je crois qu'elle ne regarda qu'une ou deux fois *The X-Files*, en revanche je devins un mordu des agents Mulder et Scully pendant les trois premières saisons, ensuite la série se mit à tourner en rond.

L'année suivante elle parvint à acheter à la barbe des autres éditeurs un livre de photos du film *Titanic* qu'elle publia en avril 1998 sous forme d'un ouvrage grand format, *James Cameron's Titanic*. Il fallut le réimprimer si souvent que la fabrication, privée de Roland Deleplace, eut du mal à suivre, néanmoins près de quatre-vingt-dix mille ouvrages furent vendus, et cela au prix des albums en édition princeps.

Avec ces deux éditrices pour me succéder je pensai l'avenir de J'ai lu assuré, mais elles quittèrent la maison quinze mois seulement après moi, Marion pour créer les éditions du Diable Vauvert (elle habite Vauvert, près de Nîmes, ville qui par rapport à son travail parisien était « au diable »), et Béatrice pour prendre en mains la direction littéraire du Fleuve Noir. Je leur souhaite d'y réussir aussi bien qu'à J'ai lu, ce qui est pour l'instant le cas¹⁰.

Un dernier mot sur cette année 1996 qui fut celle de la grande peur de l'ESB, cette forme de la maladie de Creutzfeld-Jakob transmissible des ruminants à l'homme. On assista à une panique généralisée, soigneusement entretenue par les médias, qui aboutit à la ruine de la filière bovine et à l'effolement des populations. On n'osait même plus faire manger les enfants à la cantine ! Peut-être cet ESB débouchera-t-il sur une épidémie un jour, nul ne peut le dire, mais je me permettrai de faire remarquer deux choses. Dans un article paru dans *Sud-Ouest* une vétérinaire rapporte qu'un cas de vache folle est décrit dans les annales de l'École vétérinaire de Toulouse à la fin du XIX^e siècle. Par ailleurs l'ESB a tué trois personnes en France de 1996 à 2001¹¹, il y a un ou deux ans le sida avait provoqué chez nous six

cents décès dans l'année et la grippe plus du double. Alors je redoute le sida, je me fais vacciner contre la grippe et je mange n'importe quelle vache, folle ou pas.

10. Toujours vrai en janvier 2006.

11. Plus sept de 2001 à 2005.

1999

où l'auteur retrouve le « domaine de R. »

LITTÉRATURE :

Étoiles mourantes d'Ayerdahl et Jean-Claude Dunyach

BANDE DESSINÉE :

The League of Extraordinary Gentlemen d'Alan Moore et Kevin O'Neill

CINÉMA :

Eyes Wide Shut de Stanley Kubrick

The Matrix de Larry et Andy Washowski

La Menace fantôme (Star Wars n°1) de George Lucas

TV :

Buffy, the Vampire Slayer de Joss Whedon (1997 aux É.-U.)

MUSIQUE :

Man I feel Like a Woman de Shania Twain

Summer son par Texas

Maria, Maria par Santana

In walked Wayne par Wayne Shorter

POLITIQUE :

Passage officiel à l'euro pour les banques de l'Union européenne

SOCIÉTÉ :

Double tempête les 26 et 27 décembre

Naufrage du pétrolier Erika

DÉCÈS :

Stanley Kubrick, Michel Petrucciani, Bernard Buffet, Frison-Roche

Ce n'était pas Cléopâtre.

Le jour de mon départ en retraite, fin janvier 1999, trois jeunes femmes entrèrent dans mon bureau portant un lourd tapis. Je crus d'abord qu'une quatrième était cachée, nue, à l'intérieur. Hélas, il n'en était rien, néanmoins le cadeau était digne d'intérêt : un tapis de Möbius représentant la couverture de *Tschai*.

La semaine précédente, j'avais reçu une lettre d'un des dirigeants de notre principal concurrent. Il m'expliquait que, tout comme un pommier donne des fruits chaque année, un éditeur devait continuer de produire des livres, et il me suggérait d'aller le voir. Je n'y allai pas, mais sa lettre me fit plaisir, à une époque où l'on est considéré comme vieux à quarante-cinq ans, se voir offrir du travail avec vingt ans de plus était flatteur. Mais, en quittant J'ai lu, après trente ans et dix mois, ma décision était arrêtée, je laissais l'édition derrière moi, mais non l'écriture. Josette et moi irions vivre au « Domaine de R. », lieu de tous mes fantasmes et propice à la rédaction d'un gros roman de fantasy dont j'avais l'idée depuis quelque temps.

Ce mois de janvier, fin de mon activité professionnelle, m'avait permis de faire la connaissance de l'excellent écrivain anglais, Neil Gaiman. J'avais publié l'hilarant roman *De bons présages* qu'il avait rédigé en collaboration avec Terry Pratchett. Il était venu à Paris pour la parution de son dernier roman *Neverwhere*. Je l'emmenai déjeuner et le courant passa bien entre nous, après tout nous aimions la même littérature et nous étions tous deux des amateurs de comic-books. Gaiman s'était fait connaître en tant que scénariste de la série *Sandman*, dessinée par Charles Vess, qui débuta en 1987. Bien sûr le personnage du Sandman évoquait plutôt pour moi le super héros, membre de la Justice League of America en 1940, mais Neil le connaissait également. Il me dit qu'il vivait depuis 1992 à Minneapolis, aux États-Unis : « Là-bas, j'ai l'impression d'être un *alien*, mais un extra-terrestre légal si je puis dire. D'abord je comprends la langue des indigènes et, généralement, ils me comprennent. Tout est si différent, d'abord ils roulent du mauvais côté de la route... » « Du bon », dis-je. « Finalement, reprit-il, *Neverwhere* et mon nouveau roman *Stardust*, qui sont très typiquement anglais, auraient été différents s'ils avaient été écrits en Grande-Bretagne. Ils sont un peu le

point de vue d'un expatrié. » Comme je lui demandai s'il n'avait pas envie d'écrire sur l'Amérique, il me répondit : « Si, je viens de commencer un roman, dont le titre provisoire est *American Gods*, il se passera là-bas, et l'on y rencontrera un mélange de dieux du passé et des nouveaux dieux *made in USA*. On y trouvera aussi une bonne dose d'horreur, mais ce ne sera pas qu'un roman d'horreur, il y aura de la SF, du fantastique. Enfin des zombies et des dieux, quoi. » Je lui demandai également s'il comptait écrire de nouveau avec Terry Pratchett, comme il répondait par la négative, j'ajoutai que je n'avais pas trouvé cet auteur particulièrement sympathique : « Vous n'êtes pas le seul », me répondit-il sans s'expliquer davantage. Ensuite notre ami commun Harlan Ellison accapara la discussion. J'avais montré à Neil une photo d'Harlan prise à Rio en compagnie de van Vogt et il s'était exclamé : « Mais vous l'avez connu à mon âge ! », comme si la chose lui paraissait incroyable. « Et puis vous avez pu avoir des conversations avec van Vogt, c'est extraordinaire. Je l'ai rencontré, mais ses propos n'avaient plus aucun sens », ajouta-t-il. Finalement, en me quittant, il me dit que j'étais une *living legend*, ce qui me fit modérément plaisir, on qualifie rarement ainsi les jeunes gens.

Avant de gagner Roques, en février, nous fîmes un détour par Cuba. J'avais entendu les pires horreurs sur le régime cubain par des gens de gauche aussi bien que de droite, à Paris, mais aussi vanter les mérites de Castro par Mme Mitterrand ¹². Le pays me déçut (en dehors de la région des *mogotes*), en revanche les Cubains étaient bien tels qu'on les découvre dans les films *Buena vista Social club*, *Guantanamo* et *Fresa y chocolate*, extraordinairement sympathiques. Évidemment, il ne faut pas rester dans le ghetto pour étrangers de Varadero et il est nécessaire de parler espagnol (le cubain est très proche du castillan à quelques mots près, un mur (*pared*) se dit « *mur* » dans l'île et un cigare (*purro*) se dit « *cigaro* ». On peut le deviner.) Les filles, les *jineteras*, sont même plus que sympathiques, il faut repousser leurs avances à moins d'être accompagné comme je l'étais. C'est que les gens sont pauvres, mais nullement tristes comme dans les pays de l'Est, où le communisme avait chassé jusqu'à la joie de vivre. Il n'en est pas de même ici, la salsa règne partout (et maintenant le rap dans les clubs de jeunes branchés), le soleil brille, et les femmes sont court vêtues. Le nombre de petits orchestres de salsa qu'on rencontre partout est ahurissant, d'autant qu'ils ne font pas la manche. De quoi vivent-ils ? Je posai la question à la chanteuse d'un de ces groupes : « Nous sommes payés par le gouvernement, *señor*, me dit-elle, nous sommes chargés de distraire les touristes. » Dommage qu'on ne fasse pas de même en France.

Trois secteurs fonctionnent bien, l'éducation, la santé et le sport. Sinon rien ne va, il faut bien le reconnaître, et tout particulièrement

pas l'alimentation et le transport. Le gouvernement accuse le blocus américain, en fait c'est ce blocus qui protège le régime de Castro qui serait depuis longtemps tombé sous l'afflux du dieu Dollar. Le peuple ne s'y trompe pas qui, lui, tient Gorbatchev pour responsable de tous ses malheurs. C'est en effet du jour où les Soviétiques n'ont plus tenu à bout de bras l'économie cubaine qu'elle s'est effondrée ; le blocus américain n'y est pour rien, il est facile de le tourner par le Canada ou par l'Argentine.

L'information est verrouillée, deux chaînes de télé proposent une propagande style plan quinquennal d'URSS des années 1950 et les chaînes étrangères sont prosrites. La presse n'existe pas, on ne rencontre *aucun* marchand de journaux, même à l'aéroport, on peut simplement acheter le journal du parti à la Poste. Pourtant on ne se sent pas dans un état policier, par exemple chaque voiture possède une plaque d'immatriculation de couleur différente selon qu'elle appartient à un particulier, une agence de tourisme, un fonctionnaire, etc. Comme je demandais à quoi correspondaient les plaques marron : « À la police secrète, *señor* », me fut-il répondu. Ici, le culte de la personnalité concerne le Che ; on voit des portraits du médecin argentin partout. Fidel reste aimé, même si la population admet son échec économique, et redoute sa succession qu'il n'a pas préparée. Les gens nient l'existence de prisonniers politiques, pourtant bien réelle, et affirment qu'il s'agit là de propagande des exilés cubains de Miami ; la désinformation gouvernementale fonctionne bien, de plus ils ont peur de se confier à un étranger¹³. En revanche il est certain que le peuple vit dans la crainte du retour de ces exilés, qui réclament la restitution de tous leurs biens (maisons, terres, voitures devenues pièces de collection, etc.), et ça c'est vrai, il suffit de lire la presse cubaine de Miami pour s'en rendre compte. Les paysans sont particulièrement inquiets et, loin de renier Fidel, comme l'imaginent Zoe Valdès et autres Cubains en exil, ils sont prêts à le défendre de crainte qu'on ne reprenne leurs champs et qu'on leur réclame un loyer pour les cinquante ans écoulés ! (Je n'invente rien, mais peut-être est-ce le gouvernement qui fait courir ce bruit.) Alors ? Alors, le régime castriste, tout comme n'importe quelle dictature communiste, tombera le jour où le blocus américain sera levé, aussi sûrement que l'Allemagne de l'Est n'a pas survécu à la chute du Mur. Alors les jeunes Cubaines recommenceront à faire les putes dans les bordels de La Havane comme au temps de Battista et d'Hemingway. Est-ce un bien, est-ce un mal, ce n'est pas à moi d'en décider.

L'installation à Roques eut lieu dès le début de mars qui, dans cette région, marque les tout débuts du printemps. Au cours des cinq années précédentes j'avais peu à peu déménagé toute ma bibliothèque, ainsi

que CD, DVD et autres babioles qui donnent leur plein sens à une vie d'ermite, voire d'anachorète. Josette est un pur produit de la région parisienne et j'avais vécu dans la capitale depuis 1956 : le retour à la nature nous conviendrait-il ? La province donne une inappréciable qualité de vie, dit-on, en tout cas les Parisiens en vacances le prétendent. On y vit la « vraie vie » (qu'est-ce au fait ? Le monde de Walt Disney ?), on y mange mieux qu'ailleurs et on y vit plus vieux. Nombre de villages n'exhibent-ils pas fièrement « leur » centenaire qui a atteint cet âge avancé grâce à l'excellente qualité de l'eau, de l'air, des fruits et légumes, et des vaches non folles qu'on trouve dans les environs ? Néanmoins une étude du ministère de la santé montrait voici deux ou trois ans que la moitié des centenaires que compte la France résidait en région parisienne, faut-il y voir l'action bienfaisante de la pollution, des pesticides, de l'eau chlorée et de la mal-bouffe ? Mieux vaut ne pas lever ce lièvre.

Et mange-t-on tellement mieux dans nos campagnes ? Oui, si l'on engraisse ses oies (mais c'est cruel), et si l'on élève et tue son cochon, mais c'est un animal intelligent (moins qu'un chat, mais autant qu'un chien¹⁴) et on s'y attache. Oui, enfin, si on abat ses bécasses et ses perdreaux soi-même, mais je ne suis pas chasseur et je ne reconnaitrais pas une bécasse d'un courlis. Sinon, il faut acheter... Or, on souffre de la raréfaction des commerces dans les villages, en deux ans nous avons perdu cinq charcuteries dans un périmètre de dix kilomètres. En revanche les boulangeries prospèrent et l'on apporte du pain même dans les fermes les plus reculées, toutefois comme l'a dit le poète, l'homme ne vit pas que de pain (il lui faut aussi du cochon). Quant au gibier, on en vend fort peu, tout le monde est chasseur ici, même les enfants en bas âge, et chacun consomme ses prises. Restent les restaurants, les mauvais sont rares, reconnaissons-le, mais les meilleurs sont loin de valoir ceux de Paris. Bien sûr, il y eut mon condisciple et ami André Daguin à Auch (nous étions en classe de première ensemble), mais il s'est retiré et peu de ses confrères m'ont réellement enthousiasmé.

La vie provinciale a d'autres inconvénients, d'abord les liens de l'amitié se relâchent, peu de copains ont le courage de faire sept cents kilomètres pour venir nous voir, ensuite toute la vie artistique se concentre dans la capitale. Il nous fallut « monter à Paris » pour entendre Adjani (admirable) dans *La Dame aux camélias* (toujours exécrable). Même chose pour voir les nouveaux films en V.O.¹⁵, or Josette et moi aimons le cinématographe même si, pour certaines productions, nous devons être les deux seuls adultes au milieu de toute une salle d'adolescents. D'accord, on peut voir aussi les grosses daubes françaises sans problème de langue, mais nous ne sommes guère amateurs. La vie culturelle, dans la région, tourne autour de

quelques festivals (Jazz à Marciac est malheureusement loin de Roques et surpeuplé.) Quant aux manifestations d'art contemporain, exception faite des expositions du château de Plieux, (Jean-Claude Marcheschi pour la saison 2001/2002), elles restent exceptionnelles.

En revanche, si l'on aime la nature, ce qui est mon cas, le jardin est chaque jour une nouvelle source d'émerveillement, du moins de mars à octobre et il en est de même pour le paysage offert par la mosaïque des champs qui s'étendent sous la terrasse de Roques, autour d'un méandre formé par le Gers. En alignant des mots les uns à la suite des autres, il me paraît normal qu'ils arrivent à noircir des feuilles blanches et que leur empilement finisse par former un livre (je vois le manuscrit grossir). Mais qu'un champ de colza ou de tournesol apparaisse après avoir semé de vilaines petites graines dans le sol des mois auparavant m'a toujours paru proprement miraculeux. C'est chaque année pareil, c'est chaque année différent. Finalement, malgré l'absence des amis proches, de vie culturelle, de cinémas dignes de ce nom, etc., je me réacclimatai à mon terroir natal en quelques jours à peine et Josette (qui y venait en vacances depuis quarante ans) n'eut aucune peine à s'y sentir bien.

Roques se trouve situé au sud du Lot-et-Garonne, à la frontière du Gers et c'est généralement vers ce département que nos pas (enfin, les roues de la voiture) se dirigent. C'est la région du foie gras et de l'armagnac, mais aussi de charmants coteaux qui offrent un paysage vallonné bien plus attrayant que la plaine de la Garonne. Au fait si vous êtes Parisien, vous prononcerez sans doute *Ger'* (comme le pic du Ger dans les Pyrénées), si, comme moi, vous appartenez au terroir local, vous vous devrez de prononcer *Gersse* avec un minimum de deux s. Soyons honnête, ce n'est pas l'avis de l'excellent écrivain Renaud Camus qui, dans son livre *Le Département du Gers* (P.O.L., 1997), défend l'opinion inverse : « La prononciation *Gersss* est paysanne, populaire et petite-bourgeoise (c'est-à-dire à peu près universelle, maintenant, la petite bourgeoisie ayant culturellement avalé la France entière, et lui ayant imposé ses usages, ses façons d'être, de parler et donc de penser). La prononciation *Ger'* est aristocratique, savante, cultivée et bourgeoise. On dit *Gersss* comme on dit *moïnsss*, on dit *Ger'* comme on dit *vers* ou des yeux *pers*. Ce n'est pas une question d'origine régionale, comme on le prétend par pudeur et par abus (et comme on finit par le croire, car la sincérité, c'est souvent de se convaincre de ce que l'on prétend). C'est une question d'origine de classe et de *niveau de discours*. »

Ceci me confirme dans l'idée que je suis un paysan, par exemple j'ai consacré deux livres à l'alchimie et les hommes de l'*Ars Magna* ne pratiquaient-ils pas l'agriculture céleste ? Plus prosaïquement, à quatorze ans, j'ai labouré un sillon avec une charrue (une vraie, pas

un brabant double) et une paire de vaches. Quant à la notion de « classe », il n'y a plus guère que les trotskistes pour y attacher de l'importance, aussi je continuerai à parler du *Gersse*, pays auquel j'ai consacré un album de photo, intitulé *Ma Gascogne*, en 1985.

En ce moment une guerre *arbricide* fait rage dans cette région pourtant d'ordinaire si calme : les motards accusent les platanes, qui bordent nombre de routes et les préservent des ardeurs du soleil en été, de se déporter dans les virages et de venir à leur rencontre. Pour les punir ils les entament à la tronçonneuse et force est alors aux Ponts et Chaussées de les abattre. Certains politiciens recommandent même de couper tous ces arbres à titre préventif, malgré l'opposition d'associations écologistes pour une fois mieux inspirées que dans leur défense du scarabée pique-prune¹⁶. Pour citer à nouveau Renaud Camus : « Et si un jeune homme, encore un, qui rentrait de discothèque dans la nuit de samedi à dimanche, s'écrase contre un platane, est-ce la faute du platane, du jeune homme, de la jeunesse, de la nuit, de la discothèque, du président du conseil général, du sommeil, de la vitesse, de l'association des amis des arbres ou de deux ou trois verres en trop ? » On ne saurait mieux dire.

Une de nos grandes joies est la découverte des minuscules villages gascons perchés sur leurs hautes collines et d'où l'on découvre des vues superbes, malheureusement souvent gâchées par quelques pylônes électriques, ou d'affreux silos à grains. Rien que leurs noms chantent : Pouy-Roquelaure, Laroque-Engalin, Lagarde-Fimarcon, Gimbrède, Saint-Avit Frandat, pour ne citer que les plus proches, les plus ignorés des touristes (variété de criquets pèlerins qui détruit tout sur son passage). Il est trop tard pour sauver l'Abbaye de Flaran, où juste après la guerre de 1940 j'ai connu des vaches dans le chœur, et qui est devenue un piège à Parisiens et étrangers. Il est également trop tard pour sauver le minuscule village fortifié de Larressingle en saison, mais qu'il reste beau, encore désert, l'hiver et aux premiers jours du printemps ! Et, au bout de minuscules routes secondaires (mal indiquées, je le reconnais, elles semblent parties de nulle part et bien décidées à y retourner), au bout de ces petites routes la récompense vous attend, une tartine de foie gras (c'est la paysanne qui a *embuqué* le palmipède, aussi, lâchement, je ne me sens plus responsable), ou un verre de Bas-Armagnac, si possible de la région d'Eauze. Finalement ce doit être ça la vraie vie !

La fin de cette année 1999 fut moins heureuse pour la France. Il y eut d'abord le naufrage du pétrolier Erika dont le fuel se répandit durablement sur les côtes bretonnes et vendéennes (les victimes de cette pollution se souviendront longtemps de l'arrogance méprisante que leur manifesta la ministre « verte » de l'Environnement). Ensuite ce furent les deux grandes tempêtes qui balayèrent la France les 26 et

27 décembre. Notre région fut frappée de plein fouet le second jour après des bulletins fort rassurants de la météo nationale. Des milliers de pins furent abattus dans les Landes proches, et tout le Sud-Ouest fut plus ou moins atteint. Roques, bien que situé au sommet d'une falaise, tint le choc. Une douzaine de tuiles s'envolèrent, mais tous les arbres résistèrent, il n'en fut pas de même dans les environs, et les cyprès de Plieux, par exemple, doivent encore être étayés.

L'écriture continue d'occuper une grande place dans mon existence. Au début de 1999, Marion Mazauric m'avait demandé de réaliser pour Librio une série de quatre anthologies qui ferait découvrir la SF au grand public. Ce fut *Une histoire de la science-fiction* dont les parutions s'échelonnèrent de 2000 à 2001, ces anthologies allaient d'Abraham Merritt (1918) à Bruce Sterling (1998). Après le départ de Marion, et arrivé au troisième tome, une nouvelle responsable de Librio m'avertit qu'il faudrait cinq volumes et non plus quatre afin de pouvoir les vendre en coffret. « Vous voulez probablement que je réunisse les textes parus de 2001 à 2025 pour ce dernier tome ? » lui demandai-je très sérieusement. Elle eut un geste d'impuissance : « C'est le marketing qui le demande », répondit-elle. Aujourd'hui le marketing est ce qui se rapproche le plus de Dieu dans une maison d'édition moderne et le précepte militaire bien connu « chercher à comprendre, c'est déjà désobéir » commence à régner en maître. Aussi, les instances supérieures ayant décrété, il ne restait plus qu'à obéir. J'avais prévu trois textes d'auteurs français dans les tomes 3 et 4, je les en retirai et consacrai le cinquième volume à la SF française de 1950 à 2000, ce qui était boiteux, mais rendait le fameux coffret possible. Pour tout dire, je pense que si j'avais suggéré de sortir un tome 5 uniquement constitué de pages blanches, mais sous une belle couverture illustrée, le service commercial en aurait été tout aussi satisfait. Ensuite, j'entamai mon gros roman, un texte de fantasy fondé sur un thème de manipulations temporelles très SF, *Chroniques des dragons oubliés*, qui parut en 2000 dans la collection *Imagine* de mon ami Jacques Chambon¹⁷. Certes, il ne s'en vendit guère, mais j'eus grand plaisir à y retrouver la nymphe Mylène, héroïne de mon premier roman qui se situait déjà au Domaine de R. et dans ses alentours. D'une certaine façon la boucle était bouclée.

12. Depuis la situation s'est dégradée, en 2003 les arrestations d'opposants se sont multipliées et les droits de l'homme sont encore plus bafoués. Le communisme montre son vrai visage (note de 2005).

13. Personne n'avoue être un futur *balsero* depuis que l'émigration

est à nouveau interdite, mais si une jolie fille vous demande de lui acheter une crème solaire, ce n'est pas pour elle, tout le monde est bronzé. La crème servira à ceux qui tenteront la traversée du détroit de Floride sur un radeau de fortune.

14. Désolé, amis des clébards, les Japonais, en cherchant à réaliser un traducteur électronique des sons proférés par nos animaux familiers, ont déterminé qu'un chat disposait de quarante-trois miaulements pour exprimer ses sentiments et un chien seulement de sept aboiements.

15. Avec quelques heureuses exceptions aux Montreurs d'Images, à Agen, mais il ne faut pas compter voir *Pirates des Caraïbes* ou *Voodoo Moon* dans une salle d'Art & d'Essai !

16. Insecte protégé par une directive de Bruxelles en raison de sa rareté. Malheureusement pour lui, chaque fois que l'on veut tracer une autoroute ou exécuter un autre travail d'intérêt général, des écolos prétendent l'interdire en arguant de la présence de la bestiole dans une vieille souche située sur le tracé. Ils jettent ainsi un doute sur la réalité de sa rareté, et sa protection pourrait être bientôt annulée.

17. Le décès subit de Chambon atterra tous ses amis et je fus bouleversé. La suite, et fin, de ce bouquin, *Chroniques de la mana perdue*, ne put paraître et c'est seulement en septembre 2005 qu'un gros volume réunit le roman déjà publié et sa suite inédite sous le titre *Shaggartha*. (Note de 2005).

2001

qui voit le ciel nous tomber sur la tête

CIVILISATION :

Attentat du World Trade Center (11 septembre)

LITTÉRATURE :

La Danse des six lunes de Sheri S. Tepper

Tomorrow's Parties de William Gibson

BANDE DESSINÉE :

Fray de Joss Whedon et Karl Moline

CINÉMA :

Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain de Jean-Pierre Jeunet

Moulin Rouge de Baz Luhrmann

Harry Potter à l'école des sorciers de Chris Columbus

TV :

Angel de Joss Whedon et David Greenwalt (1999 aux É.-U.)

MUSIQUE :

Let's get lost par Terence Blanchard

Lady Marmelade par Christina Aguilera et Pink

Survivors par les Destiny's Child

POLITIQUE :

Élimination du régime Taliban en Afghanistan

DÉCÈS :

Stanley Kramer, Douglas Adams, Jack Lemmon, Anthony Quinn,
George Harrison

SPORTS :

Scandale dans les notations du patinage artistique aux J.O.

Les Gaulois craignaient que le ciel ne leur tombât sur la tête, pas les Américains : ils avaient tort... Il tomba ce 11 septembre et écrasa trois mille malheureuses victimes de toutes nationalités, de toutes confessions. Le pire fut de voir ces femmes et ces hommes qui, se donnant souvent la main, sautaient du haut des tours du World Trade Center vers une mort certaine. L'horreur absolue. Ce drame monstrueux eut au moins un mérite, celui d'avoir permis de libérer l'Afghanistan d'un régime criminel qui avait ravalé les femmes au rang d'esclaves, les privant de soins, d'éducation et de la moindre liberté. On parle depuis quelques années du droit d'ingérence, cela faisait longtemps que ce droit aurait dû être appliqué pour chasser les déments qui avaient sciemment organisé ce retour à la barbarie. Le 12 septembre, je commençai à envoyer des e-mails à tous mes amis américains pour leur faire part de ma douleur et de ma solidarité. Mais ce n'est pas l'Amérique, le World Trade Center et le Pentagone seuls, qui ont été atteints, ce sont toutes les démocraties du monde et, plus directement, c'est chacun d'entre nous.

Au cours des deux années précédent ce tragique mois de septembre, nous avons vécu paisiblement à Roques, au rythme de six semaines dans le Sud-Ouest, suivies de deux à Paris. La vie de gentleman-farmer (enfin « farmer » n'exagérons pas, je coupe les fleurs fanées) continue d'être aussi agréable que je l'avais pressentie en 1999 et J'ai lu ne me manque pas un seul instant, d'autant qu'Internet est là pour me relier au monde. J'avoue, à ma grande honte, passer presque autant d'heures devant le I-Mac que dans le jardin. J'ai tenté de faire de l'édition en ligne avec 00h00.com à partir de l'an 2000, où j'ai publié deux séries, une de textes français de SF et une autre de rééditions d'ouvrages ésotériques parus au XIX^e siècle (traités et études sur l'alchimie, la magie, l'astrologie). Après tout, les « spécialistes » préoyaient la fin du texte imprimé et la civilisation du tout écran, si je puis dire, pour bientôt. Beaucoup de maisons d'éditions s'étaient hâtées, vers 1995, de créer un département multimédia qui leur coûta fort cher et dut être sabordé moins de trois ans plus tard pour la plupart d'entre elles. N'en déplaise aux fossoyeurs du livre, celui-ci a encore un bel avenir devant lui, mes deux expériences montrèrent qu'il n'y avait *pas* de lecteurs en ligne, pratiquement aucun. Les ventes

de *La Passion selon Satan* en 1960, soit 92 exemplaires, étaient triomphales à côté. Je ne pense pas que l'apparition du *e-book* sur le marché soit une révolution ; l'objet est lourd, cher, relativement encombrant et la nécessité de s'abonner ne va pas encourager une clientèle qui vient de se faire plumer par les forfaits des portables. Le lancement du *e-book* aux États-Unis est d'ailleurs loin de donner les résultats escomptés et je ne vois guère que les astronautes, les navigateurs solitaires ou les explorateurs des banquises polaires (pingouins compris) pour en avoir réellement l'usage¹⁸.

Si Internet me relie au monde, en revanche j'ai la mauvaise habitude de sauter les informations générales. À Paris, on est surinformé, il ne se passe pas un événement ou un phénomène de mode sans qu'on l'apprenne dans la journée (enfin, presque). Ici, il en va tout autrement, surtout si l'on oublie également d'acheter le journal et si l'on regarde la télévision essentiellement par le truchement d'un satellite ou via un lecteur DVD. Autrement dit Buffy, Cordélia et Angel me sont bien plus familiers que les jeunes gens de *Loft Story* dont Josette et moi n'avons appris l'existence qu'au dernier jour de l'émission. En fait nous n'avons vu que la sortie (trionphale) des deux gagnants. Nous avons alors découvert un phénomène insoupçonné de nous et dont, pourtant, tout le monde parlait, les uns pour s'en indigner (bof, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat), les autres pour s'y intéresser (s'ils n'avaient rien de mieux à faire...). J'avoue avoir trouvé piquant (très Andy Warhol) que des inconnus deviennent des vedettes du jour au lendemain pour être restés enfermés deux ou trois mois ensemble. Tant mieux pour eux, même si cela montre bien l'aspect dérisoire de la célébrité *made in TV*. En revanche j'ai été atterré de voir une revue jadis sérieuse, *Les Cahiers du cinéma*, classer *Loft Story* parmi les dix meilleurs films de l'année, trois des critiques lui attribuant même la première place.

En fait bien d'autres sujets d'indignation me furent fournis en cette année 2001. En particulier la manie de féminiser un nom de profession en ajoutant un « e » à la fin. Un cafetier, un médecin, un carabin, et un auteur peuvent être aussi bien femme qu'homme, tandis qu'une cafetière, une médecine et une carabine sont trois objets et une auteure tout simplement un barbarisme.

Je ne dirai rien de la campagne électorale présidentielle, puisque j'écris avant le premier tour. Une chose m'inquiète, avec cette multiplicité de candidats, on risque d'avoir un second tour opposant Arlette au Che (le nôtre, pas le fantôme de l'Argentin)¹⁹ ; on entrerait alors dans une société SF proche des anti-utopies d'Orwell ou de Huxley. Deux moments cependant à signaler au cours de cette campagne, l'un drôle : la bouffonnerie des Verts changeant deux ou trois fois de candidat, j'en ai hurlé de rire (de toute façon, ils auraient

mieux fait de choisir Doc Gynéco). L'autre dramatique : toute la campagne tourne autour de questions sécuritaires qui tiennent autant de la psychose et du matraquage des médias que de la réalité. Pire, chaque fois la jeunesse fait figure de principal accusé ce qui me rappelle un texte que je cite de mémoire : « Tout fout le camp aujourd'hui, les jeunes ne respectent plus l'autorité des Anciens, ils leur manquent de respect, ils n'en font qu'à leur tête. » Ces lignes figurent sur une tablette cunéiforme de l'époque de Sargon d'Akkad, six mille ans avant J.-C. La France reste un pays très sûr (on oublie les crimes des apaches au début du xx^e siècle, puis la bande à Bonnot, le gang des tractions avant, etc.) ; quant à l'autorité des Anciens, il y a longtemps que je ne croie plus à cette fable : j'ai connu les gens jeunes, je les connais âgés aujourd'hui, ce sont simplement de « vieux jeunes », pas des Anciens auréolés de je ne sais quel savoir hérité du fond des âges.

Pour rester dans le domaine du spectacle (mais si, mais si), j'ai été atterré par l'article d'un vieux réac qui bavait sur le très beau film de Jean-Pierre Jeunet (un ancien de la BD), *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, réellement une œuvre populiste, profondément de gauche, comme l'étaient les films de Renoir avant-guerre. Il y a là un phénomène typiquement français, l'intelligentsia parisienne ne supporte pas les grands succès populaires : si c'est bon, cela doit rester confiné à un petit groupe de gens supérieurs. Boris Vian se moquait déjà de ce travers en écrivant dans une chronique de *Jazz Hot* : « Qu'est devenu le temps où le jazz était réservé à une élite de génie ? » Il y a quelques années *Le Cheval d'orgueil* de Pierre Jakez-Hélias fut vanté par un critique littéraire connu, puis le roman se vendit à trois cent mille exemplaires et le même critique publia un rectificatif : il s'excusait d'avoir recommandé un livre qui, puisqu'il plaisait au grand public, ne pouvait être que sans valeur ! Si l'on doit citer un grand écrivain français contemporain, on choisira de préférence Blanchot²⁰, que nul ne connaît et que presque personne ne lit. Il s'agit en fait d'un immense mépris du peuple qui caractérise bien cet esprit réactionnaire si généralisé dans le milieu intellectuel parisien. Voici d'ailleurs ce qu'écrivait Jean Paulhan, qui régna sur la NRF et sur les Lettres deux ou trois décennies, dans *Les Fleurs de Tarbes*²¹ : « Chacun sait qu'il y a de nos jours deux littératures : la mauvaise qui est proprement illisible (on la lit beaucoup). Et la bonne qui ne se lit pas. C'est ce que l'on a appelé, entre autres noms, le divorce de l'écrivain et du public. » Tu n'as pas honte, Paulhan ! Si on lit aujourd'hui encore Homère, Shakespeare ou Alexandre Dumas, c'est parce qu'ils écrivaient de la littérature populaire, un véritable auteur écrit pour le public, pas pour une chapelle. Hou ! vilain Paulhan.

« On va vous faire aimer le ^{xxi}^e siècle », déclare une publicité. Je suis loin d'en être sûr et pourtant j'ai naturellement tendance à penser qu'aujourd'hui est plus passionnant qu'hier et qu'il est faux de croire que c'était toujours mieux « avant ». Toutefois, maintenant, des bouleversements climatiques, la hausse du niveau des mers, des pollutions accrues, la désertification de terres cultivables, etc., nous attendent à brève échéance. Ceci sans parler de l'élément humain, guerres, famines, terrorisme, etc., mais aussi des nouvelles découvertes de la génétique dont les conséquences risquent d'être pire encore. Ne parlons pas du clonage humain qui malgré tous les interdits va être mis en pratique mais, plus simplement, du jour (très proche) où l'on pourra choisir le sexe de son enfant : il ne naîtra plus une fille en Chine²², plus une en Inde, très peu dans les pays musulmans, et tout l'équilibre de la population en sera perturbé. Sans doute la génétique permettra-t-elle de guérir quelques maladies, mais elle sera surtout une formidable tentation d'eugénisme ; les riches composeront leurs enfants à la carte, les marmots des autres formeront une sous-caste, avant de devenir une sous-humanité. Pessimisme ? Non, lucidité, dès lors que l'homme se voit offrir une nouvelle possibilité, il la prend sans se soucier des conséquences. C'est trop facile de dire que la science n'est pas mauvaise dans son essence, que seul l'usage que l'on en fait est mauvais : la possibilité de l'usage en crée la nécessité, cela a toujours été comme ça depuis Prométhée. Je me souviens d'avoir lu dans une upanishad quelconque l'aphorisme suivant : « Dans de profondes ténèbres s'enfonce celui qui croit que rien ne change, dans des ténèbres plus profondes encore s'aventure celui qui pense que quelque chose change. » C'est le propre de l'homme.

Un autre sujet d'inquiétude m'est fourni par le fanatisme religieux qui pousse partout à massacrer au nom du dieu unique, ledit dieu n'étant pas le même pour les uns et les autres, bien entendu. Les Romains dressaient un autel pour chaque nouveau dieu d'un peuple conquis, c'était agir de façon civilisée. Malheureusement la contemplation du soleil avait persuadé le pharaon Akhénaton de l'existence d'un seul dieu, Aton, qui excluait tous les autres. Un siècle plus tard, ce concept avait permis aux Hébreux d'unifier les croyances des douze tribus, on connaît la suite, l'hérésie monothéiste était née et avec elle son cortège d'intolérance et de « martyrs de la foi » du jour où ces « fous de dieu » atteignirent la Ville Éternelle. Il est à craindre que le ^{xxi}^e siècle ne soit bientôt plus que le théâtre d'une guerre de religions planétaire où l'on s'entretuera sans fin pour « l'honneur de dieu ». Qu'il me soit permis de citer Zabelthau, dans *Les Âges d'or* : « Quand sa tente tint au sol, qu'il eut chassé et pêché, taillé des flèches et aiguisé des harpons, l'homme coupa une branche et en fit un dieu ».

Peut-être serait-il temps que je dresse un autel au grand Shamphalaï, un dieu qui hanta plusieurs de mes livres.

Entre 2003 et le début de 2005 j'ai écrit deux romans, l'un inspiré par la grande vague de sorcellerie qui déferla sur le Pays basque au tout début du XVII^e siècle, et l'autre par un personnage de l'Antiquité, Drusilla, la sœur de Caligula. La première partie du *Ballet des sorcières* se situe à notre époque, mais, grâce à un glissement temporel d'un des personnages, la seconde se déroule en 1609. Henry IV avait très peur de la sorcellerie et il envoya Pierre de Lancre, conseiller au Parlement de Bordeaux, mettre de l'ordre au Labourd (Hendaye, Ascain, Saint Pée). Lancre arrêta cinq cents personnes et condamna au bûcher dix-huit femmes et trois prêtres. Il reprochait à ces derniers de dire la messe dans leur église le jour et d'y célébrer des messes noires la nuit, ainsi que de conduire leur jeune maîtresse au sabbat. Le conseiller avait arrêté onze prêtres, mais les huit autres lui échappèrent, l'évêque de Bayonne les avait fait évader !

Le Miroir de Drusilla évoque, dans les chapitres impairs, la vie de cette jeune femme qui fut la sœur, l'amante, l'épouse selon le rite égyptien, la conseillère et l'amie de Caius César Caligula. Elle mourut subitement à vingt-deux ans et son frère devint fou de douleur, j'ai donc supposé qu'il avait fait appel à des nécromants pour rappeler à la vie sa sœur bien-aimée et qu'ils avaient réussi à la rendre semi-immortelle. Aussi les chapitres pairs racontent la vie de Drusilla²³, la « nouvelle Aphrodite », selon l'expression de son temps, de nos jours dans la région de Los Angeles.

Auparavant, en 2002, afin de répondre à l'affectueuse pression de nombreux amis (un au total), j'ai rédigé ces quelques souvenirs. Ils n'intéresseront probablement personne²⁴, mais ils m'auront permis un voyage dans le passé de la rentrée 1956 à la fin 2001. Un voyage nullement nostalgique, le passé m'est indifférent, l'avenir seul m'intéresse, mais difficile. Non sans une certaine surprise, j'ai constaté que si mes souvenirs récents restent frais, en revanche les années écoulées sont devenues brumeuses ; seules quelques photographies bientôt jaunies viennent attester que j'ai rencontré Fritz Lang, Jacques Bergier, Philip K. Dick, Barbara Cartland ou Stephen King, mes souvenirs s'effilochent, deviennent imprécis. Ces quelques pages m'ont coûté plus d'efforts que je ne l'aurais imaginé, j'avais presque tout oublié. Quelques amis m'ont affirmé que, plus tard, quand j'aurai atteint l'âge adulte, cette tendance s'inversera et que le passé reviendra en force dans ma mémoire ; après tout il faut bien grandir un jour.

18. En France les éditions 00h00 ont disparu en 2003, et le e-book avec (note de 2005).

19. Hé ! C'est pas passé loin (note de 2005).

20. Il est mort depuis et quelques articles l'ont effectivement qualifié de « plus grand écrivain français ». Au bout de huit jours il retomba dans l'oubli (note de 2005).

21. Cité dans *Libération* pour l'approuver naturellement, les pages « culture » de ce journal, qui est pourtant le mien, sont le plus souvent réactionnaires au contraire de celles du *Canard enchaîné*, par exemple (note de 2005).

22. Grâce à l'échographie qui permet de connaître très tôt le sexe du futur enfant et à l'avortement, il naît cent trente garçons pour cent filles en Chine, aussi révéler le sexe du futur bébé est devenu un délit (note de 2005).

23. Trois mille américaines portent ce prénom aujourd'hui car, en 1921, Mrs Belle Bacon Bond publia un livre pour enfant, *Drusilla and her dolls*, qui eut un immense succès et se vend encore. On propose d'ailleurs des poupées « Drusilla » sur internet et dans la série *Buffy*, la vampire folle Drusilla tient toujours une poupée dans ses bras.

24. Ce bouquin a d'ailleurs été refusé par tous mes éditeurs habituels de 2002 à 2004. « Personne ne vous connaît, exception faite d'une poignée de fans de SF, m'ont-ils dit. Ah ! si vous aviez participé à une émission de télé-réalité, ce serait différent. » (note de 2005).

1934

où nous lisons le *Petit Bleu de l'Agenais*

LITTÉRATURE :

Triplanétaire de E.E. Smith

La Légion de l'espace de Jack Williamson

Tropique du cancer d'Henry Miller

BANDE DESSINÉE :

Flash Gordon d'Alex Raymond

Mandrake le Magicien de Lee Falk & Phil Davis

Terry et les Pirates de Milton Caniff

Li'l Abner d'Al Capp

L'Agent secret X9 d'Alex Raymond

Jim-la-Jungle d'Alex Raymond

CINÉMA :

L'Or de Serge de Poligny

New York-Miami de Frank Capra

La Gaie Divorcée de Mark Sandrich

L'Impératrice rouge de Joseph von Sternberg

MUSIQUE :

Solitude de Duke Ellington

The Continental de Con Conrad & Herb Magidson

POLITIQUE :

Allemagne : la Nuit des longs couteaux

Chine : début de la Longue marche de Mao

DÉCÈS :

Bonnie & Clyde

PS : N'ayant vécu que trois semaines en 1934, les œuvres et événements cités ci-dessus ne reflètent pas forcément mes intérêts de l'époque, plutôt ceux de périodes plus tardives.

Le Petit Bleu de Lot-et-Garonne annonce, en page 6 de son édition du Dimanche-Lundi 9-10 décembre 1934, la naissance de Jacques Sadoul.

Je trouve ça bien qu'un journal rende compte de l'arrivée en ce monde des écrivains plutôt que de leur disparition.

FIN

Roques 2000-2002

Appendice

Pour terminer ce volume de souvenirs, voici quelques extraits de *Je suis tout ouïe d'un œil distrait*, un recueil de petites phrases prononcées par moi et notées par mon assistante Clotilde Vendel au cours des quinze années de notre collaboration. Ces réflexions, aphorismes et autres stupidités, furent réunies à mon insu sous forme d'un J'ai lu hors commerce qui me fut offert, fin janvier 1999, lors de mon départ à la retraite.

La préface de Marion Mazauric commençait par la phrase : « Lecteurs attendris, vous tenez trente ans de mauvais esprit élevé au rang d'art quotidien. » Ici, je proteste, j'appelle ma façon de voir les choses en général et le travail en particulier de la *distanciation*, rien à voir avec le mauvais esprit. Je me sens proche de la description des lubies de Sherlock Holmes dont on ne savait s'il y avait de la folie dans sa méthode ou de la méthode dans sa folie. Marion, plus rationnelle que moi, conclut ainsi sa préface : « Il est en effet possible, en ces temps éditoriaux pavés de comptes d'exploitation prévisionnels et de tests consommateurs, que Jacques laisse en héritage à J'ai lu cette absence de sérieux, ce goût de penser spontanément au contraire de tous les prêts-à-lire. Ne pas se prendre au sérieux... serait-ce donc l'héritage du maître ? »

Je pense avoir toujours été sérieux, mais pas sérieusement. Au lecteur de juger.



Jacques Sadoul

Je suis
tout ouïe
d'un œil
distrain



JE SUIS TOUT OUIË D'UN ŒIL DISTRAIT

(EXTRAITS)

On donne une petite fête pour un mariage (ou un décès), je ne sais plus.
Clotilde : Désirez-vous quelque chose, Jacques ?

J. S. : Oui, je voudrais une part de café crème et une tasse de tarte aux fraises.

Je viens de réclamer la liste des offres faites à l'agence littéraire Lenclud.

Clo : Vous me l'avez donnée cette liste ?

J. S. : Non, je ne vous l'ai pas donnée, mais ce n'est pas une raison pour ne pas me la rendre.

Clo : C'est de la mauvaise foi !

J. S. : Je n'ai de leçon de mauvaise foi à recevoir de personne.

Marion Mazauric prend la défense d'une stagiaire.

Marion : Vous lui avez donné à faire ça uniquement pour l'embêter.

J. S. : Non, je ne fais des choses pour embêter les gens que s'il s'agit de vous.

C'était avant la RTT.

Clo : On a combien de jours de vacances ?

J. S. : Trop en ce qui vous concerne, pas assez pour ce qui est de moi. Vous savez bien que vous seule êtes indispensable à la bonne marche de la maison.

De retour de la foire du livre à Chicago, Clotilde et Béatrice me demandent des nouvelles de l'édition américaine.

Béa : Avez-vous trouvé des choses intéressantes à rapporter ?

J. S. : Non, à Chicago il est très difficile de courir après les filles parce qu'elles sont toutes en rollers.

Au sortir d'un Conseil d'administration.

Clo : Des décisions importantes ont-elles été prises ?

J. S. : Il s'est dégagé un grand rien de cette réunion.

Problème d'identification d'un auteur à la foire de Francfort.

Clo : Pourquoi avez-vous montré une photo de cette femme sur le stand d'un éditeur américain ? Vous espérez leur vendre son livre ?

J. S. : Oui, et j'ai bon espoir, ils l'avaient déjà rencontrée. Quand je leur ai montré le visage de la nénette, ils m'ont dit qu'ils reconnaissaient ses seins.

Clotilde se plaint que je ne lui fasse jamais de compliments.

J. S. : Vous devez croire uniquement aux compliments que je ne vous fais pas.

Un matin, je m'étonne de l'absence de Béatrice Duval.

Clo : Vous savez bien que Béa est en retard ce matin, elle attend un plombier.

J. S. : Non.

Clo : Mais si, elle vous l'a dit hier !

J. S. : Ce n'est pas une raison pour que je le sache.

Retour d'une réunion de marketing.

Marion : Pourquoi cette réunion était-elle si longue ?

J. S. : Parce qu'on n'avait aucun sujet à traiter.

La finalisation des programmes de parution est toujours délicate.

Clo : Jacques, peut-on considérer que les programmes de mai et juin sont finalisés ?

J. S. : NON ! On ne peut considérer un programme finalisé qu'*après* parution.

Je m'étonne auprès de Clotilde d'un reproche que m'adresse régulièrement Marion.

J. S. : Mlle Mazauric prétend que je ne lui réponds pas à une question qu'elle me pose depuis sept ans.

Clo : Qui est ?

J. S. : Je ne sais pas, j'ai oublié la question.

Clotilde s'étonne en voyant une photo, genre hippie, d'un vieil auteur de

la maison, prise trente ans auparavant.

Clo : Je ne le reconnais pas, il fait si sérieux maintenant !

J. S. : Il arrive que les gens soient jeunes à un certain âge, pas forcément celui de l'état-civil. Tenez, Gérard Klein (*l'auteur de SF*) était quinquagénaire vers seize ans, et à peine trentenaire à la cinquantaine.

Un jour où j'avais éternué deux fois.

Clo : Ça ne va pas ?

J. S. : Je ne suis pas tout à fait mort, mais ça ne saurait tarder. Je pense que c'est la faute de Marion qui s'est plainte que je n'étais jamais malade.

Notre P.-D.G., Charles-Henri Flammarion n'est guère bavard. Au retour d'une réunion de direction, Béatrice me demande :

Béa : Qu'a pensé Charles-Henri du nouveau projet de collection ?

J. S. : Le président a gardé un silence grognon.

À propos de l'achat d'un titre douteux.

Clo : Qu'avez-vous décidé ?

J. S. : Marion m'a demandé une réponse claire, nette et ferme sur ce bouquin. Je lui ai fait une réponse claire, nette et ferme, je lui ai dit : je n'sais pas.

Il m'arrive d'avoir mal aux dents (même aux fausses).

Béa : Vous avez encore mal, Jacques ?

J. S. : Oui, et je considère que les dents sont la preuve de la non-existence de Dieu.

Question d'orthographe.

Clo : Dans Lewis Carroll, il y a 2 r et 2 l ?

J. S. : Abondance de biens ne nuit jamais. C'est comme Belletto, vous mettez plein d'l et plein de t, et un x au bout s'ils sont plusieurs.

Jacques Goupil avait l'habitude de mâchonner des trombones lors des réunions. Je vois une de mes collaboratrices en récupérer un dans la corbeille à papier.

J. S. : Ne ramassez pas un trombone dans la poubelle ! Après, Goupil va le manger et attraper la typhoïde ou la myxomatose. Ce sont des économies de bouts de trombone.

Mon classement diffère quelque peu de celui de Clotilde.

Clo : Pourquoi la lettre des éditions Balland a-t-elle disparu ?

J. S. : Je pense qu'elle a dû glisser de mon dossier « urgent », au dossier « en attente » et, de là, au dossier « trop tard ». Au delà, je ne vois guère que la corbeille...

À l'une de mes collaboratrices qui m'a proposé de lire mon nouveau manuscrit.

J. S. : Si vous le trouvez nul, inutile de m'en parler, ou alors rendez-le-moi d'une main et donnez votre démission de l'autre.

Autant je suis fanatique d'Internet, autant je me méfie des ordinateurs qui, loin de faciliter le travail humain, le compliquent souvent. L'homme doit s'adapter à la machine et non l'inverse.

Clo : Gadan a fait un truc génial à l'informatique. Cela va me faciliter l'enregistrement des contrats.

J. S. : Quoi ? Vous passez à l'ennemi ?

Clotilde est obligée d'emmener son jeune fils au bureau.

J. S. : C'est demain que vous venez avec votre petit monstre ?

Clo : Oui, sa nounou est malade.

J. S. : Bon, on lui donnera un livre à ronger.

Retour d'un déjeuner avec Neil Gaiman.

J. S. : En me quittant Neil m'a dit : « J'espère que nous nous reverrons dans le futur. » Je lui ai répondu que l'on se reverrait peut-être dans le passé. Après tout, ça doit être possible avec un auteur de science-fiction.

Marion me reproche d'avoir égaré un livre qu'elle voulait examiner.

J. S. : Vous connaissez la notion de responsabilité collective ?

Marion : Oui, mais ça ne prend pas.

J. S. : Si, si, vous êtes coupable.

Suite à une erreur un volume de la collection Libro est marqué 14 francs. Aline vient me le montrer.

J. S. : D'accord, 14 francs ça fait cher pour un livre à 10 francs. Dans le doute, accusez toujours le marketing.

Béatrice examine le programme de janvier que je viens de terminer.

Béa : Je peux faire une ou deux remarques ?

J. S. : Ça dépend si elles sont judicieuses ou insultantes.

Au restaurant où Marion et moi déjeunions avec Huguette Rémond, la secrétaire générale des éditions Robert Laffont, on nous sert du riz complet. Au patron, qui vient nous demander si nous avons aimé, je réponds :

J. S. : J'ai d'abord cru que c'était des blattes, puis j'ai regretté que ça n'en soit pas.

H. Rémond : M. Sadoul exagère, mais enfin il y a un peu de ça.

Béatrice me voit arriver au bureau tout souriant un après-midi de mars.

Béa : Vous me semblez de bien bonne humeur.

J. S. : Je viens de traverser le Jardin du Luxembourg. Le printemps arrive, j'ai vu un mec torse nu et une fille qui avait remonté sa jupe au-dessus du niveau de flottaison.

J'aurais (fort conditionnel) fait cette réponse à Clotilde.

Clo : Jacques, il faut que je vous dise, je suis enceinte.

J. S. : Oh ! de nos jours les femmes ne meurent pratiquement plus en couches.

Un éditeur propose à Marion de rééditer le livre d'un académicien bien oublié de nos jours.

Marion : Quel à-valoir proposer ?

J. S. : Aucun à-valoir et c'est encore trop, on ne le rattrapera jamais. On aurait dû nous payer pour faire ça.

Un an plus tard, je rencontre l'éditeur de cet académicien qui m'interroge sur le succès de son livre en poche.

J. S. : Eh bien, nous sommes toujours à l'intérieur de l'à-valoir, lui dis-je.

Je rends à notre chef de fabrication, Jacky Zibi, les corrections faites par une correctrice de la réédition d'un de mes romans.

J. S. : Voilà, j'ai tout vérifié, je hais toujours autant cette fille.

Jacky : Vous estimez que ses corrections ne sont pas justifiées ?

J. S. : Si, elles le sont, c'est ce qui augmente ma haine.

Marion s'inquiète d'apprendre que j'ai rendez-vous avec un anesthésiste.

J. S. : Ne vous réjouissez pas trop vite, vous devriez me revoir dans l'après-midi. Normalement, un anesthésiste ne tue pas avant l'opération, seulement pendant.

En janvier 1999, Marion me dit qu'on ne pratique plus l'édition comme de mon temps, alors que je suis encore en activité !

Clo : Pourquoi êtes-vous hilare ?

J. S. : J'ai failli en venir aux mains avec Mlle Mazaauric qui était particulièrement insupportable. Je l'ai traitée de putois mal gratté.

Aline ne sait comment appeler un confrère à qui j'écris.

Aline : Je lui donne du « Cher ami » ?

J. S. : Oui, sous-entendu « sombre crétin dégénéré et ignoble créature rampante ». Je suis en pleine forme aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Un jour, Clotilde m'accuse de ne pas l'écouter parce que j'examine je ne sais quoi sur mon bureau tandis qu'elle parle.

Clo : Bon, vous m'écoutez maintenant ?

J. S. : Je suis tout ouïe d'un œil distrait.

Cahier photo



© Jacques Sadoul

Marion Zimmer Bradley - Isaac Asimov

Deux grands maîtres de la SF s'adressent aux fans lors d'une Convention mondiale, la Torcon II, tenue à Toronto en 1973. C'est un exercice difficile, il faut à la fois intéresser et amuser l'auditoire sans tomber dans les plaisanteries faciles. Je crois me souvenir que Marion a évoqué combien Isaac et elle étaient jeunes et beaux lors de leur première rencontre.



© Jacques Sadoul

Clifford D. Simak - Wilson Bob Tucker

Discussion entre deux anciens fans des années 1930, devenus tous deux écrivains renommés. Avant guerre, Tucker lança la fameuse « guerre des agrafes » qui fit rage de longs mois dans les colonnes des revues. Les agrafes étaient alors plantées en travers des magazines et non dans le sens du pliage, ce qu'il contestait.



© Jacques Sadoul

Norman Spinrad

Cette photo a été prise dans le jardin de J'ai lu à l'époque de la rue de Tournon, voici... quelques années. Norman est maintenant fixé à Paris depuis longtemps et on le rencontre dans toutes les manifestations SF françaises.



© Jacques Sadoul

Theodore Sturgeon

C'est au cours d'un voyage à Paris que j'ai eu l'occasion de prendre cette photo de Ted. Grand voyageur aux États-Unis, il était difficile à localiser et à rencontrer.



© Jacques Sadoul

Tim Powers

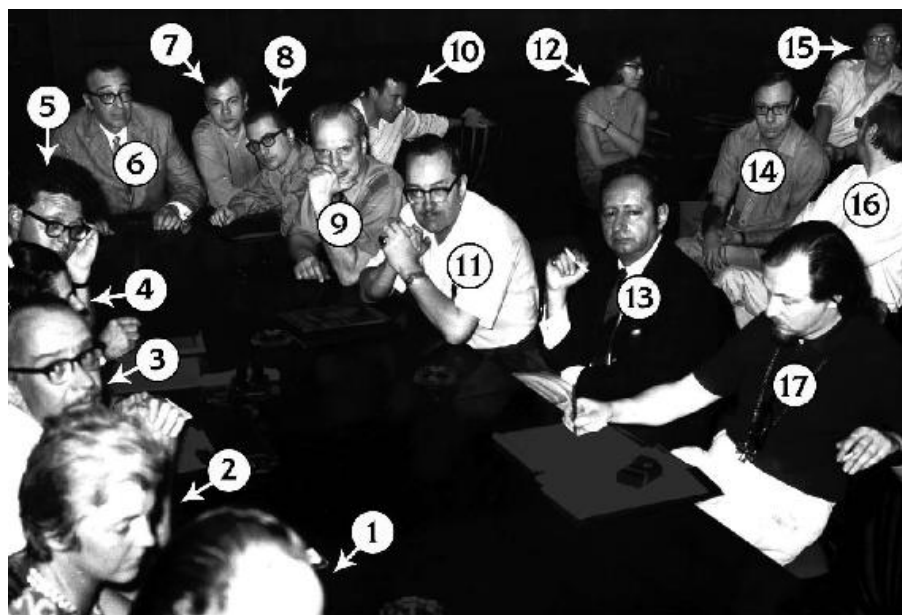
Photo prise chez moi, en région parisienne devant la rangée ésotérisme de ma bibliothèque. Tim et sa femme Serena se révélèrent des hôtes charmants.



D.R.

Auteurs du symposium de Rio de Janeiro

Première séance de travail au cours du symposium de SF tenu à Rio en 1969. Nous écoutons notre hôte, José Sanz. À noter l'absence de Clarke, Heinlein et Bester.



D.R.

1. Emsch (caché)
2. Kate Wilhelm
3. Damon Knight
4. Karen Anderson
5. Poul Anderson
6. A. E. van Vogt
7. Jacques Sadoul
8. Louis Gasca
9. Philip José Farmer
10. Martial Souto
11. Forrest J Ackerman
12. Ziva Sheckley
13. Robert Bloch
14. Robert Sheckley
15. Brian Aldiss
16. J. G. Ballard
17. John Brunner



Collection Ackerman

Forrest J Ackerman 1939

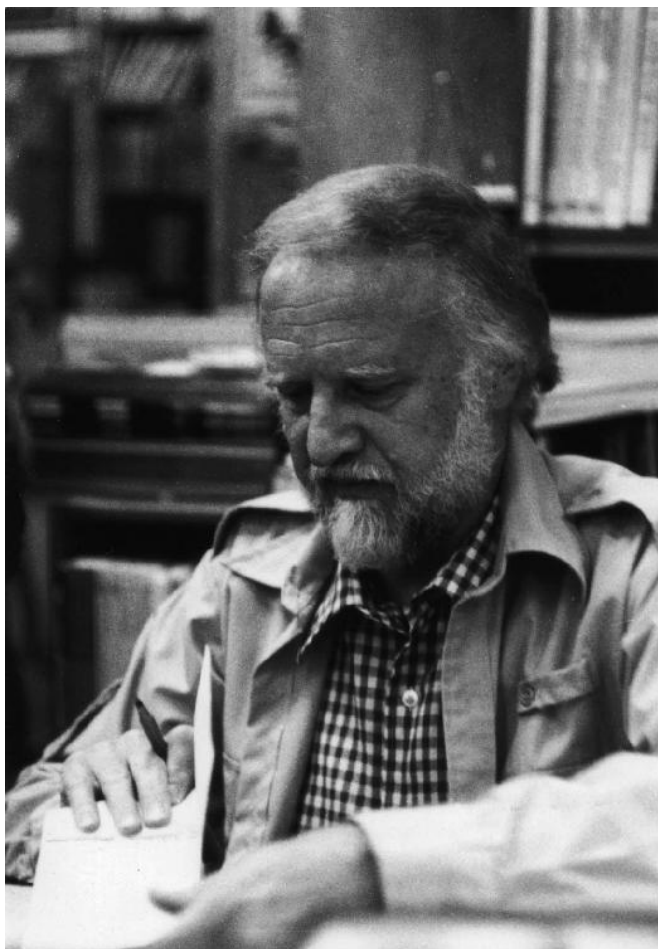
Rencontre avec un autre fan (Jack Darrow) lors de la première Convention de SF en 1939.



Collection Ackerman

Forrest J Ackerman 1956

De retour d'un voyage en Europe, plusieurs centaines de paquets à ouvrir !



© Jacques Sadoul

Frank Herbert

De passage à Paris, Herbert signe ses livres à la librairie Temps Futur.



© Jacques Sadoul

Francis Carsac

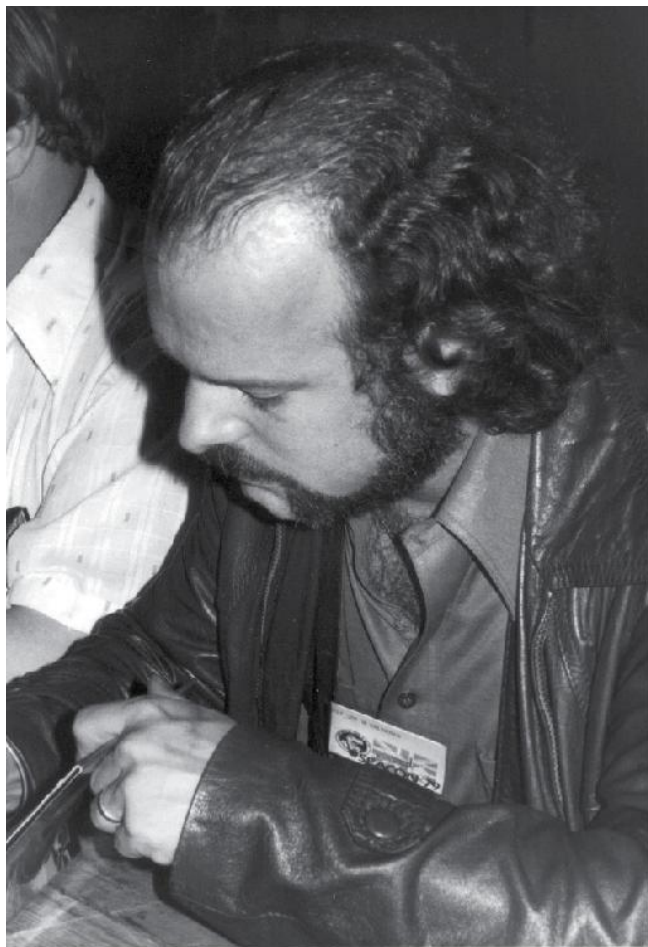
Une des rares apparitions du paléontologue François Bordes à une manifestation de SF.



D.R.

**G. Pollinger - Ted Carnell - Arthur C. Clarke - Glen Chapman -
Leslie Flood**

Réunion de la Royal Society d'Astronomie vers 1955.



© Jacques Sadoul

Joe Haldeman

Séance de dédicaces au cours d'une Convention.



© Jacques Sadoul

Harry Harrison - Brian Aldiss

Petit déjeuner au Copacabana Palace (1969).



© Jacques Sadoul

Juliette Raabe - Jacques Goimard - André Ruellan - Gérard Klein

Au sortir d'un déjeuner place Saint-Sulpice à Paris.



© Jacques Sadoul

A. E. van Vogt - Harlan Ellison

Photo prise devant le Copacabana Palace, en 1969. Je ne pense pas que Harlan et Van parlaient de la nouvelle *Les Opérateurs humains* qu'ils écrivirent ensemble à leur retour de Rio, je crois plutôt qu'Ellison montrait du doigt une belle Cariocaine à van Vogt.



© Jacques Sadoul

Leigh Brackett

Leigh (1915-1978) fut à la fois un remarquable auteur de fantasy et une grande scénariste de cinéma. On lui doit entre autres *Le Grand Sommeil* (1946), d'après Raymond Chandler, *Rio Bravo* (1958), et *L'empire contre-attaque* (1979) de la série *Star Wars*, qui lui valut un prix Hugo posthume en 1980. C'était surtout une femme charmante et très amicale, elle fut mariée à l'excellent auteur de space-operas, Edmond Hamilton.



© Jacques Sadoul

Larry Niven

Le canotier de plastique est porté dans certaines conventions, ici la World Con de 1973, pour permettre aux fans de repérer les auteurs plus facilement.



© Jacques Sadoul

Philip K. Dick (au centre) - Robert Louit (gauche) - Gérard Klein (droite) - Robert Sheckley (seules ses lunettes sont visibles) - 1977

Cette photo marque le début de la joute oratoire qui opposa longuement Dick et Harlan Ellison au cours du Festival de Metz. À la fin, ils s'aperçurent qu'ils étaient en froid depuis des années, non pour des divergences littéraires, non pour une question de contrats, mais pour une histoire de fille !



D.R.

Festival de Metz (1977)

Philippe Hupp réussit un coup de maître en invitant Philip K. Dick à ce festival, même si la conférence donnée par Dick en déconcerta plus d'un. Côté français, la présence de Stefan Wul fit plaisir à de nombreux fans. J'ai raté la photo de famille, je visitais probablement la ville.



D.R.

1. Peter Nicholls
2. Dominique Douay
3. Jean-Pierre Dionnet
4. Michel Demuth
5. Mrs Ellison
6. Philippe Hupp
7. Marjorie Brunner
8. Stefan Wul
9. Mrs Harrison
10. Jean-Baptiste Baronian
11. Simone Arous
12. Mme Demuth
13. Philip K. Dick

14. Harry Harrison
15. Jacques Goimard
16. John Brunner
17. Harlan Ellison
18. Gérard Klein
19. Robert Louit
20. Philippe Curval
21. Elisabeth Gilles



© Jacques Sadoul

Divers Bodganoff

Deux n'étaient pas assez, alors je les ai multipliés.



Collection Ackerman

Edgar Rice Burroughs

Cette très rare photo de l'auteur de *Tarzan* et de John Carter me fut envoyée par Forrest J Ackerman.



Collection Jacques Sadoul

Nat Schachner

Cette photo me fut offerte par la veuve de l'auteur en remerciement d'avoir publié un recueil de ses nouvelles que j'avais composé à partir de mes vieux pulps. Rien de tel n'était paru aux États-Unis.



D.R.

Robert Heinlein et Madame

Photo prise à Rio en 1969 au cours du symposium de SF auquel Heinlein ne participa jamais.



Collection Ackerman

Fredric Brown et son épouse

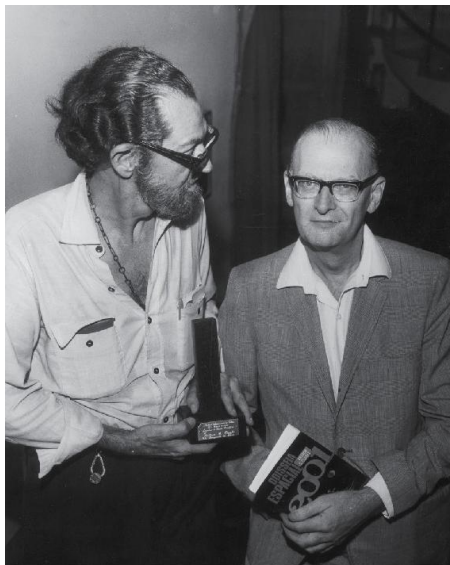
L'auteur de *L'Univers en folie*, *Martiens, go home !*, et de tant de romans hilarants, était aussi un auteur de romans policiers réputé. Il a tenté de rapprocher les deux genres en 1951 dans un roman au titre emprunté à Lewis Carroll, *La Nuit du Jabberwock*. Brown est décédé en 1972 et son humour délirant a manqué à la SF depuis.



© Jacques Sadoul

Fritz Leiber

Ecrivain, éditeur, professeur d'art dramatique, Leiber (1910-1992) fut un des premiers grands maîtres de la fantasy, après Tolkien, Lovecraft et Howard, certes, mais avant tous les autres. On trouve ses principaux textes de fantasy réunis dans le *Cycle des Épées* où apparaissent ses fameux personnages Fafhrd et le Grey Mouser (Souricier gris). Fritz Leiber est aussi l'auteur de remarquables romans de SF pure, tel *Le Vagabond* qui fut le premier titre à paraître en France de la collection Ailleurs et demain.



D.R.

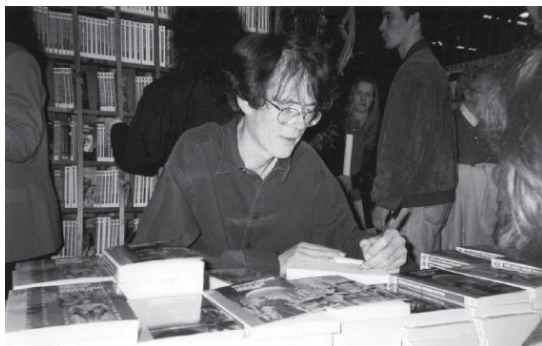
José Sanz - Arthur C. Clarke (1969)



© Jacques Sadoul

Pierre Versins

Versins et moi étions en désaccord sur tout ce qui concerne la SF, mais cela n'a jamais affecté nos bons rapports.



© Jacques Sadoul

William Gibson

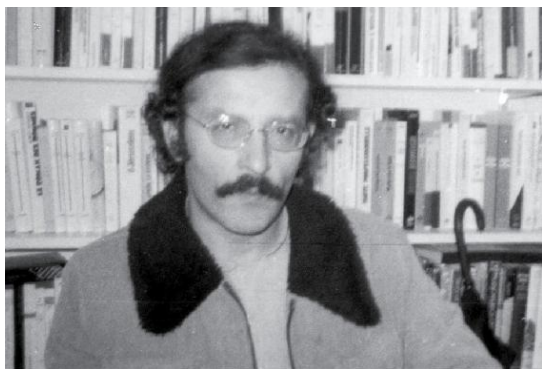
Dédicace sur le stand de J'ai lu au Salon du Livre.



© Jacques Sadoul

Jean-Pierre Dionnet (gauche) - Philippe Druillet (droite)

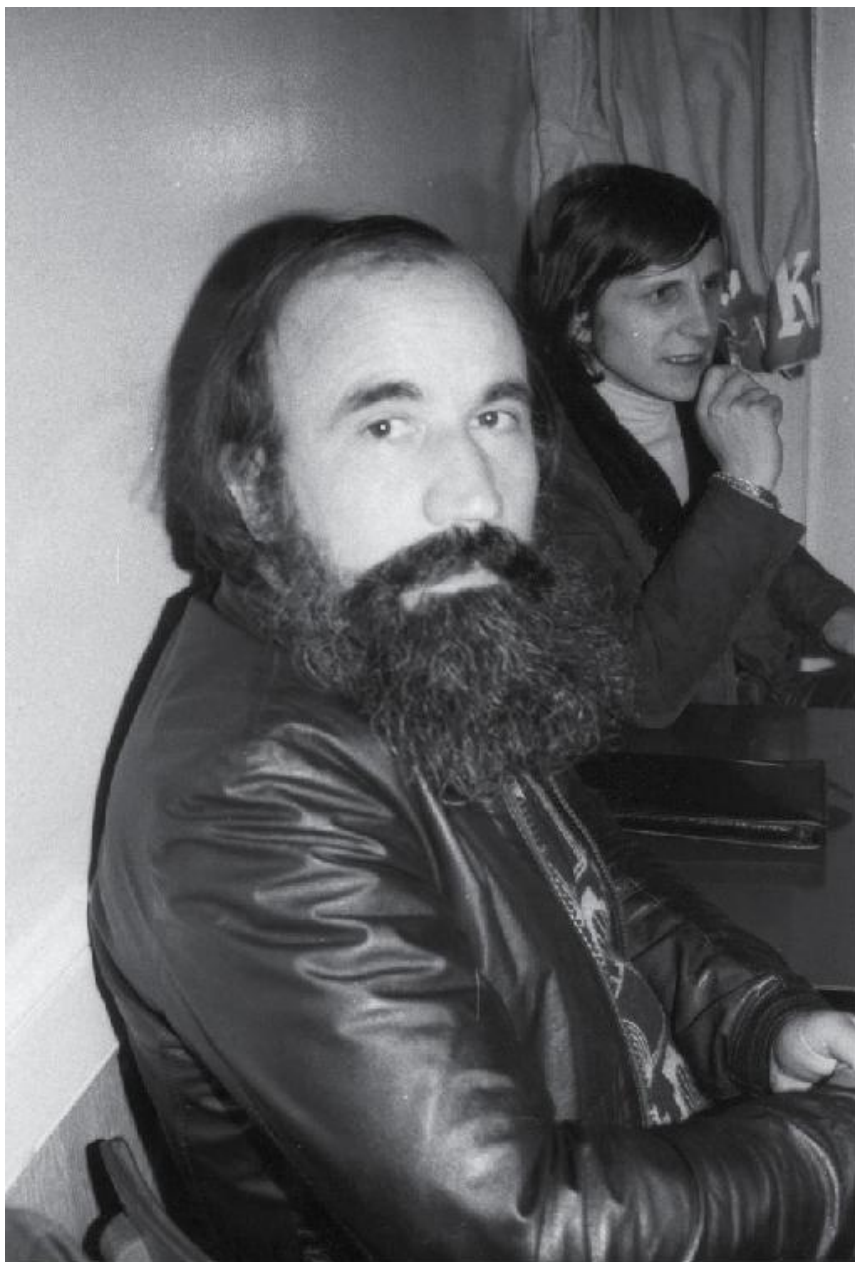
Ce jour-là, les fondateurs des Humanoïdes associés, Druillet, Dionnet et Moebius étaient venus me rendre visite à J'ai lu. C'était alors la grande époque de *Métal hurlant*, la revue de bande dessinée qui renouvela le genre et lui apporta un nouveau souffle.



© Jacques Sadoul

Moebius

Jean Giraud est un dessinateur étonnant, les BD signées de son nom (*Lt Blueberry*) semblent être l'œuvre d'une autre plume que celles qu'il signe du pseudonyme Moebius (*Arzac*, etc.).



© Jacques Sadoul

Philippe Curval - Daniel Walther

Je ne me souviens plus ni où ni quand j'ai pris cette photo. Elle doit dater de quelques années car Philippe, qui paraît bien songeur, avait nettement plus de cheveux qu'aujourd'hui.



© Jacques Sadoul

Stan Barets - Daniel Riche

Cocktail donné à la librairie Temps Futurs, mais j'avoue ne plus savoir à quelle occasion. En 2005, la disparition prématurée de Daniel Riche, éditeur, auteur et scénariste, nous peina tous.



© Jacques Sadoul

Christopher Lee - Barbara Sadoul

Rencontre entre le grand vampire du cinéma et la jeune auteur de romans vampiriques.



© Jacques Sadoul

Christopher Foss

Christopher Foss me présentant sa peinture pour illustrer la couverture de *Univers 06*.



© Jacques Sadoul

José Sanz - Josette Sadoul - Jacques Bergier

Sanz, de passage à Paris en 1971, avait souhaité rencontrer Bergier.
Josette les a invités chez nous.



© Jacques Sadoul

Jean-Claude Romer

Au sortir de l'enregistrement de *Monsieur Cinéma*.



© Jacques Sadoul

Joan Vinge - Hal Clement - C. J. Cherryh

Les auteurs répondent aux questions des fans de la salle.



© Jacques Sadoul

Barbara Cartland et Jacques Sadoul

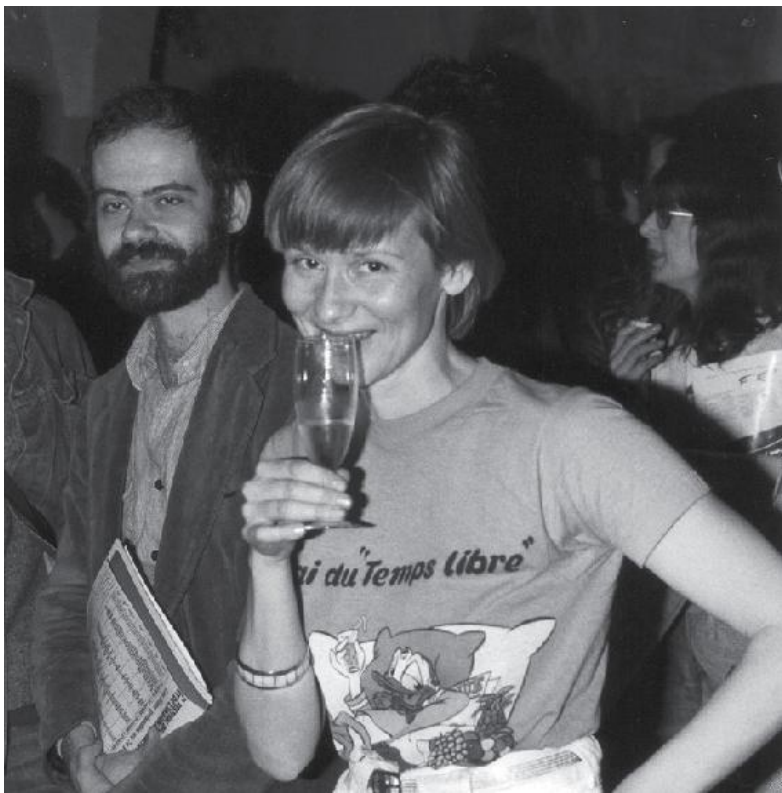
Dame Barbara pose dans le parc de son château, situé au nord de Londres. Il appartient à la famille de Beatrix Potter et on y rencontre de nombreux lapins qui sont, du moins je le suppose, les descendants de Peter Rabbit. La « *Lady in pink* », comme elle est surnommée en Grande-Bretagne, portait une robe bleue comme toujours chez elle. Ce cliché a été pris par le fils de Barbara avec mon vieux Leica III que j'avais préréglé.



© Jacques Sadoul

Jacques Chambon

À l'époque où il enseignait le français à Londres.



© Jacques Sadoul

Joëlle Wintrebert

Joëlle fit ses débuts dans la science-fiction en tant que rédactrice en chef d'*Horizons du Fantastique*. Elle passa ensuite à l'écriture à la fois de livres pour la jeunesse et de romans de SF. Bien que la SF passe pour une lecture d'hommes, elle a toujours eu autant de lecteurs que ses collègues masculins dans la collection J'ai lu.



© Jacques Sadoul

Georges H. Gallet

Il est triste d'entendre les jeunes amateurs, et même les professionnels, dire « Qui est-ce ? » quand je prononce le nom de Gallet. C'est lui qui introduisit le genre en France au début des années 1950 en lançant la collection *Le rayon fantastique* où il publia Asimov, Sturgeon, van Vogt, etc. Tous les amateurs qui devinrent éditeurs par la suite, Demuth, Goimard, Klein, Louit, moi-même, etc., ont découvert la SF dans cette collection et nous aurions probablement fait tout autre chose si Georges ne nous avait pas inoculé le virus.



Collection Ackerman

Ray Bradbury

Ray Bradbury et une admiratrice. J'ai rencontré Bradbury mais bien plus tard. C'est Ackerman qui m'a envoyé ce cliché pris sur le vif.



© Jacques Sadoul

Katherine Kurtz

Un des auteurs de fantasy les plus recherchés par les photographes.



Collection Jacques Sadoul

Neil R. Jones

J'ai eu la surprise de recevoir cette photo de cet auteur d'avant-guerre après avoir publié une de ses nouvelles dans une anthologie.



© Jacques Sadoul

Peter Nicholls - Simone Arous (au centre)

Photo prise au festival de Metz entre deux séances. (1977)



© Jacques Sadoul

Robert Silverberg

Bob Silverberg vient régulièrement dans notre pays que lui et sa femme, l'écrivain Karen Haber, aiment tout particulièrement. On le voit ici s'apprêter à prononcer un discours aux Galaxiales de Nancy. Écrivain de SF pure au départ, il a su prendre le tournant de la fantasy à partir du *Château de Lord Valentin* et rester en phase avec le jeune public.



James Morrow

Autre habitué des séjours en France, James Morrow, photographié ici dans notre jardin, est un auteur iconoclaste bien plus en phase avec le public français plus intellectuel qu'avec les jeunes fans américains, fous de *Star Trek* ou de *Star Wars*. Il est fasciné par tous les avatars de Dieu et les crimes commis en son nom.



© Jacques Sadoul

Alfred Bester (cachée : Carol Emshwiller)

J'ai pris cette photo près de la plage de Copacabana. On ne voyait guère Bester aux réunions du symposium. (1969)



Arthur C. Clarke

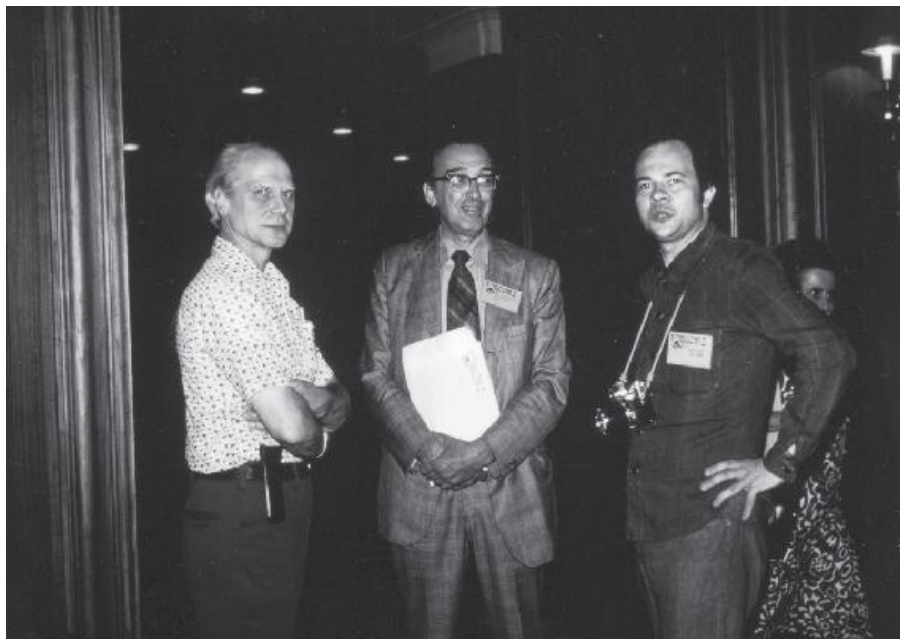
Photo prise à Rio au sortir d'une projection d'un film.



© Jacques Sadoul

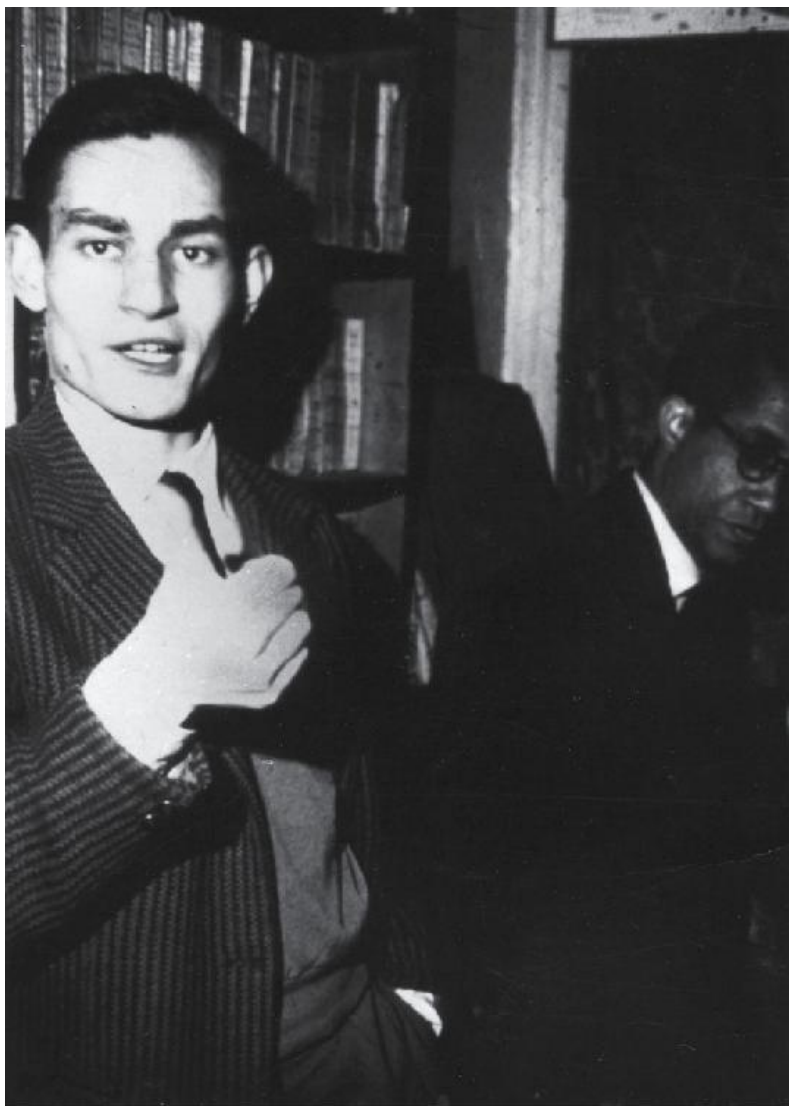
Philip José Farmer

Deuxième rencontre avec Farmer. Lors de la première, à Rio, je ne comprenais pas son accent et Damon Knight devait me répéter en anglais les phrases de Philip.



Philip José Farmer - A. E. van Vogt - Jacques Sadoul

Van particulièrement détendu, entre Philip Farmer et moi, à la Torcon II de 1973, soit la deuxième Convention mondiale tenue à Toronto.



© Jacques Sadoul

Gérard Klein - Michel Pilotin

J'ai pris cette photo vers 1958 dans la minuscule librairie L'Atome, rue Mazarine. Gérard, tout jeune, avait déjà commencé à publier et participait à l'élaboration d'une revue française de SF, *Satellite*. Michel Pilotin (alias Stephen Spriel) était le co-directeur du Rayon Fantastique (côté Gallimard).

On sait moins qu'on lui doit l'achat des premiers titres de la collection Présence du Futur (Denoël est une filiale de Gallimard), c'est-à-dire les textes de Bradbury, Lovecraft, Alfred Bester, Fredric Brown, etc.



© Jacques Sadoul

Serge Lehman (gauche) - Marion Mazauric - Paul J. McAuley

Nantes a succédé aujourd'hui à Metz, Nancy et au Futuroscope pour organiser la grande fête annuelle de la SF en France. On voit ici deux auteurs et leur éditrice débattre dans le grand auditorium devant la reproduction géante d'une magnifique peinture de Siudmak.



© Jacques Sadoul

Roger Zelazny et son épouse

Décor gothique pour le *Hugo award banquet*, présidé par Zelazny en 1973. À cette époque, on annonçait le prix Hugo, remis au meilleur roman de l'année, à la fin du repas. Le *toastmaster* devait parler inlassablement pour soutenir l'intérêt des auditeurs et maintenir le suspense. Aujourd'hui repas et annonce du prix sont dissociés, des prix, serait mieux dire car les Hugo se sont multipliés.



© Jacques Sadoul

David Kyle - Josette Sadoul

Josette prend en note la nouvelle adresse de David, nous attendons le tram pour assister à une séance de la Convention mondiale tenue à La Haye en 1990. David Kyle est un des plus anciens fans de SF, l'un des fondateurs du *first fandom*. Il est l'auteur d'une très intéressante histoire illustrée du genre, *A pictorial History of Science Fiction* (1976).



© Jacques Sadoul

Bibliothèque

À Roques, j'ai eu la possibilité de transformer une ancienne étable, vidée des crèches des vaches par mon père, en bibliothèque. Elle compte maintenant plus de seize mille volumes, SF, *pulps*, polars, BD, ésotérisme, livres d'Histoire, peu de littérature générale, et des monceaux de comics que je n'ai jamais comptés. J'estime avoir encore de quoi lire dix ans après ma mort. (2001)



© Jacques Sadoul

Gérard Jourd'hui - Jacques Sadoul

C'est au cours de cette émission TV consacrée au mythe de Tarzan que je suis tombé d'un train en marche. Au pupitre, on aperçoit Gérard Jourd'hui, le producteur de *La Dernière Séance*, qui fit des années durant les beaux jours de la chaîne 3. (St Rémy-de-Provence. Mai 1974)

Jacques Sadoul est fou. Et vu sa carrière, c'était nécessaire. Né entre les deux guerres mondiales du siècle dernier, il passe sa vie à apporter un peu de fantaisie dans ce monde et à en capturer l'essence en bon photographe amateur qu'il est. Des mythiques éditions Opta aux éditions J'ai lu dont il a assuré la direction éditoriale pendant plus de 20 ans, ce bibliophile carnivore est également auteur de romans et d'essais : on lui doit entre autres la fabuleuse *Histoire de la science-fiction moderne*.

Du même auteur
(sélection)

Cycle du domaine de R.

La Passion selon Satan, J.-J. Pauvert (1960/1978)

Le Jardin de la licorne, J.-J. Pauvert (1977)

Les Hautes Terres du rêve, J.-J. Pauvert (1979)

La Mort du héros, Denoël (1984)

La Cité fabuleuse, Le Rocher (1991)

Cycle Carol Evans

L'Héritage Greenwood, Presses de la Renaissance (1981)

La Chute de la maison Spencer, Presses de la Renaissance (1982)

L'Inconnue de Las Vegas, Presses de la Renaissance (1982)

Docteur Jazz, Presses de la Renaissance (1988)

Yerba Buena, J'ai lu (1992)

A Christmas Carol, J'ai lu (1994)

Trop de détectives, Albin Michel (1997)

Le Homard fou, Albin Michel (1998)

Carré de dames, Albin Michel (1999)

Histoire de la science-fiction moderne (1911-1984), Robert Laffont
(1984)

L'Enfer des bulles : 20 ans après, Albin Michel (1968/1990)

Les Filles de papier, Elvifrance (1971)

Hier, l'an 2000, Denoël (1973)

93 ans de BD, J'ai lu (1989)

Trois morts au soleil, Le Rocher (1986)

L'Île Isabelle, Stock (1987)

Le Trésor des alchimistes, J.-C. Lattès (1970)

L'Énigme du zodiaque, Denoël (1970)

Ma Gascogne, Arthaud (1985)

La-Belle-est-venue, Robert Laffont (1992)

Baron-Samedi, Pierre Belfond (1994)

Le Sang du dragonnier, Pierre Belfond (1995)

Les Sept Masques, Albin Michel (1996)

Chronique des dragons oubliés, Flammarion (2000)

Shaggartha, J'ai lu (2005)

C'est dans la poche !, Bragelonne (2006)

Le Ballet des sorcières, Le Rocher (2006)

Collection Essais
dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Nous nous sommes efforcés de contacter les personnes détenant le copyright, mais en cas d'erreurs ou d'omissions, Bragelonne s'empressera de rectifier lors de toute publication future de cet ouvrage.

© Bragelonne 2006

Illustration de couverture : David Oghia

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-82050-890-4

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

www.bragelonne.fr